



André Baillon

EN SABOTS

1922

Table des matières

MEA CULPA	4
LE VILLAGE DANS LA BRUYÈRE.....	6
MA MAISON	17
MES VOISINS	21
ENTRE NOUS	59
SPITZ.....	70
POULES.....	88
CHATS ET AUTRES.....	113
PASSANTS	122
LES GRANDES AVENTURES	139
QUELQUES-UNS.....	181
LA DERNIÈRE LEÇON DE MÉLANIE	192
LES TRAPPISTES	202
MOI, JE.....	228
À propos de cette édition électronique.....	247

À GERMAINE LIEVENS

avec dévotion.

MEA CULPA¹

Ce livre s'appelait Moi quelque part¹...

J'avais pris les derniers mots du dernier chapitre où je renvoie à sa place, quelque part, parmi d'autres, mon Moi très encombrant par ailleurs.

Des esprits singuliers ont flairé là une impertinence. Où était-elle?... N'importe ! Puisque, dans cette édition, je corrige ce qui me semble des fautes, autant corriger ce qui ne m'en semble pas. Mais quel titre choisir ?

Dans la bruyère ? On pourrait penser à certain monsieur qui écrivait et se nommait, je crois, La Bruyère.

Sous les sapins ? Dans ce livre, il pousse, en effet, des sapins. Mais il y pousse autre chose. Et puis, Sapin, si on allait penser fiacre !

Alors Westmalle ? On aime assez ces mots qui, à première vue, n'expriment rien. Ils sont à la mode. Mais voilà : je déteste la mode.

Si je risquais : En sabots. En sabots ne comporte pas d'impertinence. Du moins, je l'espère. C'est fruste, c'est rustique, cela évoque, assez bien, quelque chose où l'on est à l'aise, quand on a eu, trop longtemps, mal aux pieds, dans les chaussures serrantes de la ville.

¹ Une édition à tirage limité a paru sous ce titre, en 1920, aux Éditions de la Soupente, avec une préface de Georges Eekhoud.

Décidément, je cours consulter mon éditeur...

A.B.

LE VILLAGE DANS LA BRUYÈRE

À MARCEL MARTINET.

Ce que j'étais.

Un monsieur de la ville : un faux col, des manchettes, des cheveux sur les oreilles pour qu'on me sût artiste.

Pour vivre, je travaillais quelque part, à quelque chose. Tout aussi bien j'eusse travaillé autre part, à autre chose.

J'avais une bouche moyenne, une moustache moyenne, une taille moyenne, l'esprit évidemment au-dessus de la moyenne, comme tout le monde.

Je savais que la *Vénus de Milo* est une belle œuvre et la *Joconde* aussi.

À cause de mes cheveux, on me croyait peintre. Je répondais : « Non, écrivain. » Je ciselais mes phrases ; à défaut d'âme, je les fourrais de mots : cela ne valait rien.

Je m'ignorais, comme tous ceux qui se cherchent dans un miroir. La nature, je la connaissais par les horizons captifs en deux mètres de toile. Aussi par les « Oh ! » des poètes, et les « Ah ! » des romanciers.

Je n'avais jamais regardé un arbre.

J'ignorais pourquoi, au retour, la campagne me rendait si triste.

Des idées, j'en avais. Mais où s'enfermer pour les mettre nues et les étreindre. Autant prendre la première qui passe sur le trottoir de tout le monde.

Je me croyais très fort, parce que je ne saluais plus ni prêtres, ni processions.

Au café je me grisais. Quand un bourgogne était vieux, je claquais de la langue : « Quel bon bourgogne ! »

Je suivais des femmes, j'avais des femmes, surtout pour le dire aux amis.

Quand j'avais de l'argent, je voyageais, je prenais des trams, j'achetais des livres ; quand il me manquait, j'empruntais.

— Jeune ?

— On l'est toujours.

— Au physique ?

— Les genoux trop gros. Des pieds de timide qui s'appuient sur le bord et tournent un peu vers l'intérieur.

— Marié ?

— Oui une femme robuste, matérielle et maternelle. Marie ; très bonne : beaucoup de cœur, dans beaucoup de poitrine.

— Votre moral ?

— Un estomac de mufle. Aussi des nerfs de mufle.

— Et puis ?

— Comme tout le monde, vaniteux ; hypocrite comme tout le monde ; égoïste comme tout le monde.

— Mais encore ?

— Alors, vous voulez que je vous lance à la tête vos propres ordures ?

* * *

Où je suis.

Le village s'appelle Westmalle. Pour les archéologues, ce nom doit signifier quelque chose.

Je pars de l'église. Je flâne pendant des heures, tantôt sous des sapins, tantôt par des bruyères, tantôt le long des mares. Je me fatigue parce que c'est du sable. Je rencontre quelqu'un :

— Voulez-vous me dire où je me trouve ?

— Westmalle, monsieur.

Je file d'un autre côté, à droite ou bien à gauche. Je vois de nouvelles mares, de nouvelles bruyères, de nouveaux sapins, toujours pendant des heures, à travers le même sable. Puis un autre quelqu'un :

— Voulez-vous me dire où je me trouve ici ?

— Westmalle, monsieur.

— Et là-bas, au bout, ce moulin ?

— Westmalle, monsieur.

— Et tout là-bas, ce petit arbre ?

— Ce n'est pas un arbre, monsieur, c'est une église ; là finit Westmalle. Mais il faut des jambes.

Si Westmalle était bâti, ce serait une grande ville. Heureusement, il n'y a pas de maisons : il n'y a que des fermes. Et encore, s'arrangent-elles comme les insectes qui ont pris la couleur de la bruyère. Où elles se terrent, on ne les voit pas.

Il y a cependant le village, avec la maison du docteur et celle d'un rentier.

Il y a l'église et son clocher ; le couvent des Trappistes ; la grange où discutent les conseillers de la commune.

Il y a la vieille route : deux ornières entre les genêts ; puis la nouvelle, pavée, sous de hauts chênes, qui marchent en rang, deux par deux, en se tenant par les branches.

Il y a un petit train qui court tout le long, six fois le jour, sans doute pour marquer l'heure.

Il y a, tout de même, quelques hommes ; il y a moi, le facteur sur sa bicyclette, un religieux dans sa vigne, un paysan dans son champ. Puis il y a des femmes : des femmes qui ramassent du bois, des femmes qui font bouillir les marmites, des femmes qui crient « Oooh ! » dans l'étable en trayant leurs vaches.

— Il y a aussi, me dit l'instituteur, beaucoup d'ozone dans l'atmosphère.

Je n'ai pas répondu « M... ozone » à ce chimiste.

LA LANDE.

L'horizon rempli de bleu dessine son grand cercle tout alentour. On peut voir, jusqu'au dernier rayon, le soleil qui se couche. C'est aussi vaste que la mer, mais plus serein, parce que rien ne bouge et qu'on ne s'énerve pas comme devant l'agaçante turbulence des flots.

Je ne sais pourquoi, elle me fait songer à une femme qui n'aurait pas de sexe, – et les mains jointes.

En automne, elle porte sa robe couleur foncée de bure ; au printemps, elle y pique un peu de vert. Pour l'été, elle se pare et sous ses millions de fleurs, un matin, la voilà rose. On la voudrait toujours ainsi ; mais trop grave, ses fleurs sont encore là, qu'elle repense déjà à sa bure.

L'air sent si bon qu'on dirait qu'il n'a pas d'odeur. Pourtant, respirez ; c'est frais, aigrelet comme une tige de bruyère à la bouche, avec un rien de résine qui sort des bois, et un peu de ce bleu qui flotte sur les cheminées où l'on fait brûler les branches.

Ces bruyères, ces mares, ces sapins appartiennent à quelqu'un ; mais à qui ? Les paysans qui en détiennent une parcelle ne savent pas toujours où la trouver.

Avec quelques briques et les planches de sa roulotte un bohémien assagi y a planté une mesure. Il défriche le sable ; il a déjà deux chèvres ; chaque année, grâce à sa haie, ses biens s'étendent un peu plus loin. On ne lui dit rien : il est chez lui.

LA LANGUE.

Je parle le flamand du pays, un patois onctueux qui n'a pas mal à la gorge comme celui de Bruges, ni dans le nez comme celui d'Anvers. Il est doux ; même quand il se fâche, on croit qu'il va chanter quelque chose.

Il y a une foule d'idées, poussées ici, qui ne sont que d'ici, qui ne servent qu'ici, qui mourraient si on les emportait dans une autre langue. Comment appeler ce vent rêche qui soulève les champs et les envoie au ciel en poussière ? L'Italie a sa tramontane, le désert son simoun, le Nord sa bise. Le nôtre ne souffle qu'ici. D'où vient-il ? Il est rugueux, il râpe. Les paysans ont trouvé le mot : *schrââl*, long, et mordant comme un rabot sur une planche.

Quand il passe sous les sapins, le vent, aussi, parle une autre langue. Il ne trouve plus de feuilles avec qui bavarder, la bruyère l'a écorché, et vite, il file en sifflant contre ces milliers d'aiguilles qui le piquent.

Il y a, par delà les mares et les landes, un endroit qu'on appelle le « Dreiboornkesberg », la montagne aux trois petits arbres, parce qu'on y voit trois arbres morts sur une butte. Les « petits arbres » sont grands et la montagne, petite. Dans ce pays, tout en forêts et en plaines, on est plus facilement montagne que grand arbre.

L'ÉGLISE.

Avec son vaisseau en croix et sa tour effilée, elle se tient toute seule, loin des quinze maisons qui forment le bourg, au long de la chaussée. On l'a mise à l'écart ; ou peut-être, sont-ce les maisons qui n'ont pas voulu la rejoindre, curieuses de voir ce qui se passait sur la route.

Elle ne gronde pas ; mais un peu triste, elle lève les yeux, ce qui lui fait de jolies fenêtres en ogives. Elle sait bien que l'un après l'autre, par la grande allée qu'ils lui ont faite, ses paroissiens viendront se tasser autour d'elle, au cimetière.

Elle n'a pour se tenir compagnie que le château du baron défunt : c'est un mauvais camarade, tout sourcilleux de lierres et qu'habite une âme noire et bossue, en voiles de veuve.

L'église et le château se tournent le dos. Ils sont brouillés. On ne le dit pas, mais je crois qu'ils n'ont jamais pu s'entendre : qui des deux avait la plus grosse tour.

LES TOMBES.

Quelques-unes sont en pierre avec des lettres d'or. On a mis à l'écart ces prétentieuses. Les autres se groupent pareilles : un tertre, une croix de bois, un nom. Les morts sont égaux. Impartiale, l'église se tient au milieu. Son ombre tourne de l'un à l'autre. Pourtant, grâce au soleil, ceux qui sont au midi ont plus d'herbe que ceux du nord. En dessous, ce doit être la même chose.

Il n'y a pas d'hôpital. Si l'on tombait malade et que ce fût grave, il faudrait se faire transporter, par le train, jusqu'à la ville. Quelle affaire ! Autant ne pas être malade. Ou bien crever tout de suite.

LE COUVENT DES TRAPPISTES.

Jusqu'au fond des bois, sa cloche vient nous tirer par l'oreille. Autrefois le couvent était vieux. Le vent entraînait à la chapelle souffler les cierges, sous le nez du bon Dieu ; au réfectoire des grenouilles nageaient vivantes dans les cruches des Pères... mais on se sentait chez des Trappistes.

Un architecte y a mis bon ordre. Il a fait un plan, démoli ce qu'il y avait de beau et dressé, à la place, une caserne gothique. Heureusement, il n'a pas touché aux bons moines.

L'ensemble est plutôt laid, – si austère cependant sur le fond pieux des sapins que vraiment on n'imaginerait pas autre chose dans le paysage.

LA MAISON COMMUNALE.

Une grande salle où le secrétaire, qui fait tout, s'étonne quand il doit faire quelque chose. Le fond de la pièce est tenu par une bibliothèque. C'est un cadeau de feu M. le baron qui, de son vivant, administra le village. Le meuble est très grand. Un jour, j'en ai vu tirer un livre : le registre de l'état civil. Il n'y avait que lui, mais il était très gros.

L'ÉCOLE.

Autrefois, les Trappistes tenaient une école. Les enfants y allaient à contre-cœur, parce que le Frère, faute d'expérience, leur tirait les oreilles. Maintenant, c'est l'instituteur diplômé qui leur tire les oreilles.

LA POSTE.

Une cloison sépare le bureau et l'étable. Au premier guichet, Adrien, facteur et percepteur, met ses lunettes pour timbrer mes lettres ; au second, une vache coule de la cire verte pour les cacheter. Ce qu'elle en donne !...

LA GARE.

C'est, devant l'auberge, un petit drapeau rouge que l'on plante au milieu du rail pour avertir le machiniste, qu'il doit prendre des marchandises. Le train s'arrêterait quand même, parce que le personnel a soif. Parfois, il y a un voyageur.

LA CHAUSSÉE.

N'allez pas croire qu'elle ne serve à rien. D'un coup d'ongle sur la carte. Napoléon en a tracé le projet : « De là, à là. » Les ingénieurs n'ont eu qu'à marcher, et elle file droit, coupant la prairie de Jan, à travers la bruyère de Pol, sans tenir compte des intrigues qui font sinuer les routes modernes. Elle est aussi large qu'aucune avenue et bordée de chênes qui ont eu le temps de grandir. Le conquérant l'a créée pour un trafic intense. Aussi voyez : le docteur y passe ; le facteur y passe ; moi-même j'y passe ; et, tout le long, court un petit train... Mais celui-là, je crois, je l'ai déjà dit.

LE DREIBOOMKESBERG.

C'est tout là-bas, après les grandes mares, en pleine forêt, un calvaire avec trois sapins mis en croix. Autour, le peuple des sapins vivants qui se taisent.

Le plus gros, celui du milieu, porte une Vierge, sous une banderole qui vous invite à ne pas quitter la montagne sans réciter un « Ave ». Et vraiment l'endroit est si farouche qu'on est heureux de ce prétexte pour se rassurer d'une prière.

La statue est miraculeuse. Elle donne des enfants à ceux qui le désirent. En été, les amoureux, qui en feront plus tard, viennent la supplier de leur prêter son aide ; puis, sur un banc, ils essaient tout de suite.

Un jour, M. le Curé, qui n'aimait pas ces manières, a fait enlever la statue et remiser en lieu sûr, dans son presbytère.

Mais les Trappistes, ignorant ses raisons, n'ont pas admis qu'on dépouillât la forêt de sa Vierge et en ont placé une autre. Plus neuve que la première, elle est tout aussi belle ; et vénérée autant, elle réussit les mêmes miracles.

MA MAISON

À NOËL GARNIER.

Elle est bien trop simple pour vivre sur le bord de la route. Un bout de chemin lui suffit : d'ailleurs, il y a les champs. Elle se tient là, modeste, avec ses volets qui sont des paupières, et ses tuiles, qui lui font un joli bonnet enrubanné de mousse. Elle ne porte pas le chaume ; le chaume ici est la coiffure pour villas de millionnaire.

À vrai dire, elle n'est pas très haute. À cent mètres, avec un bon élan, il semble qu'on lui sauterait par-dessus la tête. À l'intérieur, quand je passe ma vareuse, il faut que je me surveille les bras, pour ne pas lui faire mal aux solives. Plus confortablement, je m'habille au dehors.

Et puis elle est si vieille : ses murs tout de travers, elle porte, au beau milieu du pignon une grosse bosse.

Si basse, elle se rattrape à être longue : on dirait que, ne pouvant porter ses étages, elle les a déposés de plain-pied autour d'elle : cela forme des granges, des étables, toute espèce de réduits comme dans une vraie ferme. On voit tout de suite qu'elle a été bâtie pour la commodité des bêtes : les gens s'arrangent.

Notre lit a la largeur de la chambre – tout juste. Un centimètre de plus, il n'entrerait pas. Tête en avant, il s'encastre dans le fond, entre les trois murs qui forment alcôve. Pour se coucher, il faut grimper sur une chaise, enjamber le pied, puis l'on plonge. Marie plonge la première : à mon tour je me laisse

aller, bras ouverts comme en pleine eau. Plouf ! Où que je tombe, c'est toujours doux.

Notre lit ne serait vraiment inconmode que si l'un de nous venait à mourir. Je me demande ce que je ferais.

En louant ma hutte, ce qui m'a décidé, c'est qu'il y avait unâtre. Sans l'âtre, peut-être serais-je un monsieur mort dans un cimetière de la ville. Mais il y avait l'âtre, et je vis. On se sent tout de suite loin, quand on fait des flammes à même les pierres, avec du bois que l'on casse sur les genoux ; on devient simple. En ville, mes flambées incendieraient un palace. Ici, elles montent libres, inoffensives et claires. On peut installer des chaises alentour. On tend la main ; le feu est un ami qui vous reçoit. Quelquefois pour rire, il vous pousse, sous le nez, sa langue chaude et rouge.

Quand on est assis dans l'âtre, par l'ouverture de la cheminée, on voit le ciel tout en haut, quelquefois l'œil d'une étoile ou bien l'épaule d'un nuage. Si la pluie tombe droit, elle vient se brûler les gouttes à mes flammes.

Pour attiser les braises, je fais du vent avec ma bouche, par le canon d'un fusil. Autrefois, on employait les soufflets à main : ils sont tous en ville, chez les brocanteurs. Les paysans n'en veulent plus. Avec ce bec effilé de seringue, ils avaient toujours l'air de viser un derrière.

Une fois par mois, à cause de la fumée, Marie renouvelle le volant de l'âtre. Empesé frais, il gode comme la jupe d'une communiant. Le chaud le soulève ; mais, en dessous, pas de jambes.

Au sommet de la cheminée, un Christ de cuivre étire ses bras, les mains vers six assiettes qui pendent là, trois à gauche, trois à droite. Elles sont si loin. Les touchera-t-il jamais ?

De l'étable, où il bénissait les bêtes, une fermière me l'a décroché et donné, pour rien, parce qu'ici on ne vend pas Dieu. Ses flancs de cuivre saignent ; il a des épines dans la tête ; un coup de sabot lui a défoncé le nez et mis à l'envers la mâchoire. Ce n'est pas un Bon Dieu de parade. Il souffre si fort que j'y crois.

Souvent je le regarde. Je lui dis :

— Ô doux Jésus, vous avez mal. Des clous percent vos paumes : votre nombril bâille comme une autre plaie, et le choc de mes iniquités a fait, de votre face, une gueule. Ainsi vous avez pris sur vos épaules les souffrances de la terre. Vous les avez prises toutes : c'est très bien ; faites qu'il n'en reste plus pour les autres.

Telle, ma baraque est la plus pauvre du pays. Roumanie, la mendicante, qui vit de la soupe des Trappistes, est mieux logée que moi.

— Comment pouvez-vous vivre là dedans ?

Des parents me le demandent. Je ne réponds pas : « Essayez » : il faudrait leur céder la place.

D'ailleurs, si petite, ma maison est encore trop grande. Il y a trois pièces : la première où l'on dort, la seconde pour l'âtre. Qu'est-ce que je fais de la troisième ?

— C'est là, ai-je dit, que j'écrirai.

Un jour Marie m'y surprend à clouer au mur de petits pots, de petites tasses, de petites cruches. Je trouvais cela très beau.

— Tiens, m'a-t-elle demandé, tu ouvres un magasin de porcelaines ?

J'ai compris : j'étais ridicule. On n'arrange pas une chambre : on l'habite ; elle s'arrange toute seule.

MES VOISINS

À PAUL ET PAULETTE NOUGÉ.

Ils ne sont pas gênants ; ils ne sont pas, tout le jour, à me casser leur piano dans les oreilles.

Pour les découvrir, je monte au grenier et pousse la tête à la lucarne. Cette fumée là-bas par-dessus les sapins, c'est François le Boiteux qui souffle dans son âtre. Cette tache de rouge entre les seigles, la grange où Pélagie élève ses volailles. Et derrière ce bouquet de chênes, ce quelque chose de brun qui sort, puis replonge, il m'a fallu regarder longtemps avant de comprendre que c'était le moulin d'Isidore qui faisait tourner ses ailes.

Phrasie, ma propriétaire, est ma voisine la plus proche. Son toit émerge à gauche, là où la bruyère fait le gros dos. Que je me rende chez elle, en coup de tête, furieux pour une serrure qui grince, ma colère a le temps de réfléchir en route. Je pensais crier : je dis : « Bonjour, Phrasie », et je passe.

Les autres, je sais qu'ils habitent quelque part, au delà des marais, des sapins ou des champs. Je les vois le dimanche avant la messe, parfois en semaine, au milieu de leurs terres.

— Vous coupez du seigle, dis-je, lorsqu'ils coupent du seigle.

Nous causons. Quand il pleut et qu'il a fait sec, nous constatons : « Quelle bonne petite pluie ! » Au moment de semer, si le soleil tarde, nous souhaitons qu'il se hâte. Mais nous ne calomnions pas le temps à tort et à travers.

MA PROPRIÉTAIRE.

Son mari mort, elle n'a pas dit : « Je suis contente ». Mais, depuis, elle n'a plus à soigner un ivrogne.

Son étable a prospéré : elle a maintenant trois vaches et six enfants, qui travaillent avec elle.

C'est Phrasie qui ensevelit ceux qui meurent au village ; elle aussi qui emmaillote ceux qui viennent. De la naissance à la mort, on peut dire que, dans la région, chacun lui montre, au moins une fois, son derrière. À cause de ce métier, ceux qui ne l'aiment pas la disent un peu sorcière. Je n'en crois rien.

La ferme qu'elle me loue appartenait autrefois à ses parents. Elle y est née ; elle l'a rachetée pour six cents francs : quatre cents d'une vache, deux cents d'un cochon. Elle compte bien y revenir plus tard, quand ses enfants seront mariés. Elle me la prête en attendant.

Si durable qu'il paraisse, ce provisoire m'agace. J'ai toujours aimé faire des choses définitives. De son côté, bien que je la paie, elle se défend mal d'une certaine rancune ; elle m'en veut de disposer, avant elle, d'un bien qui est le sien. Elle dit : « Ma maison. » Je riposte : « Ma maison ».

Il y a entre nous des épingles qui piquent.

Et puis, comment voulez-vous qu'un monsieur cultive, à son gré, sa bonne terre ?

Elle goûte de l'œil mon purin. Quoi que je mange, il est toujours trop maigre.

— Tiens, vous avez semé là des carottes ; moi, j'y aurais mis des betteraves.

L'enclos de mes volailles l'inquiète. Il n'y pousse rien. Que de terre perdue !

— Ensemencez cela, conseille Phrasie ; le sol se repose trop, la bruyère va le reprendre.

— Mais non, Phrasie ; mes poules l'engraissent ; vous retrouverez cela plus tard.

— Vous croyez, monsieur ?

Elle s'en va, rassurée. Dans huit jours, elle reviendra, avec ses inquiétudes.

Le panier au bras, comme si elle portait au village le beurre et les œufs de la semaine, Phrasie vient rôder autour de son bien. Elle croit que je ne la vois pas. Elle se donne l'air de marcher vite ; tous les trois pas, elle s'arrête.

Elle vérifie si le grand cerisier a conservé toutes ses branches ; si rien ne cloche à la potence du puits ; si le vent n'a pas définitivement raflé cette tuile qui branlait l'autre jour. Elle dédaigne mes choux, plus gros que les siens.

Je l'appelle pour qu'elle entre.

Contente de voir, elle est furieuse de ce qu'elle voit. Le trou du plancher n'a-t-il pas grandi depuis la dernière fois ? Et tous ces clous qui martyrisent son mur !

— Tiens, vous avez pendu un nouveau cadre.

— Oui. Phrasie, et j'en ai d'autres.

Phrasie pince les lèvres.

Un mois durant, nous avons boudé.

Une nuit le vent avait raflé la tuile.

— Il faut la remplacer, monsieur.

— Cela vous regarde, Phrasie.

Ni l'un ni l'autre ne bougeant, la pluie, par le trou, pourrissait le plancher.

Un matin, encore au lit, j'entends qu'on marche au-dessus du grenier. Phrasie parlait bas à la grosse voix de son aîné qui est maçon.

Quand je me lève, il y a une tuile neuve.

Phrasie passait par là :

— Eh bien, monsieur, vous l'avez remise ?

— Oui, oui, Phrasie ; et elle tient, je vous l'assure.

Phrasie sourit. Nous sommes tous deux contents.

LA CENTENAIRE.

Je bêchais. Sa grande forme me prend tout à coup mon soleil. Plantée droit, elle m'examine avec des yeux qui brillent

en bleu, comme les cailloux qu'on ramasse dans le sable, après la pluie.

Elle a passé cent ans.

Si elle connaissait le mot, elle dirait :

— L'âge est une convention.

Fi du fauteuil, où les gâteaux de la ville tiennent leur rôle de centenaire. Elle est debout – sans bâton, puisqu'elle a ses jambes.

Elle n'a pas le nez crochu, ni le menton d'une sorcière. Elle ne crache pas ; elle ne tousse pas ; ses lèvres découvrent trois dents qui feraient encore leur effet dans le sourire d'une jeune fille.

Sa peau se crevasse comme le fond desséché d'un marais, mais elle n'a pas plus de rides que les vieilles... plus jeunes, et Fons, son fils, en montre autant.

Elle dédaigne le bonnet ; de loin, on croirait qu'elle en porte, tant ses cheveux sont blancs. Une mèche, restée rousse, lui tient lieu de ruban, par derrière.

Elle parle et sa voix ne chevrote pas comme chez les artistes qui jouent les vieilles au théâtre.

Elle m'appelle :

— Mon petit.

— Vous avez soixante ans, juge-t-elle de Marie, qui en compte trente à peine.

Pour elle, jusqu'à cinquante, les hommes sont des enfants. À quatre-vingts on commence à vivre. Vieillir, on ne le fait pas : on meurt.

Une fois, elle a cru mourir. Il y a longtemps. Le jour où son homme est revenu mort sur une charrette. Elle n'a pas réussi. Maintenant elle ne pense qu'à une chose : vivre.

— Dans cinq ans, le fils de ma Trees fêtera ses noces d'argent. J'y serai.

Elle a vu beaucoup de choses : des vaches crever, d'autres venir et des cochons, de quoi remplir l'église. Que de foin elle a retourné ! que d'épis noués en gerbe ! Elle a vu défricher la bruyère où se dresse maintenant le château du baron qui est mort. Elle a vu restaurer le couvent des Trappistes, rebâtir le clocher de Westmalle, la foudre précipiter sur sa ferme la cime du grand chêne qui a eu le temps de refaire ses branches. Et les gens dont elle se souvient que l'on ne connaît plus !

Elle a dansé avec Fritz le braconnier, qui, en son temps, canarda deux gendarmes :

— On lui a coupé la tête : j'en rêve encore.

Je ne lui demande pas, comme aux centenaires de la ville, ce qu'elle pense de Napoléon. Je suppose qu'elle s'en moque.

* * *

LES BAERKAELENS.

Comme leur nom, ils sont bien de leur pays. Ils tiennent une auberge. L'enseigne dit : *À mi-chemin*, parce qu'on est

toujours à mi-chemin de quelque chose. C'est en plein champ, à ras de la chaussée, près de la route qui mène au couvent des Trappistes. Le train s'arrête en face.

La première fois que j'y buvais ma chope : « Qu'on le surveille », ont-ils dit. Ils se méfiaient de ce monsieur. À présent, qu'un étranger survienne et qu'ils aient affaire, ils me le confient d'un clin d'œil. Nous sommes amis.

J'ai cru d'abord que le grand gaillard qu'on appelait Fons était le père ; celle qu'on appelait Mélanie, sa femme ; et Benooi, un long maigre, leur enfant. En réalité, ils sont frères et sœur, presque du même âge, tous trois célibataires.

Il y a encore le père Baerkaelens, mais il est un peu vieux pour qu'on en tienne compte. On le respecte autant que la patraque d'horloge qui, depuis longtemps, oublie de marquer l'heure ; il n'a pas plus d'importance.

Sa seule mission semble d'empêcher ses enfants de vivre de leurs rentes. Ils sont riches ; à trois, ils ont bien cinquante mille francs !

— Quand le père sera mort, dit Benooi, nous bâtirons une petite ferme et nous vivrons à notre aise, avec une seule vache.

— Et pourquoi pas dès à présent ?

— Ah ! voilà.

Ce serait sans doute trop long à expliquer.

En attendant, ils triment comme des pauvres. Ils ont sept vaches, un cheval, plusieurs veaux, trois cents poules, des nichées de porcs. Ils cultivent leurs champs, vendent des graines, des semences, des épices. Ils logent des voyageurs,

ils entreprennent des charriages. Le soir, Fons rentre de son labour, harassé ; Mélanie dans son comptoir a pris la migraine ; Benooi, le moins solide, ne sent plus ses jambes, qu'ils doivent encore établir des comptes, rafistoler des outils, allumer le four et cuire le pain pour les voisins, qui ne se donnent pas cette peine.

L'auberge sert également de salle d'attente aux voyageurs.

Il y a dans un coin une table, avec de l'encre pour les écritures qu'on fait quand on expédie des marchandises. C'est Mélanie qui s'en charge, quelquefois Benooi, rarement Fons, car Fons est distrait et laisse filer le train sans lui confier les bagages. On en retrouve, quelquefois, au bout d'une semaine, sous le foin, dans la grange.

— Je ne suis pas chef de gare, répond Fons.

Les dimanches d'été, on sort les tables, pour les promeneurs de la ville. Ils arrivent en vélo : ils veulent boire de la bière des Trappistes, du vin des Trappistes, et aussi de ce lait qui ne serait pas si bon, s'ils savaient qu'en semaine on le verse aux pourceaux. Tout le monde se mêle de servir, Mélanie, Fons, Benooi, le Père qui prend son temps. Le soir, chacun vide sa poche sur le comptoir ; cela fait beaucoup de sous.

Ils ne détestent pas l'argent ; puisqu'ils travaillent, il faut que ça rapporte. Mais ils ne sont pas avares. Qu'une vache crève :

— Bast, on en rachètera une autre.

Et si la tête d'un voyageur leur déplaît, qu'il cherche ailleurs : ils n'ont pas de place.

Ce sont les Baerkaelens qui ont facilité mon établissement dans le pays. Benooi m'apprend comment on élève des poules ; Fons comment on s'y prend pour avoir un beau jardin. En hiver, ils m'enseigneront à tresser des paniers.

Je suis libre d'acheter mes denrées où je veux. Mais il n'y a rien qu'ils ne vendent. Tout mon argent passe chez eux.

Cimentée d'intérêt, notre amitié se cale, solide.

LE PÈRE BAERKAELENS.

Sa place est dans un fauteuil à l'auberge.

Tout le monde l'appelle « Vader », le Père, sauf les vieux qui savent encore son nom : Martin. Les gens de la ville disent : « Monsieur Baerkaelens ». Ce « Monsieur » le flatte, et en même temps l'exaspère.

Il a quatre-vingts ans. L'an dernier, il en avait soixante-dix neuf ; l'an prochain, il en aura quatre-vingt-un ; mais on le retrouvera toujours le même. Ce patriarche a la peau rose d'un enfant. Tendue sur le front, elle y brille comme une vitre. À la fin de la semaine, il est un peu plus vieux, à cause des picots blancs de ses joues qu'il ne rase que le dimanche.

Quand il marche, il se tient droit, mais il ne déplace plus très vite ses jambes. Depuis qu'un vertige l'a culbuté au fond d'un ruisseau, on le force à se servir d'une canne. Il s'en sert : il la porte sous le bras ; ailleurs elle serait gênante.

Vader n'est jamais malade. Seulement, comme il dit, il a quelquefois des fadeurs. Au déjeuner il se taille, dans un grand

pain, quatre tranches qu'il beurre grassement et enfourne avec deux œufs. Les autres, qui se contentent de lard sur une croûte, le regardent manger. Tout à l'heure, dans un coin de la cour, le front contre le mur, il rendra le surplus qui lui pèse.

— Vader vomit, dira Mélanie.

Elle ne se dérangera pas. Puisqu'il a su s'empiffrer, il saura bien chercher lui-même le verre d'eau pour se remettre.

Quand ils parlent d'affaires, les enfants écartent leur père, comme un marmot, car, loquace et vantard, il répète ce qu'il entend, et de travers.

Pour le reste, il est libre. Qu'il fasse son tour au champ, ou se carre dans son fauteuil, il ne compte plus. Il est si peu intéressant qu'il le devient.

À l'auberge, pour qu'il serve à quelque chose, on a mis à sa portée une clochette. Quand des clients entrent, il sonne avec majesté.

Après le dîner, Vader se met au lit et fait sa sieste. Sa chambre n'a qu'une issue : sur la salle de l'auberge. À son réveil, on peut le voir entrer par une porte, sortir par une autre, tenant son vase, qu'il veut vider lui-même.

Automate d'une horloge, il montre ainsi qu'il est deux heures.

BENOOI.

Le dimanche soir, en hiver, Benooi frappe à notre porte et vient nous tenir compagnie. Quand il n'y a pas de lune, il en amène un peu dans sa lanterne. Il la souffle en entrant.

— Bonsoir à tous deux, dit Benooi.

Sans autre façon, il enlève son manteau, retire ses sabots, glisse les pieds, bien au chaud, dans le four de la cuisinière. Quand ses chaussettes fument, il trouve tout naturel de les tirer. Il arrive que ses pieds soient assez propres. Il chipote ses cors :

— Ils sont durs, dit-il.

Il nous faut les tâter. Pour peu, il nous inviterait à lui montrer les nôtres. Ainsi à trois autour du feu, Benooi qui se grille les pieds, Marie qui aime la société, et moi que celle de Benooi ne dérange guère, nous faisons la causette. Si nous ne trouvons rien à dire, sans nous creuser la cervelle, nous nous taisons.

— Vous soupez avec nous, n'est-ce pas, Benooi ?

— Ça dépend, dit Benooi ; qu'est-ce qu'il y a ?

Si je disais : « des tartines », Benooi aurait juste fini de souper.

— Du riz au lait, Benooi.

— Bon ça.

Vite dans ses sabots, il est le premier à table.

Ni Fons, ni Benooi ne portent la moustache. Rasé de frais, si son costume allait mieux, Benooi aurait assez bien l'air d'un Anglais très maigre.

Peut-être qu'il se serait marié ; mais il avait déjà sa sœur : une femme suffit dans un ménage.

— Sucrez votre café, Benooi.

— Tout de même, je veux bien.

Il s'en donne trois morceaux, plus un quatrième qu'il garde comme cuiller pour tourner dans sa tasse.

Ce qui intrigue Benooi, ce sont mes cadres et mes sculptures. Il n'a jamais vu de statues que dans les églises ou sur des cheminées, sous des globes : des Vierges ou des Saints. Il désigne une *Joconde*.

— Une belle Vierge, dit Benooi.

— Une belle Vierge, fait-il encore, pour une *Princesse inconnue*.

J'ai beaucoup de ces Vierges, il me croit très dévot. Mais pourquoi, à toutes ces Vierges n'a-t-on pas mis une auréole ?

Un *Penseur* de Michel-Ange l'a longtemps chiffonné. À cause du siège, il a d'abord pensé à saint Pierre. Mais saint Pierre tient des clefs et puis il porte sa barbe.

— C'est plutôt un guerrier, dit Benooi ; voyez sa cuirasse, peut-être saint Sébastien ?

— Oui, Benooi, saint Sébastien.

— Ou plutôt saint Donat, qui préserve de la foudre.

— Oui, Benooi, saint Donat.

Quand passe le train de neuf heures, Benooi paraît toujours surpris. Il se lève :

— Et moi qui dois encore verrouiller mes étables !

Tandis qu'avec une allumette, il refourre un peu de lune dans sa lanterne, il pense à la joie de se mettre au lit :

— On se fait un bon creux. On tire la couverture jusqu'au-dessus de la tête, on ne laisse qu'un petit trou pour respirer, puis on dort. C'est bon...

— Exquis, Benooi.

— Oui, mais quelquefois les draps sont bien froids...

Il frissonne ; il regarde Marie qui, chauffée pour le lit, cherche les boutons de sa jupe.

— Vous, dit-il, vous avez de la chance ; vous êtes deux. Vous pouvez vous toucher tant que vous voulez, vous réchauffer l'un à l'autre, comme des poussins, ou de petits cochons.

Et quand il dit : « Petits cochons », il ne pense pas, je vous l'assure, ce que vous pensez.

MÉLANIE ET FONS.

Qu'elle torde son linge, remmaille des bas, porte dans un seau le lait de ses vaches, je la vois en empereur romain. Elle en a le profil, la lèvre qui méprise, les joues où se boursoufle la graisse des décadences. Sourcils froncés, c'est Tibère qui se fâche. Costumé en femme, dans un comptoir, Caligula

s'amuse à vendre Dieu sait quel poivre aux paysannes. Un jour j'ai vu Néron sourire au ventre étripé d'un chrétien : on avait tué le cochon.

Avec de petites loques, de petites rognures, des bouts de chemise qu'elle coud ensemble, Mélanie confectionne quelque chose. Je la complimente sur ce paillason.

— Ce n'est pas ça, dit Mélanie, c'est une couverture pour cette pauvre Pélagie, qui est malade.

L'aumône serait mince, s'il n'y avait, pour l'accompagner, un paquet de linge neuf, une bouteille de vin rouge et un gros jambon dont je bave.

Les mardis, Mélanie part, avec ses paniers, livrer le beurre et les œufs aux clients de la ville. Elle porte sa jupe à plis des dimanches, son châle à pointe, et sur sa toque, une rose en tissu rouge. Quelquefois une migraine l'empêche de partir. Benooi la remplacerait très bien, mais personne n'y songe, et c'est Fons le distrait, qui va. Jusqu'à son retour on tremble dans la ferme : Fons s'embrouille dans ses comptes ; Fons remet le beurre où il faut les œufs ; Fons acquitte la note et oublie de ramasser l'argent. Un jour il est revenu, sans beurre, sans argent, sans paniers. Il les avait déposés quelque part.

Ce paysan a des distractions de poète : son poème c'est la chasse.

Quand Fons part pour le labour, il emporte son fusil qu'il dépose à portée, dans le creux d'un buisson. Les yeux au ciel, où passent les perdrix, il oublie la terre où traîne la charrue. Heureusement Lice, la jument, s'y entend à tirer seule un sillon bien droit. Le soir, Fons accroche son fusil dans l'espèce d'armoire qui lui sert d'alcôve. Soudain, il se lève :

— J’entends des voleurs, annonce Fons, qui file en braconnier.

Quand il entre chez nous, il tire, de sa carnassière, tantôt une grive, tantôt un lapin, parfois un lièvre : « Voilà pour vous », et va droit à la cheminée où se trouve mon tabac.

Crotté de boue ou trempé de sueur, Fons, à la chasse, n’a jamais ni chaud ni froid. Il a une température spéciale : il chasse.

L’une après l’autre, il sort ses bêtes pour qu’au bout de leurs pattes je les soupèse.

J’en ai les doigts tout rouges.

— Celle-ci, dit Fons, je la guettais depuis huit jours.

— Oui, Fons, comment cela ?

Et le voilà parti. Il raconte, il mime. Les chaises deviennent des buissons ; sous la jupe de ma femme il y a un gîte ; il recommence son affût derrière la table ; il épaule, son chien attend que le coup parte.

Poète, il introduit dans ma chambre la campine entière, avec ses bêtes, ses terriers, ses sapins et Fons le chasseur qui chasse au milieu.

— Et maintenant, si vous mangiez quelque chose ?

— Je veux bien, dit Fons, si vous avez du hareng.

Pour Fons, il y a toujours du hareng. Il le veut bien grillé, croustillé dur ; et d’une seule pièce, de la tête à la queue, il croque ce charbon.

— Quand j'ai mangé du hareng, dit Fons, je me sens fort comme un bœuf.

Bien d'aplomb sur ses bottes, Fons se redresse. Puis il s'en va, fort comme ce bœuf.

Le chien de Fons s'appelle Black, ce qui signifie noir. Il le sait mieux que moi. Il connaît l'anglais et le cultive en de vieux journaux qu'on lui rapporte de la ville.

Il aime à lire. Je lui passe des livres, qu'il étudie, les soirs d'hiver, près de l'âtre.

Il a lu tous mes Balzac :

— Ce que j'aime dans Balzac, dit Fons, ce sont les paysans.

— Et ceux de Zola, Fons ?

— Peuh ! fait Fons.

Quand Fons parle à Benooi, il dit : « Garçon ». — « Garçon », répond Benooi. Pour Mélanie, « Garçon » serait faux, et « Fille » peut-être indécent. Elle reste « Mélanie ».

Mélanie dit tantôt « Garçon » ; tantôt « Fons », ou « Benooi ». Mais il y a une différence. Elle ne dirait pas à « Garçon » ce qu'elle confie à « Fons » ou à « Benooi ».

L'un de l'autre, devant les étrangers, ils disent « notre Fons », « notre Benooi », « notre Mélanie ».

C'est doux, comme des frères qui s'embrassent.

LA CUISINE.

Dans la cuisine où ils mangent :

— Regarde, dit Marie, ces cendres sur le pavé ; c'est sale.

— On a fait un grand feu, Marie.

— Et sur les chaises, tous ces sacs de farine...

— Benooi va cuire le pain, Marie.

— Il y fait noir.

— C'est la faute à l'auvent qui chipe le jour de la fenêtre.

— Cela pue la vache.

— Elles sont à côté, Marie.

— Et ce plafond qui sème son poivre dans les assiettes.

— Il est vieux, Marie.

— N'importe, dit Marie, je ne comprends pas qu'ils puissent manger dans cette cuisine.

— Ils ont faim, Marie.

REPOS.

Pour dormir, les Baerkaelens ont chacun leur réduit. Ils l'appellent une chambre et, en effet, sans compter les murs, les planchers et la porte, il reste un peu de place pour la chaise et le lit. Chacun a la sienne dans la partie de la ferme dont il

tient la surveillance : Vader, au rez-de-chaussée, près du coffre-fort ; Mélanie, contre l'étable, où vont les vaches ; Benooi, non loin des hangars aux cochons.

La chambre de Fons est en bois ; c'est une ancienne armoire. Le matelas en remplit le bas. Pour que ce soit vraiment une chambre, Fons y a pendu un Christ, avec son buis, et, tous les soirs, il y accroche son fusil. Seulement, pour tirer sa culotte, il doit se tenir dans la chambre à côté, qui n'est elle-même qu'un couloir fort encombré, parce que Benooi y remise sa farine.

— La nuit, dit Fons, je dors, mes portes ouvertes.

Comme les autres, Fons couche sur la paille d'avoine, qui est plus douce que celle du blé. Les matelas, les vrais, bourrés de laine, sont dans les chambres où logent les étrangers.

Cette laine où l'on se vautre, qui sert indéfiniment, dégoûte Fons.

— Moi, dit-il, quand j'ai sué plein ma paillasse, on la rechange.

N'approchez pas de Fons, le matin, quand il sort de son armoire. Si amis que vous soyez, il vous regarderait de travers. Laissez-le d'abord déplier ses jambes, aller jusqu'au bout des champs refaire connaissance avec le soleil, les nuages et la terre.

Après, il reviendra de lui-même et sourira :

— Bonjour.

Comme on pourrait, la nuit, leur voler un cochon, une vache, des poules, ils ont dissimulé dans les étables, à la grange, à l'auberge, des contacts électriques. Il y en a

partout : aux fenêtres, aux portes, aux guichets, à tout ce qui, dans une ferme, peut s'ouvrir ou basculer. Nombreux, les fils s'enroulent à des poteaux, passent sous le sol, se croisent dans l'air. On se croirait dans une vraie gare. Toutes ces complications aboutissent à la sonnerie, dans la chambre de Benooi, qui, plus nerveux, a le sommeil léger. Au premier tintement, il serait debout. L'installation est magnifique : un spécialiste de la ville est venu tout exprès. Seulement, il ne faudrait pas le dire, mais, depuis le temps, on aurait dû renouveler les piles.

LA TABLE.

— J'aime fort les Baerkaelens, mais ils manquent un peu d'ordre, me dit Marie, qui, elle a beaucoup d'ordre.

Elle me montre dans la cour, près de la porte de la cuisine, une table, où il y a, en effet, beaucoup de choses.

Il y a du soleil et de la poussière, du sang qui sèche, une poule sans tête. Il y a trois blouses roulées en torchons, un bonnet de Mélanie, un cigare de Benooi. Il y a une mâchoire de porc, un peu de farine sur une tasse, une lanterne rouillée. Il y a des verres, des mouches qui se régalent, des guêpes mortes, d'autres qui pillent les raisins tombés du mur. Il y a une chatte qui allaite ses petits, deux vases de nuit, l'un en porcelaine sans rien, l'autre émaillé, rempli de sable pour écurer les cuivres. Il y a le panier de beurre qu'on expédiera tantôt à la ville. Il y a deux choux verts, une betterave cuite, le réticule en soie qu'une promeneuse a confié, parce qu'il était trop beau pour l'emporter dans les bois et que Fons a jeté là.

Elle sert à tout le monde. Mélanie s’y coiffe ; Vader s’y rase ; Fons y laisse ses cartouches vides, Benooi sa casquette, moi, ma pipe, quand je me lave les mains, dans le seau de la citerne.

Marie, elle-même, lasse d’être debout, y a déposé, un jour, son gros derrière.

— Tu vois, ai-je dit, tu n’as pas d’ordre.

Elle s’est levée tout de suite.

STRAATMEST.

Traduisez : fumier de rue. Cela leur arrive d’Anvers par wagon et cela pue. On y trouve de tout : trognons de choux, têtes de poissons, peaux de banane, verres de lampe, chats crevés. Avec les yeux, d’un tas à l’autre, on peut contrôler : « Ceci est du fumier de riche, ceci du fumier de pauvre. » Pour le nez, l’odeur est la même.

Debout, sur son wagon, Fons attrape quelque chose avec des plumes, on dirait, d’une poule morte.

— Je me demande, dit Fons, qui a pu mettre cette cochonnerie sur sa tête ?

— Et ceci, rit Benooi, qui balance une fripaille à cordes et moisissures, où l’on était peut-être fière de montrer des nénés.

On pourrait philosopher là-dessus. Mais pouah !

— Une fois en terre, dit Fons, ce n’est plus sale.

TREES.

Elle est de la famille, puisqu'elle est la servante. Deux yeux tirés tout chauds hors de l'âtre. Orpheline, elle a vingt-trois ans et plus de bien que ses maîtres. En ville, avec sa dot, elle serait une demoiselle à corset, à gouvernante, à leçons de peinture, beaucoup trop belle pour un monsieur de huit mille francs par an.

Heureusement pour Trees, elle n'est pas de la ville. Elle vient « de l'autre côté du bois », ce qui est encore plus loin que Westmalle.

Elle traite les vaches. Elle bat le beurre. Elle porte sur le dos des sacs à renverser un homme. Et son gars, pour l'avoir, aura les bras plus solides que les rentes.

DÉRACINÉS.

Un dimanche de kermesse, dans l'auberge pleine de monde, Mélanie m'appelle et me présente deux messieurs, à tête de rustre, habillés comme en ville.

L'un s'accompagne d'une femme et d'enfants, l'autre est seul.

— Mon frère Jérôme, mon frère Ernest.

D'où sortent-ils, ces deux-là ? Le premier est chef de gare à Bruges ; le second, *professeur* à Bruxelles : il faut entendre instituteur.

Je ne les aime pas ; ils ont beau, les jours suivants, enlever leur redingote, fendre du bois, manger du lard, l'un garde son air de cuistre, l'autre, ses allures de bureaucrate.

Ils ne sont plus d'ici. Ce ne sont plus des Baerkaelens.

* * *

LA VIEILLE.

Elle est toute mince : de dos, un satyre la prendrait aisément pour une fillette. De face, il faudrait être aveugle. Elle est vieille, elle est sale. La poussière qui s'encrasse dans le creux de ses meubles remplit les rainures de son visage en bois mort. Qu'a-t-elle fait de ses cils ? Les dents parties, ses joues s'écroulent vers l'intérieur. Trop de choses ont passé sur ses lèvres, on ne trouve plus rien de ce seuil usé.

Elle vit seule et sa ferme est loin. Jamais elle n'en sort, personne n'y passe. Elle ne sait certainement pas qu'il existe des villes. Si on lui affirmait qu'il y a un train aux Trappistes, elle vous demanderait : « Un train, qu'est-ce donc ? »

— C'est loin, dit-elle de Westmalle, qui est cependant sa paroisse.

Elle demeure tout là-bas, de l'autre côté des sapins, où l'on ne voit plus que de la bruyère. Si loin qu'il chasse, Fons ne se risque jamais jusque-là. Pas de chemin : un bout de sentier qui va boire à tous les marécages. En été, avec des bottes, on irait encore : mais l'hiver, après les pluies, il faut craindre les fondrières, sans parler de ces mousses qui vous aspirent jusqu'aux genoux, en vous crachant leur eau d'éponge sale. M. le curé, qui, une fois l'an, lui apporte le Bon Dieu, qu'elle

est trop vieille pour chercher elle-même, a failli un jour s'y noyer. Il s'enfonçait déjà. Le sacristain, en le dépêtrant, y a laissé un sabot et sa lanterne.

La ferme a le même âge que la vieille, ce qui, pour une mesure en torchis, est un bel âge. Elle ne tombe pas tout à fait en morceaux. Elle n'est guère compliquée. Quelques tuiles pour le toit, de la glaise comme murs, une vitre qui sert de fenêtre, entre deux ouvertures qui sont des portes. À l'intérieur, un lattis divise la pièce en deux parts : celle de droite pour la femme, celle de gauche pour sa vache. Dans sa chambre où elle est seule à meugler, la vache a plus de place que la vieille, qui, dans la sienne, doit non seulement manger et dormir, comme sa bête, mais cuire son pain, remiser du fourrage, battre son beurre.

Sa maison étant si petite, ses enfants n'ont pu y tenir ; ils sont partis, morts. Son homme aussi, il y a vingt ans. Un soir avant de se coucher, il a pendu sa culotte contre le mur, à un clou : il ne l'a plus reprise ; elle y est encore.

Autrefois, elle avait son homme pour l'aider ; à présent, elle n'a plus qu'une brouette dont les brancards sont brisés. Elle fait tout par elle-même : on n'est jamais trop vieille pour travailler. Elle met cinq semaines à remuer un champ d'un jour.

J'entre chez elle sous prétexte qu'au-dessus de sa porte une enseigne annonce « Herberg », ce qui signifie « auberge ».

— Ce n'est pas ça, dit-elle, c'est du bois pour boucher un trou.

— Tout de même, vous me donnerez bien un verre de lait.

Sa tête branle : « Non... non... » De sa bouche, il sort :

— Oui, je veux bien.

Elle va jusqu'à l'armoire pour prendre un bol, et ce n'est pas très long. Pour le lait, il faut qu'elle s'agenouille devant sa table, déplace une chaise, enlève deux paniers, farfouille entre des sacs où, Dieu sait pourquoi, elle a caché sa terrine.

Au moment de me l'offrir, elle reprend le bol parce qu'il y nage une mouche. Elle la sauve avec son doigt. J'aurais préféré la mouche.

— Si vous avez faim, voilà l'armoire.

Elle regarde comment je bois. Trois poules sont entrées et regardent aussi. Je sauve, à leur intention, une deuxième mouche.

Elle aime beaucoup bavarder ; mais ses idées vont plus vite que ses mots qui se perdent en route.

Je lui montre ses poules.

— Vous n'en avez que trois ?

Elle lève un doigt, un autre, puis un autre : cela fait bien trois.

Elle ajoute :

— Il faudrait un coq, et mon mari est mort.

Elle veut dire :

— Si mon mari vivait, il me chercherait un coq, ce qui me permettrait d'élever de nouvelles poules.

— Alors, voulez-vous que je vous procure un coq ?

— Oui, fait-elle, un tout blanc et qui boite.

— Qui boite ? Pourquoi ?

Elle ne répond plus.

Comme je vais partir, elle s'étonne de me voir rouler du tabac dans un papier, au lieu de le bourrer dans une pipe. Elle pense à son homme, et à sa pipe.

— Il en avait une.

Elle refuse mon argent, car sans pipe on est pauvre.

— En ce cas, je vous apporterai un coq.

Avec sa tête, elle fait « non ».

— Oui, dit-elle, un tout blanc et qui boite.

* * *

LE FORGERON.

Laid, tordu, en tablier de cuir, Léonard a façonné toutes les charrues du village.

Il fait noir dans sa forge, noir avec une grande flamme et le forgeron comme une ombre parmi les étincelles. Quelquefois au-dessus du brasier sa face apparaît, rouge et nette, avec des yeux qui clignent et sa barbe remplie de lumière. On voudrait emporter ce Rembrandt pour son mur.

Il vit avec une femme qui n'est pas sa femme et à laquelle il a façonné une dizaine de Vulcains, noirs et crépus comme lui.

Au village, pour un autre, ce serait un scandale. Mais il est matois, Léonard ; il vous rafistole, si volontiers et pour rien, une bêche tordue ou les tronçons d'une chaîne, que les paysans pointilleux auraient mauvaise grâce à penser à sa faute.

M. le Curé lui-même, qui le confesse, feint de tout ignorer. Il habite non loin ; quand il passe, il entre une minute et va jusqu'au fond de la forge dire bonjour à la mère qui tend, à son dernier-né, un beau sein nu de Madone.

* * *

L'ABBÉ BRÛLANT.

Nous sommes de la même ville, mais il a fallu que nous fassions un crochet, lui par la Chine, moi par Bruxelles, pour nous rencontrer et faire connaissance.

Il portait la culotte du jeune homme, quand je n'étais pas encore né. Il a connu le collégien qui devait devenir mon père, et folâtré avec une de mes tantes, que je croyais une personne plus austère.

— Oh ! pas si austère, dit l'abbé.

Missionnaire, il a révélé le saint nom de Dieu aux Mongols, des sauvages qui ne croient qu'en Bouddha.

— J'étais seul de mon espèce. L'hiver, je me taillais une hutte dans la neige, je grelottais sous des fourrures. L'été, je vivais nu, sous une pellicule de soie.

— Et vous aviez une église, une école, des catéchumènes ?

L'abbé fait un grand geste qui ne dit rien.

On le dit un peu fou : il ne pense plus comme ici. L'Occident est beaucoup trop discipliné pour un homme qui a moralisé les sauvages.

Malgré Bouddha, je crois qu'il regrette l'Orient, ou, peut-être, sont-ce les Mongols qui ont converti leur missionnaire.

Rentré au pays, il a commis une faute. Quelle faute ? Les paysans ne la précisent pas.

— L'abbé, dit Benooi, est venu un jour avec sa valise. Il a raconté qu'il venait faire une retraite chez les Trappistes. En réalité, son évêque l'avait envoyé en pénitence. Sa retraite finie, il a pris une chambre chez nous ; le pays lui a plu ; il est resté.

La Campine le console de l'Orient. Il y vit libre, comme là-bas, sans remords, en bohème.

Croit-il encore en Dieu ?

L'abbé enjambe un ruisseau. De loin il me crie :

— Je rentre : c'est l'heure de mon bréviaire.

Le temps de venir à sa haie et je le surprends qui martyrise du bois, à coups de hache :

— Travailler, c'est prier.

Et han ! il tape dur.

L'abbé rabote une planche :

— Voyez, je suis comme saint Joseph.

Demain il forgera du fer, et saint Éloi n'aura pas travaillé mieux. Le paradis est peuplé de personnages dont il imite les saints exemples. Il les cite en souriant. Mais qu'y a-t-il derrière ce sourire ?

Et comme il expédie sa messe ! Il la dit tous les jours, au couvent des Trappistes, sur un petit autel qu'on lui a réservé. Y assiste qui veut. Courtisan familier, il bouscule le Bon Dieu, qu'il ait à s'incarner lestement dans l'hostie. À peine a-t-il quitté l'Évangile, qu'il lève déjà le calice pour l'Offertoire. C'est très commode, le dimanche, pour les chasseurs qui ne veulent pas perdre un long temps à la messe. Les chiens attachés dans la cour, ils se rangent autour de son autel, bottés, carnassière au dos, le fusil en travers sur leur chaise. Plus il y a du monde, plus l'abbé se dépêche. À la fin, il crie : « *Ite missa est* », comme s'il souhaitait : « Bonne chance ! »

La figure de l'abbé est reliée en un vieux cuir brun, mangé de crevasses. Cela résiste à tous les temps. Mais qu'il soulève son tricorne, la peau en dessous apparaît d'un parchemin si pur, qu'on a envie d'y écrire une belle phrase.

Si la soutane de l'abbé avait tous ses boutons, elle en aurait trente-trois. Un jour, elle en a quatre, quelquefois deux, mais elle a toujours autant de taches.

Il craint de la salir. Chez lui, quand il travaille, il met, par-dessus, une belle robe de mandarin, en soie bleue, frangée d'or et de boue.

On le voit ainsi dans son jardin, tirant le râteau, entre ses légumes :

— Il faut, dit-il, respecter la tunique du Christ.

De son voyage en Chine, il a ramené une collection de bibelots dont il est très fier : idoles au ventre d'ivoire, paysages sur papier de riz, menues obscénités en bois qu'il manie, avec innocence, entre ses doigts consacrés. Il les montre volontiers aux visiteurs qui ont de l'argent. Il tient à ces souvenirs, mais ne refuse pas d'en vendre : il connaît d'ailleurs tel endroit de la ville où s'en procurer de nouveaux, qu'il aura également ramenés de la Chine.

L'abbé est un malin :

— Regardez mon four à pain, j'en ai imaginé le modèle.

Il me mène au fond du jardin, devant un tumulus de glaise, avec une cheminée de locomotive et un grand trou au milieu :

— Les paysans ne savent pas cuire leur pain. Le mien est excellent. Goûtez.

Il me tend quelque chose. C'est noir, c'est dur, ça croque. Comme charbon, c'est assez réussi.

L'abbé connaît tous les métiers : laissez-le faire. Les ouvriers qui maçonnaient sa maison n'en seraient pas venus à bout, s'il ne leur avait gâché, lui-même, le plâtre. Ingénieur, il ravine son jardin pour y lancer des ponts. Il cultive les tomates ; il sélectionne des volailles ; il a toujours de grands travaux en train. Il ne lui manque qu'une chose : de les continuer. Pendant qu'il cajole ses tomates, ses poules prennent la morve ; quand il s'occupe de les soigner, ses ponts s'écroulent.

Il semble surtout construire des ruines.

Sa maison, toutefois, est complète. Elle est même double : deux vestibules, deux balcons, deux fois ce qu'il lui

fallait de pièces. Il espérait en louer une partie aux villégiateurs d'été. La première année, ces villégiateurs ne sont pas venus : maintenant, c'est lui qui ne veut plus.

Ces chambres, où les souris sèment leurs pilules, ne lui conviennent pas : elles sont beaucoup trop grandes. Il s'en maçonne à sa manière, avec d'anciennes fenêtres, des briques de rebut qu'il achète à mesure chez les démolisseurs.

La porte de son salon provient d'un restaurant. Elle est vitrée. La glace de gauche renseigne : « Entrée des... » Sur celle de droite, deux Amours nus se sucent les lèvres. L'un est une petite fille, l'autre très visiblement le contraire.

L'abbé n'aime pas le gaspillage. Il achète son sucre en pain, ce qui est moins cher que de l'acheter en morceaux. Le bloc trône au milieu de la table reléché par les mouches. Quand il en veut, avec un maillet et un ciseau, il frappe dessus, comme un sculpteur qui taille une statue. Les éclats volent par terre, où la servante les retrouve et les balaie aux ordures.

Au fait, est-ce bien une servante ? Forte et jeune, elle a la poitrine un peu lourde pour servir un abbé.

— C'est sa nièce, dit Benooi, dont la figure, tout à coup, devient un morceau de bois.

— Et le petit garçon, Benooi ?

Car l'abbé se réserve, également pour le service, un petit garçon dont les reins, comme ceux de la servante, sont bien rebondis.

Pour dix francs, chez les Baerkaelens, l'abbé s'est procuré deux bécanes, qu'un couple anversois avait laissées en gage. À cause de la soutane, il a gardé pour lui la bicyclette de la

dame. L'autre, qui est grande, sert à la bonne quand elle se rend au village. Il l'accompagne quelquefois. Les mollets découverts, la servante file grand train. Rouge, le tricorne dans la nuque, la soutane pleine de vent, l'abbé zigzague au loin, en détresse, derrière elle.

Un jour, chez un brocanteur de la ville, l'abbé découvre une auto, la trouve à son goût et, la machine étant un peu vieille, se décide à la ramener lui-même sur un camion. Ce fut un gros émoi au village. La charge était lourde. On ne reconnut pas d'abord ce charretier, déguisé en prêtre, qui tapait sur ses bêtes en leur lançant des « Nom de Dieu... ».

C'était une antique guimbarde, haute sur pattes, dont le moteur semblait loger l'âme rétive de Rossinante. À force de limes et de marteaux, il en fait quelque chose qui bouge.

Tout à coup, sur la chaussée, j'entends une fusillade, puis un grand ballottement de ferrailles. C'est l'auto de l'abbé qui approche. Je la saluerai, tout à l'heure, au passage, mais rien ne presse. Je puis flâner, finir cette lettre, bourrer ma pipe, quand je viens sur ma porte, il est toujours trop tôt.

L'abbé aimait le canotage. Un jour, il découvre une barque et, pour n'avoir pas à ramer, y adapte une hélice avec le moteur de son auto. Cela marchait très bien.

Un soir, comme il voguait avec sa bonne, sur un canal, aux environs de la Hollande, les douaniers se méfièrent.

— Vous fraudez.

— Pardon, je suis abbé, voyez ma robe.

— Contrebandier.

— Prêtre.

— Nous verrons bien.

On l'enferma dans un cachot : on le retint pendant trois jours. Et aussi la servante.

— Dans le même cachot, monsieur l'abbé ?

— Oui. Et rien que de la paille pour nous deux.

Ce qu'il y a de plus grave, c'est qu'à tant chercher s'il était prêtre, les douaniers oublièrent de visiter la barque.

— Et, naturellement, vous ne cachiez rien ?

— Rien, dit l'abbé qui m'offre, en souriant, un de ces bons cigares comme on n'en trouve qu'en Hollande.

N'importe. Cette mésaventure l'a dégoûté du canotage. Il a démonté sa barque. Quille en l'air, au fond du jardin, elle sert de toiture au poulailler. Il n'a d'ailleurs plus de poules.

* * *

SÉLECTION.

Gilles est venu au monde avec des jambes inégales : la droite plus longue que la gauche.

Quand il marche et qu'il s'appuie sur la droite, il paraît très grand ; puis, tout à coup, il s'effondre et devient très petit. Après quoi, il remonte : c'est la jambe la plus longue qui est la bonne.

Mais au repos, qu'il veuille, des deux pieds à la fois, se camper sur le sol, il faut qu'il croque cette bonne jambe ou se

déhanche pour l'arrondir en cerceau. Elle le gêne si fort qu'elle devient la mauvaise.

Il frappe dessus.

— Sans cette garce, je serais Trappiste.

Il avait la vocation. Mais le Père Abbé ne l'a pas voulu et l'admet simplement comme ouvrier de la ferme. Alors il a pris femme, un laideron, sa cousine, qui louche et que l'on dit un peu idiote. Ils s'aiment, comme on s'aime ici, pour la progéniture. Chaque année, en même temps que la vigne, l'idiote donne son fruit.

Ils en sont au septième. Un boiteux avec une idiote, on s'imagine quels monstres. Et, en effet : morveux, campés droit, les yeux francs, ces monstres sont si beaux, que les mams de la ville en bavent.

P'tite Jeanne est leur avant-dernière. Elle a trois ans, elle est déjà boulotte. Quelquefois elle s'aventure chez le Monsieur et s'amuse à courir sur les pierres rouges du carrelage. Elle n'a pas encore beaucoup d'équilibre. Ronde et soufflée comme une balle, à chaque instant je m'attends à la voir rebondir... Et la voilà qui se répand, comme un bol de lait.

* * *

LES BOHÉMIENS.

Ceux-là ne sont pas d'ici, ni d'ailleurs, ni de nulle part. Ils arrivent un soir avec leur maison, l'arrêtent au bord de la route et deviennent, pour un jour, des voisins. Trop serrés dans la roulotte, ils se répandent en plein air. Leur marmite bout sous les arbres ; les femmes se lavent dehors comme si

elles se trouvaient derrière une muraille, sous un toit. L'hiver, ils sortent moins : la porte close, leur cheminée fume.

Ils n'ont pas besoin de charbon. Leur combustible, ils l'achètent à coups de hache, dans les sapinières.

Il y a parfois plusieurs femmes pour un seul homme ; souvent plusieurs hommes pour une seule femme ; rarement autant d'hommes que de femmes. Mais il y a toujours beaucoup de gosses.

Ces femmes, que sont-elles pour ces hommes ? Sœurs, cousines, épouses, on ne sait. Peut-être un peu de tout cela, en même temps.

Les gosses jouent avec les chiens, ceux-ci revêtus de leurs poils comme ceux-là de leurs nippes. Mais tandis que pour les bêtes on hésite, pour les enfants on voit tout de suite si l'on a affaire à la petite sœur ou à son petit frère.

Les grandes, quand elles ont arrangé la frange de cheveux qui doit se trouver sur le front, le reste peut pendre, elles sont coiffées. Pour se vêtir, elles aiment les couleurs éclatantes, le rouge qui fait bien entre les arbres, le vert qui accompagnera ce qu'elles ont déjà de rouge. D'ailleurs, elles ne sont pas difficiles ; qu'une haie, au passage, leur offre quelque frusque, ni rouge ni verte, « Merci bien », elles l'acceptent.

Les hommes s'habillent comme tout le monde, en plus sale, avec un grand luxe de trous et de déchirures. Il n'y a qu'une chose ; pour être tout à fait beau, le pantalon doit s'évaser par le bas. Ils travaillent de préférence à ne rien faire.

Les femmes sont plus actives. Pieds nus, ne cachant rien de leurs mollets, elles vont, d'une ferme à l'autre, présenter des crayons, du cirage, ou simplement la main pour qu'on la

remplisse de quelque chose. Comme les artistes de théâtre, elles ont deux figures : l'une que le bon Dieu leur a faite et qui sert chez eux, l'autre qu'elles s'arrangent, avec des yeux qui pleurent pour attendrir les gens. Pendant qu'elles vous occupent à vous la montrer sur le seuil, les marmots, avec leur véritable figure, vérifient dans la cour si rien ne traîne.

Les paysans n'aiment pas ces maraudeurs. Ils leur répondent avec rudesse, et ce qu'ils leur abandonnent, on le leur prendrait tout de même. Il est beaucoup plus simple de ne pas les croire des voleurs.

À ceux qui s'installent près de ma maison, je fais bon accueil. Je vais les voir. Les femmes enlèvent pour moi leur visage de mendiante. Elles me reçoivent, les yeux clairs, avec des dents qui rient. Les hommes parlent moins. On dirait mes coqs, quand je passe au milieu de leurs poules.

Ils ne m'appellent pas « Monsieur ». Les hommes disent « Baes ». Cela veut dire patron. Les femmes adoucissent : « Baeske », petit patron, ce qui est plus câlin quand on veut obtenir quelque chose.

Ils n'abusent pas. Leurs tartines reçues, comme je n'ai pas de vaches, ils ne m'ennuient pas après un peu de lait. Mon eau leur suffit. Le puits est là dans l'enclos où courent mes poules. Dix fois le jour, ils m'envoient les gosses avec des seaux.

— Baeske, de l'eau.

— Oui, oui, allez.

Je ne demande qu'une chose : qu'ils referment la porte. Leur seau plein, ils rajustent le loquet avec toutes sortes de précautions qui leur laissent le temps de bien voir. Une heure

après, pris de scrupules, ils reviennent s'assurer qu'il tient toujours.

— Baeske, me dit ce moutard, voyez donc le beau clou que j'ai trouvé près de votre étable.

— Garde-le, petit, il est pour toi. Il te servira tiens, à faire un trou dans ce petit machin, que sans doute tu as aussi trouvé près de l'étable...

Le machin, c'est un œuf, qu'il dissimule dans sa main.

— Oh ! celui-là, il n'est pas à vous ; je l'ai trouvé dans le bois.

Et après tout, c'est bien possible.

Quand ils sont sur le point de partir, je tâche de passer par là. Si leur roue s'est ensablée, ils me demandent un coup de main. J'en suis très fier. Ils ne le demandent pas à tout le monde.

— Vous feriez mieux, dit Benooi, d'avertir les gendarmes, qu'ils fassent déguerpir cette engeance.

Mais je la préfère, moi, cette engeance, aux gendarmes. Mes amis le savent bien. À peine ceux-ci, qui avaient une roulotte verte, m'ont-ils souhaité « au revoir », qu'en voilà d'autres avec une jaune.

Une veille de Noël, elles semblent s'être donné toutes rendez-vous. À midi, il y en avait dix. Le soir il y en venait d'autres. Cela forma devant ma baraque, sous les sapins, tout un village de roulottes.

Comme c'était également la Noël pour eux, ils l'ont fêtée à leur manière, en mangeant autour de grands feux allumés

sous les arbres. Il faisait doux. Couché depuis longtemps, je les écoutais encore chanter et rire.

Sans compter les gosses et les vieux, ils étaient bien soixante : les femmes, des gaillardes ; les hommes, endentés comme des loups. Et pour tout ce troupeau, ils ne m'ont volé qu'une seule poule. Et encore, la plus maigre.

*
* *

« MOCHEU ».

À vrai dire, quand je raconte que les voisins m'appellent « monsieur », je me vante. Ils disent : « menher ».

Il y a pourtant un monsieur ; c'est M. Leroi.

M. Leroi est arrivé tout jeune de son pays. On ne comprenait pas sa langue. Les déménageurs le hélaiient : « Hé ! Monsieur. » « Monsieur » est resté, mais plus simple, arrangé pour des lèvres d'ici : « Mocheu », et Leroi est devenu Lerooi, comme au lieu de Benoît, Benooi.

La ferme de « Mocheu » fait concurrence à la ferme des Trappistes. « Mocheu » n'est pas exactement un agriculteur : il est agronome. La culture, il l'a étudiée dans les livres. Il s'y connaît mieux que les paysans qui l'étudient sur de la terre. Il innove : ce qu'il sème, c'est à la machine. Il fourre, dans les champs, toutes sortes d'engrais, comme de la laine ou de vieux chapeaux, qui convenaient chez lui, mais que le sable d'ici rend, après des années, tels qu'il les a reçus. Cela fait pousser beaucoup de mauvaises herbes.

Les paysans en riraient, mais il y a autre chose.

Venu de si loin, « Mocheu » a des opinions. « Mocheu » ne va jamais à la messe. « Mocheu » ne fait jamais ses Pâques. « Mocheu » n'entre jamais à l'église. Il est sorcier.

Vader le sait : il a la preuve.

— Il venait d'arriver, raconte Vader, quand un incendie éclate dans les écuries de Mocheu. Un incendie, ça n'est déjà pas naturel. Dans l'écurie, il y avait deux chevaux. Une première fois, Mocheu se jette et ramène un cheval ; une seconde fois, il retourne et ramène l'autre cheval. Eh bien, le croiriez-vous, à traverser ainsi deux fois les flammes, pas un seul, entendez-vous, pas un seul de ses cheveux n'avait été touché.

Comment s'étonner, après cela, s'il pousse dans les champs de « Mocheu » plus d'orties que de seigle ?

Pourtant, l'incroyance de Mocheu est bonne à quelque chose.

Quand un gars se présente comme valet à la ferme des Trappistes et qu'on fait mine d'hésiter :

— Je me présenterai chez Mocheu, dit le gars.

— Restez, dit le Frère.

ENTRE NOUS

À GEORGES GIROUX.

Je ne me lave pas tous les jours ; je me peigne si cela me plaît, et ne mets un faux col que le dimanche pour la messe.

Je porte un béret parce que je n'aime pas les visières, mais je ne m'offusque pas quand les paysans disent « votre casquette », comme de la leur.

Mes amis de la ville s'étonnent. Comment, sans argent, ai-je pu me créer une vie libre à la campagne ? Qu'ils essaient. Rien de plus simple. Il suffit de n'avoir pas besoin d'argent. Ceux qui en ont, l'ignorent.

Pour vivre, j'éleve des poules : deux cents. Il ne suffit pas d'avoir quelque part des poules, puis d'attendre qu'elles pondent. Des poules, ça mange et ça fait le contraire. Il faut des soins : je les donne. Ce n'est pas plus bête que de se tuer, dans un bureau, pour un patron dont on se fiche.

En ville, j'étais un homme toujours en colère. Ici, il arrive que je chante. Ma femme, qui m'entend, est heureuse. Les premiers jours, elle avait quelquefois les yeux rouges. Elle disait :

— C'est le soleil.

Nous étions pourtant en hiver.

Maintenant elle a pris l'habitude. Elle se dévoue et le sait. Elle aime la campagne, parce que la campagne me fait du bien. Plus jamais elle ne voudrait retourner en ville. Elle le

jure. Mes amis, ma famille, la sienne, ceux qui m'écrivent la félicitent d'être si bonne. Je lui relis ces lettres : quand on est si bonne, il est encourageant que les autres le disent.

En ville, avant de se choisir une robe, Marie palpait beaucoup d'étoffes. C'était solide, cela durait. Mais elle avait toujours l'air d'arriver du village pour visiter les vitrines de la rue Neuve. Plantureuse et grasse, avec sa poitrine en peau de Flamande, elle n'était bien que nue.

Ici, elle est parfaite. Dans un chiffon rouge, elle s'est taillé une jupe à la mode campinoise, courte avec de gros plis sur le derrière. On voit ses mollets solides et ses pieds bien au large dans les sabots. Libres, ses seins ne demandent qu'à gonfler ; son ventre est rond tout à son aise et, encore plus, ce que je lorgne, fort et massif, quand elle se courbe.

De la ville, ce que Marie appréciait, c'est qu'on y mangeait bien. Ici nos menus sont maigres : graissées de lard ou mêlées de salade, pommes de terre à midi, pommes de terre le soir.

— Tout de même, savoure Marie, on ne se fatigue jamais des pommes de terre.

LE TRAVAIL QUOTIDIEN.

Je scie en tranches le bois que nous brûlons dans l'âtre. Quelquefois j'y ajoute un morceau de mon doigt : ça saigne.

— Nom de Dieu, Marie !

C'est toujours de sa faute.

D'une ancienne neurasthénie, j'ai gardé le droit d'être irritable. Qu'une contrariété survienne, qu'une poule crève ou refuse de couvrir, je m'emballe, je grince des dents, je crie très fort – contre Marie, qui est toujours responsable. N'aurait-elle pas dû prévoir que cette poule tomberait malade, que le vent, en une nuit, démolirait ce hangar que j'avais mis huit jours à clouer ?

Mais quand une chose réussit, je suis fier, tout seul.

Avec de vieilles caisses, je fabrique des « mues », des espèces de cages où j'emprisonne les mères poules qui, sinon, vagabonderaient trop loin avec leur famille. Grosse besogne : scier des planches, ajuster des lattes, ouvrir sur le côté une petite porte pour introduire la bête. Ces minuties m'énervent d'avance. Marie me dit :

— Eh bien, ne vas-tu pas faire une promenade ?

Je pourrais, en effet, faire une promenade. Je détache Spitz et nous allons, soit à la mare où il aime à nager, soit dans la bruyère où vogue l'ombre des nuages.

À notre retour, les « mues » sont achevées, les portes fonctionnent, il ne reste à planter qu'un dernier clou. Marie me passe le marteau et je frappe.

Le soir, je dis à Benooi :

— Venez donc voir les belles mues que j'ai faites.

J'abats de cette façon beaucoup de besogne.

Trois fois le jour, je rafraîchis la boisson de mes poules. Je vais jusqu'au bout du jardin, je vais jusqu'au bout du bois, je vais jusqu'au bout de la bruyère. Je regarde mes bêtes manger. Je vérifie, à la couleur des crêtes, celles qui pondront et

celles qui ne pondront plus. Je récolte les œufs, je les compte, je les recompte. Je fais de hautes flambées dans l'âtre. Je laisse déborder la bouilloire, parce qu'après il est amusant de souffler dans les cendres. J'analyse, jusqu'à la moindre nuance, la palette du couchant. Le soir, je verrouille les étables, je caresse mes poussins, je converse avec ceux qui me répondent. J'installe Spitz dans sa paille, Fox dans ses plumes. Je me couche : je suis très fatigué.

Je fais encore autre chose.

Quand Benooi apporte les sacs de grains pour mes poules, je monte, devant lui, au grenier, ouvrir la trappe et, pendant qu'il geint sous ses cent kilos, je dis : « Ça va, Benooi ? »

Sur le derrière de ma maison, j'ai cloué un banc, d'où je vois à la fois le ciel, la bruyère et mes poules. La bruyère est rose ou verte ou bien de bronze, le ciel un peu mauve, mes poules éternellement blanches. Il y a parfois des abeilles à ras des fleurs, de singuliers petits nuages, dont je me demande les uns où ils vont, les autres d'où ils viennent. Il y a, tout là-bas, la veste rouge de Wannus qui rentre avec sa bêche. Il y a le soir qui sent bon, une chaumière qui fume. Il y a...

— Chéri, tant que tu ne fais rien, veux-tu...

D'abord, je fais toujours quelque chose...

J'ai dit à Marie :

— Je me charge de puiser l'eau.

C'est ma fonction. Le seau descend dans la citerne au bout d'une perche, suspendue elle-même à un tronc d'arbre

en équilibre sur un autre tronc. Cela ne paraît pas, mais c'est moins compliqué qu'une pompe.

Pour que ce soit tout à fait beau, il faut, d'un seul coup, basculer le seau et le remplir jusqu'au bord. Quand je puise de l'eau, j'y mets du style. Si ça rate, je recommence. Que Marie, qui attend, attende.

Chaque matin, je pars avec ma brouette récolter, dans les champs des Baerkaelens, les mauvaises herbes pour mes poules : il y a du mouron, de l'oseille sauvage, un chou en trichant, d'autres plantes dont je devrais demander le nom à mes poules qui les aiment.

Comme c'est le matin, les champs ont encore leur rosée :

— Pourquoi, me dit Benooi, ne pas venir plus tard ? Vous ne vous mouilleriez pas ainsi.

Mais j'aime à me mouiller. Je mets des bottes. Je patauge entre les betteraves qui me versent toute l'eau de leurs feuilles et Spitz qui me suit à l'air de nager.

Nous nous fatiguons très fort, car l'herbe qui pousse ici me paraît moins savoureuse que l'herbe qui pousse là-bas. Alors, il faut que je m'y rende.

Derrière mon enclos, je défriche un coin de la lande. Cela deviendra un champ très vaste, plus tard, car il faut du temps. Coriace, la bruyère résiste sous ma bêche : entre chaque pelletée, je dois me reposer d'une pipe.

Le soir, le front en sueur, j'invite Marie à venir contempler mon ouvrage.

— Ça avance, dit Marie.

Je crois bien ; elle s'assied ; de toute mon avance, je ne trouve plus rien, sous son derrière.

L'ORDRE.

Dans un ménage, il en faut. Marie le sait. C'est un principe. Elle s'appuie là-dessus, comme on s'appuie sur un principe, sans comprendre que l'ordre d'une étable n'est pas celui d'un salon.

Elle use de beaucoup d'eau. Son carrelage frotté à vif, jusqu'au rouge, elle y sème, afin qu'il reste net, du sable. J'y ajoute le mien qui me tombe des sabots.

— Mon Dieu, que tu es sale !

Pourquoi ? Son sable est blanc, le mien jaune c'est toute la différence.

Après son nettoyage, quand j'annonce : « Je vais fumer une pipe », Marie se demande avec angoisse où je lancerai l'allumette. Gêné, par ce regard, je ne sais plus que faire. Dois-je avaler ce morceau de bois, le déchiqueter en parcelles invisibles, ou me dérangerai-je de ma place pour le jeter dans l'âtre ? Je ne fais rien de tout cela ; mais tantôt Marie, qui tâtonnera dans l'obscurité, pour allumer la lampe, s'étonnera de trouver, dans la boîte, tant d'allumettes ayant déjà servi.

Si j'ai besoin du marteau, je sais où, la dernière fois, j'ai planté un clou. J'y vais. Le marteau n'est plus là.

— Marie, où as-tu mis le marteau ?

— À sa place.

Oui, mais voilà, où est-elle, sa place ?

LE JARDIN.

Quand je soigne le jardin, je n'emploie pas la bêche trop brutale, mais la fourche. Plus légère, elle brise le sol et lâche, entre les dents, les mottes trop pesantes.

Indulgente, la terre ferme les yeux et se laisse faire ; à ma fourche, elle donne ce que les autres lui demandent à coups de bêche : un peu de blé, des carottes, quelques choux et, parfois, un gros ver de corail rouge.

Tout ce que Marie sème, pousse dru, touffu, trop serré.

— Ménagez vos graines, dit Fons, vous en jetez trop.

Bonne Marie ! On voit bien qu'elle est faite pour recevoir, et non pour donner la semence.

De la cuisine, en plein coup de feu, Marie me crie :

— André, vite, veux-tu me prendre trois poireaux ?

Je veux bien, mais bougonne. Je déteste le jardinage : toutes ces petites choses que l'on sème, que l'on plante, qui pourrissent, ne sont pas dans mes attributions. J'aime mieux la grande culture, chez les autres.

Furieux d'avance, devant le carré de poireaux, je choisis le plus fort, celui qui enfonce le plus profondément sa tête blanche dans la terre. À deux mains je l'empoigne ; et, du premier coup, il ne vient que les feuilles. Je les rejette, j'en attrape un second. Tonnerre ! encore rien que les feuilles. Je les

rejette, j'en essaie un troisième, puis d'autres et comme, sa-
pristi ! je m'entête et que, nom de nom ! ils s'obstinent, tout le
carré y passe.

Je reviens les mains vides. Elles puent le poireau !

Un sentier côtoie mon jardin. Ma propriétaire, qui mour-
rait si une charrette posait les roues sur son bien, a fait plan-
ter, tout du long, des piquets et tendre du fil de fer.

Cette clôture m'agace.

Un jour, une poule s'évade et j'aperçois Marie qui la pour-
chasse, entre ses pois et ses salades. Elle est un peu lourde,
Marie ; je m'énerve à la voir, les mains prêtes à prendre, cou-
rir sus à la poule, croire qu'elle la tient et chaque fois la man-
quer.

— Attends, lui dis-je, je vais t'aider ; je suis plus leste que
toi.

Je me précipite, et, très leste, en effet, j'oublie la clôture
et trébuche au beau milieu, par terre.

— Nom de Dieu !

Furieux contre la propriétaire, j'empoigne son fil, comme
si c'était elle, je le secoue, et, du premier coup, fais sauter trois
poteaux qu'il avait fallu force maillets pour enfoncer dans le
sable.

— Je ne te croyais pas si fort, dit Marie qui n'ose pas rire.

JOURNAUX.

Je ne sais pourquoi cet ami s'obstine à m'envoyer ses journaux. Avec ma permission, pour ne pas allonger sa route, le facteur me les apporte en bloc, une fois la semaine, le samedi. Cela représente beaucoup de papier. Pour ce que nous en faisons, il y en a trop.

Mon ami m'écrit :

— Avez-vous lu l'article d'un Tel. Je l'ai marqué au crayon.

J'ai répondu de confiance :

— Admirable !

Il paraît que ce n'était pas cela.

Pour faire œuvre pie, Marie s'est abonnée au *Messenger de la Vierge*, une petite feuille rédigée par des Pères. Le *Messenger* paraît tous les dimanches et rapporte, à bon compte, un peu de lecture et beaucoup d'indulgences. On y trouve l'évangile du jour, la vie d'un saint, des demandes de prières, des mots d'esprit, une histoire édifiante dont on suit, sans alarmes, les péripéties, d'une semaine à l'autre.

C'est une congréganiste, Cordula, la fille du boulanger, qui nous l'apporte, après le salut de trois heures. Elle a seize ans ; elle est jolie. De loin, je guette son corsage clair entre les champs. Quand elle arrive, comme par hasard, je suis sur le seuil.

Je n'accepte jamais son papier :

— Marie, dis-je vers la porte, voilà ton journal.

Marie ne vient pas tout de suite. Ainsi, quelques instants, nous sommes seuls à l'attendre, Cordula gênée, moi sournois.

Grande, sans corset, elle a des cheveux blonds, une bouche en cerise, de jolies choses sur la poitrine qui n'est déjà plus d'une fillette. Je mets partout un peu de mes regards.

— Comme vous êtes rouge, Cordula ; fait-il vraiment si chaud ?

Plus rouge encore, Cordula baisse les yeux. Satyre converti, je détourne les miens, pour ne pas pécher davantage sur cette enfant de la Vierge.

LITTÉRATURE.

J'ai une pièce où je pourrais écrire. Il y a la table, il y a du papier, il y a même le porte-plume. J'y médite. Je médite beaucoup depuis que je connais les Trappistes. Je lis l'*Imitation*.

— En Dieu, dit le pieux livre, en Dieu seul, il faut trouver la paix ; c'est à Lui qu'il faut revenir, en Lui qu'il faut placer son espérance, retranchant les sollicitudes vaines et laissant là tout le reste.

Comme c'est vrai ; comme il serait doux de revenir à Dieu, laissant là tout le reste, quand la phrase que l'on cherche ne vient pas !

J'en trouve quelquefois, des phrases. Je dis à Fons :

— Aujourd’hui, j’ai vendu deux cents de ces petites choses rondes et blanches que vous appelez, je crois, des œufs.

Avec ses deux poings, Fons se comprime le front par où l’on pense :

— Je ne comprends pas les devinettes, dit Fons.

Le paysan qui vous rencontre vous saluera, suivant l’heure : « jour, midi ou soir ». Pas besoin qu’il précise : *Bonjour, Bonsoir*. Puisqu’il vous le souhaite, cela va de soi, et c’est un mot de gagné Leçon de style.

SPITZ

À FRÉDÉRIC LEFÈVRE.

J'ai beau avoir la barbe sale, un pantalon troué, des sabots comme eux, les premiers jours, ils m'ont vu en faux col, je reste « Monsieur ».

— Monsieur, me dit François, le charron, qui veut se défaire d'un chien. Spitz n'a pas son pareil pour garder une ferme. Venez le voir.

Il me guide dans sa cour, entre des charrettes sans roue et des roues sans charrettes. Tout au fond, dès qu'elle nous aperçoit, une grosse bête noire, retenue par une forte chaîne, jaillit hors de sa niche, et poils dressés, crocs dehors, prouve à coups de gueule qu'elle s'y entend à surveiller une ferme. C'est, en effet, un chien terrible.

— N'est-ce pas ? dit François, qui en paraît, lui-même, étonné.

Très fier, il me laisse une minute admirer à distance, puis nous faisons quelques pas. Tiens, qu'y a-t-il ? À mesure que j'approche, Spitz transforme sa manière ; il n'aboie plus, il jappe ; il rentre les dents ; on dirait qu'il a peur. Plus près, il se couche sur le ventre, et dès qu'il le peut, le voilà qui se dresse et, les pattes sur mes épaules, se décide à me lécher la figure.

— Ça, c'est curieux, dit François.

— Oh ! dis-je, François, je sais dompter les bêtes.

Je blague un peu, mais s'il sourit, François, je ne le vois pas, tant il se garde bien derrière sa grosse moustache.

Tout à fait rassuré, Spitz me flaire aux jambes, me fourre son museau pour que je le pelote. De près, ce gardien féroce a le regard d'un bon chien ; son crin est rude, son ventre ballonne un peu. Je vois à sa brave gueule que nous sommes déjà des amis. C'est tout ce que je demande.

— Et combien votre chien ?

François a mis le pied sur une roue et se gratte la tête. Il sait, comme moi, qu'il lâchera sa bête pour cinq francs, il l'a dit au village. Mais s'il en tirait dix ? Et puis, il a le temps : entre paysans, on lésine, on discute, on ruse, alors seulement on tombe d'accord.

— Eh bien, calcule François, puisque cette bête vous convient, je vous la donne pour dix francs.

— Dix francs, François ! D'abord, je n'ai pas dit que cette bête me convienne. Elle n'est plus jeune ; regardez son museau : il grisonne.

— Ça, dit François, c'est de naissance. D'ailleurs, à la campagne, les chiens ont la vie longue...

— Oh ! oh ! François.

— Bien sûr. Et puis elle est facile à nourrir. Deux pommes de terre à midi, le soir de l'eau, pas davantage.

— Si peu, François. Votre chien est donc malade ?

— Oh ! se reprend François, je ne dis pas que si vous lui donniez un pain de seigle, il ne l'avalerait pas tout entier. Il mange ce qu'on veut. N'est-ce pas, Spitz ?

Couché sur le flanc, Spitz écoute, avec les yeux, ce que dit le monsieur ; et sa queue fait risette.

À mon tour de mettre le pied sur la roue :

— Eh bien, voilà, François. Je veux bien vous donner cinq francs. Et c'est encore cher. Aussi vous me laisserez le collier par-dessus le marché.

Ce finaud de François, il n'a rien entendu. Il voit dans son jardin une poule qui l'agace. Il faut qu'il lui lance des pierres, qu'il aille jusque-là pour chasser cette sale bête. Quand il revient, il ne pense plus du tout à son chien. Il me parle de ses poules, puis des miennes ; il y a aussi la récolte qui sera bonne, la chasse qui va s'ouvrir.

— À propos, Spitz chasse.

— Moi pas, François.

— Ah !... Mais vous avez une brouette et Spitz tire à la brouette. Tâtez son râble, il est solide.

— Non, François. Après tout, je ne le prendrai pas. C'est une femelle et je préfère un mâle. Je ne tiens pas aux petits, vous comprenez ?

— Ah ! vous ne tenez pas aux petits ?

D'un brusque coup de pied, François envoie son chien se coucher dans la niche. Il m'entraîne un peu plus loin.

— Écoutez, souffle-t-il, ne le dites à personne. Pour vous, je le laisserai pour cinq francs.

— Le chien et le collier, François.

— Soit, dit François.

Mais il n'a pas l'air content.

Cinq francs pour un ami, en ville ça coûterait plus cher. J'avais une laisse toute prête. Tandis qu'on l'attache, Spitz tire plus du côté de la route que du côté de son maître.

— Au revoir, François.

— Au revoir, monsieur.

... Nous sommes déjà loin, quand François me rappelle.

— Hé ! Monsieur !

— Quoi donc, François ?

Sa moustache danse si fort que, cette fois, je distingue son sourire.

— Monsieur, quand Spitz aura des petits, je me recommande : ce sera pour dans quinze jours.

— Comment, François, des petits, dans quinze jours ?

— Eh ! Monsieur, ne vous l'avais-je pas dit ?

— Si... Si... François.

Mais je ne suis plus si content.

Étalée sur le flanc, Spitz se dégonfle d'un chiot, à tête noire, les pattes couleur de chair, dont je me déferai sans peine, puisqu'il est déjà mort.

Je tâte le ventre à ma bête. Le sac est vide. Enfin seuls !

Spitz a de la race : c'est un noble, un vrai, pas un de ces freluquets à blason que l'on fabrique dans les chenils de la

ville. Chien de berger, il est né dans une étable, au milieu du troupeau que surveillait sa mère. Il a des crins, des dents à mordre, à travers la laine, les cuisses aux moutons.

Il n'a pas la queue en panache : il n'en porte qu'un moignon, et encore a-t-on planté de travers cette baguette. Elle lui suffit pour ce qu'il veut dire : plus il rit, plus elle bat vite.

Un jour, je lui ai montré une palissade, pour qu'il sautât par-dessus, comme le font, avec élégance, les bergers de la ville.

— Allez, hep !

Spitz n'a pas haussé les épaules ; plus malin que son maître, il s'est coulé en dessous. C'était, en effet, plus simple. Pourtant, qu'un ruisseau le gêne, d'un bond il le franchit. S'il tombe dedans, bast, il continue à la nage.

Je ne vois pas Spitz faisant le beau sur le tapis d'un salon. Il sent le chien. Si loin qu'elle va, il se torche avec sa langue de flanelle rouge. Il a des puces, de grosses, bien noires, bien mordantes. Depuis que nous sommes amis, il me les partage en frère.

— Ici, Spitz.

Il se couche sur le dos, cuisses ouvertes ne cachant rien de ce qui fait de Spitz une belle fille. Entre les poils, les puces grouillent comme des fourmis sous l'herbe. Elles filent, lestes, sous mes doigts, et je les pourchasse tantôt sur la poitrine, tantôt au coin chaud des oreilles. J'en croque.

— Encore une, Spitz.

Spitz se redresse. Lion d'écusson, il darde la langue et lape, au bout de mon ongle, la délicatesse que je lui présente.

— C'est bon, Spitz ?

— Comment donc ! fait Spitz, qui se remet sur le dos.

Spitz est un pleutre, je suis seul à le savoir. En qualité de chien de garde, il a sa niche dans l'enclos au milieu de mes poules. À la grosseur de sa chaîne, on voit que c'est un chien féroce.

Grimpé sur sa maison, il domine le paysage et veille. Tout ce qui bouge, il me l'annonce. Il le fait avec discernement. Pour une charrette au loin, trois longs cris ; pour un cheval, il jappe ; un coup de gueule, si c'est une vache ; rien, si ce sont des cochons.

Animal en équilibre sur sa niche, il salue le vélo du facteur, cet autre animal en équilibre sur des roues.

Mais que des passants longent l'enclos, soudain furieux, il les engueule, sort les dents, montre, en les plantant dans sa niche, comment il les enfoncerait dans une jambe. Impressionnés, les gens s'écartent par un long détour. Heureusement, car que ferait Spitz ?

De loin, ils m'interpellent :

— Hé ! Monsieur, il est méchant, votre chien !

— Terrible !

— Terrible ! a confirmé, un jour, la voix de François, son ancien maître.

Je sème des légendes. Un soir, Spitz a retenu par la culotte un vagabond, simplement parce qu'il avait lancé un coup d'œil à mes poules. Je n'ai eu que le temps d'intervenir...

— Une autre fois...

Je crie très haut ces histoires. Que ceux qui le doivent, les entendent.

À la tombée du soir, je tremble que des voleurs ne me prennent mon gardien. Il est plus sûr de l'enfermer. Je le mets sous verrou dans l'étable. Il a pour dormir une vieille malle bourrée de paille. Nos lits, pour ainsi dire, se touchent, à travers le mur. Ainsi nous sommes encore ensemble. Quelquefois, j'entends : toc... toc... C'est Spitz qui se gratte. J'attrape des gourmes par sympathie :

— Grand fou, dit Marie, si c'était moi, tu ne sentirais rien.

Je ne la croyais pas si jalouse.

Une nuit, des voleurs sont venus. Ils ont coupé quatre choux et fouillé mes serrures – solides heureusement. Le matin, je suis leur piste sur le sable, Spitz la flaire derrière moi :

— C'est étonnant, dit Spitz, je n'ai rien entendu.

À la promenade, Spitz court en avant, le corps oblique comme s'il traînait une brouette. Dans sa vie, il en a traîné beaucoup : c'est sa déformation professionnelle. J'ai beau le savoir, je m'étonne, chaque fois, de lui trouver la tête si près du derrière, et, entre les deux, pas de ventre.

C'est Spitz qui me guide. Il devine les sentiers que je prendrai. S'il se trompe, je le suis quand même. Le soleil n'est pas meilleur à gauche qu'à droite et il y a partout de la bruyère.

Soudain, il vient s'arrêter près de moi, tout contre, et me regarde, accroupi dans la pose ingénue de la chienne qui fait pipi.

En hiver, quand il a soif, Spitz, avec ses pattes, brise la glace qui lui dérobait l'eau, puis dans ce trou, il lape. Aucun dresseur ne lui a montré ce truc...

— Ici, Spitz, ici.

Spitz n'entend plus. Par-dessus la haie, il est loin, dans la prairie où le berger des Trappistes mène ses moutons. Quand il voit un troupeau, Spitz se souvient de sa race : il redevient un vrai noble. Il faut qu'il guerroie, qu'il brutalise les faibles, qu'il aboie ses défis aux spadassins qui les gardent.

— Ici, Spitz, ici !

J'ai beau crier, le berger brandir sa houlette, tout le troupeau se débander, il ne reviendra qu'il n'ait flanqué, à ses rivaux, quelque bon coup de rapière.

Attelé dans sa brouette, Spitz redevient sérieux. Plus c'est lourd, plus il s'amuse. Il travaille des quatre pattes, des ongles, du poitrail, et sa langue, qui pend, bave jusqu'à terre. Ployé entre les brancards, il faut que je galope à le suivre. Il me fatigue, tant il m'aide. Parfois, il donne une saccade si violente que le trait se brise et Spitz, emporté, continue son élan, cul par-dessus tête, dans le ruisseau.

Sur le flanc, hors de sa niche, Spitz dort. Je tourne à ne rien faire. Avec une seringue, qui sert à soigner les poules, je lui lance un mince jet d'eau. Je crois qu'il va bondir : il n'a pas bougé. Je recommence... puis de nouveau :

— Tu es bête, dit Marie, tu ne vois pas qu'il se fiche de toi.

Après tout, il a bien raison.

J'ai un second chien, Fox, un roquet grelottant que j'avais dès la ville. Je l'ai amené par compassion. C'est un mâle. Mais quel dégénéré ! La bruyère, fi ! vous ne voudriez pas qu'il s'y blessât les pattes. Le pain de seigle, bon pour Spitz. Quant à dormir, monsieur veut un coussin avec des plumes. Des fois je l'y surprends, roulé en boule, les yeux clos, qui savoure en sournois quelque chose de rouge sous son ventre. Je n'aime pas beaucoup cet Onan de la ville.

* * *

AMOUR.

Mon Dieu ! que de chiens ! Ce grand noir là-bas, avec son bout de chaîne, n'est-ce pas le Black de Fons ? Et ce petit roux, contre le fil, c'est ce rossard à Nélis, qui un jour m'a déchiré la culotte. Et ce dogue ? Mais oui, le dogue du boulanger ; et les autres que je connais, des vadrouilles partout à renifler les ordures du village.

Qu'ont-ils donc à trotter autour de mon enclos ? Bon, en voilà deux qui se battent ! et ce cochon devant mon poteau, holà ! se croit-il dans un urinoir ?

Et Spitz, que fait-il ? Il en prend à son aise. Il se chauffe, il n'entend rien ; il dort. Allons, Spitz, yeux-tu aboyer, sommer cette racaille de déguerpir !

— Eh ! Monsieur, garez votre Spitz si vous ne voulez pas de bâtards.

C'est Fons qui vient chercher son Black.

— Des bâtards, Fons ! Comment ?

— Mais vous voyez bien : votre chienne...

— Ma... Ah ! c'est pour ça !

Je n'y pensais plus. Fons parti, je vais jusqu'à la niche :

— À ton âge, Spitz, faut-il que je te gronde ? Vouloir mettre des gosses entre nous. En ai-je, moi ? Songe au ridicule. Nous vois-tu promenant par la bruyère ton bedon de femme enceinte ? Allons, viens, que je t'enferme.

Un peu confuse, Spitz baisse son museau de chienne qui ne devrait plus penser à ces choses. Elle se laisse emmener ; gentiment, elle arrange sa paille pour y dormir.

— Freluquets, grogne Spitz, qu'avaient-ils à flairer après moi ?

— Ouais ! Ouais ! Spitz.

Mais un verrou vaut mieux.

Crac...

Bon ! voilà l'autre maintenant ! Spitz en prison, Fox s'est mis à la diète.

— Tiens, Fox, du beau pain blanc, avec du beurre.

Je le présente sur une assiette.

— Pouah ! fait Fox.

— Alors du lait ?

C'est dans une belle tasse. Fox fronce le nez avec dégoût et pour la dixième fois, sorti de ses plumes, file droit renifler à l'étable où Spitz sent bon.

— Quoi donc, Fox ? Aurais-tu compris que l'amour est également possible à deux ?

— Hum ! gémit Fox. Quel parfum !

— Si bon que ça, Fox ? Après tout, si cela te plaît, vas-y, mon vieux...

Le verrou tiré, je ne reconnais plus mon Fox. Fringant, presque joli garçon, il trotte vers la dame, la prie à petits coups de museau pour qu'elle se lève, la flaire au bon endroit, y met un bout de langue, puis contre le mur : pipi.

— Frrrreluquet, grogne Spitz, sans doute parce que le maître est là.

Mais comme le maître sourit, elle se laisse aller, et par petits bonds, ainsi que cela se doit, dérobe, à gauche, à droite, ce que l'autre lui demande. Puis à son tour : pipi. Voyez-vous ça ! Ils s'aiment !

— À moi, dit Fox.

Fox l'empoigne où il peut, d'abord du côté de la tête comme s'il voulait lui faire ça dans l'oreille.

— Mais non, pas par là.

Il faut que je le dirige d'une claque, lui fourre sous les pattes un escabeau de paille, parce qu'il est un peu bas.

— À la bonne heure !

Haletante, à petits coups, Spitz me jette un long regard de femme heureuse. Mais bientôt elle m'oublie tout à fait. Sérieusement cette fois, Fox l'a serrée et tâche de pointer juste. Il doit bien sauter encore ; mais, en tirant fort la langue, en y mettant du sien, il arrivera tout de même.

Là... ça y est.

— Bravo ! Fox.

Déjà je pense à caser la future famille, quand je vois Fox brusquement s'arrêter, retomber sur ses pattes, filer dans un coin et continuer seul, comme s'il était dans ses plumes...

— Ah ! le cochon !

— Laisse donc, fait Spitz, qui retape son lit...

Le lendemain, tout rentre dans l'ordre. Fox dort, les rôdeurs sont partis. Oublieux de son sexe, Spitz n'a plus rien d'une femme. Il est Spitz, un bon chien – mon ami.

JOUR SOMBRE.

Un soir de petite pluie. Je vais avec ma lanterne pour détacher Spitz, quand, près de la niche, plus de Spitz : sa chaîne par terre, son tonneau vide, son collier détaché. Le rossard ! Il a pris la fuite...

Ou plutôt, non, s'il n'est plus là, c'est que des voleurs me l'ont pris.

Furieux déjà, j'appelle Marie qui tricote bien à l'aise dans sa cuisine !

— Marie !... Marie !...

Et comme elle n'est pas encore là :

— Marie, nom de nom, veux-tu venir ! On a volé Spitz !

— Comment ! volé Spitz ? Ce n'est pas possible !

— Pas possible ! Eh bien, regarde.

Docilement, puisque je le dis, Marie s'agenouille, regarde dans la niche, y pousse la lanterne, s'y enfonce à moitié.

— Beroum... beroum... beroum..., fait sa voix dans le creux du tonneau.

— Tu dis ?

Marie sort la tête :

— Je dis : en effet, Spitz n'est pas là.

Je prends son ton :

— En effet, Spitz n'est pas là... Mais je sais bien qu'il n'est pas là ! Voilà quatre heures que je te le répète. Mais où est-il ? Peux-tu me le dire ? Penses-tu le trouver dans ce tonneau ?

Assise dessus, puisqu'il me déplait qu'elle y entre :

— Voyons, dit Marie, ne te fâche pas. Je réfléchis.

— Tant que tu veux, Marie, mais si tu avais rentré Spitz...

Je m'arrête à temps ; c'est à moi de rentrer Spitz et je laisse Marie réfléchir, car ses conseils sont bons.

— Écoute, dit-elle, des nomades ont passé, il n'y a pas longtemps. Ils ne doivent pas être loin. Ces gens-là ont toujours besoin de chiens.

— Juste, Marie, ce que je pensais. Je les ai vus. Je cours les rattraper et s'ils ont pris Spitz, gare !

Je suis déjà sur la route, je tourne à gauche :

— Pas par là, crie Marie. Ils sont allés à droite.

— Mais oui... je sais bien.

Et quand elle ne peut plus me voir, je tourne par où elle m'a dit.

Sale chaussée ! Sous les arbres, elle s'est faite toute noire, exprès, et le vent dans la pluie cherche à souffler ma lanterne. Comment distinguer une roulotte là-dedans ? Heureusement que je la connais cette garce de route.

Fox m'accompagne. Je l'ai pris pour qu'il m'aide. Je l'excite :

— Cherche, Fox, cherche.

Mais que faire avec des imbéciles de cette trempe ? Il ne comprend pas, et tantôt me ramène une brindille, tantôt, plus bêtement, une pierre. Ah ! si c'était Spitz ! – et v'lan ! un coup de pied, puisqu'il n'est pas Spitz.

— Spitz !... Spitz !...

Par moment je l'appelle, pas trop fort pourtant, car les autres pourraient entendre et il ne faut pas qu'on sache.

Devant sa maison, Benooi a reconnu ma lanterne :

— Hé ! Monsieur.

De quoi se mêle-t-il, ce paysan ? Je ne réponds pas.

— Hé ! Monsieur. Vous faites une promenade ?

— Oui, dis-je, très rogue, il fait beau.

— Vous trouvez ? Mais il pleut.

— Beau quand même, Benooi.

Puis, je me radoucis.

— Dites, Benooi, avez-vous vu tout à l'heure cette roulotte ? Elle était drôle, n'est-ce pas ?

— Une roulotte, dit Benooi, quelle roulotte ? Il en passe tant !

— Une verte... Avec des chiens.

— Des chiens, elles en ont toutes. Pourtant oui, j'en ai vu une, il y a cinq minutes. Avez-vous besoin de ces gens ?

— Oh ! non, Benooi, ce que j'en dis... Il y a cinq minutes, n'est-ce pas ?

— Ou une heure, fait Benooi.

— Ils allaient par là ?

— Oui, par là.

— Eh bien, bonsoir Benooi.

Tant pis, s'il me voit courir... Bientôt, je perçois devant moi le craquement d'une charrette, puis je la devine, tout près, dans le noir. Attention ! Je m'avance à sa hauteur ; avec tout ce que je puis de ma lanterne, je la tire hors de l'ombre. C'est bien une roulotte, peinte en rouge. Derrière, la femme qui pousse ; devant, l'homme qui fait le cheval ; courant de l'un à l'autre, quelque chose d'obscur, un chien, grand comme Spitz, qui pourrait être Spitz, mais qui n'est pas Spitz, puisque Spitz est noir et celui-ci tout jaune.

— Eh bien, quoi ?

Voyant qu'on espionnait sa maison, l'homme s'est arrêté, agressif. Il reconnaît alors le monsieur qui lui laisse prendre

de l'eau à son puits, et devient aimable. Il touche sa casquette. Sa femme, qui ne pousse plus, sourit de confiance.

— Bonsoir, monsieur.

— Ah ! bonsoir. Je regardais votre chien. Il est beau.

— Oui. J'en ai deux. L'autre est attelé sous la voiture. Là, regardez.

Je me penche entre les roues ; je pousse ma lanterne ; je tâche d'y voir :

— Mais elle est jaune, cette bête.

Et furieux, je les plante là.

... Dès qu'elle me revoit :

— Eh bien, s'inquiète Marie, et Spitz ?

— Toi, Marie, fiche-moi la paix. Quand tu te mêleras encore de m'envoyer au diable, derrière une roulotte !...

Mauvaise journée : Marie retient sa langue.

Le lendemain, Marie, qui s'est levée trois fois, croyant entendre Spitz, sort de son lit pour de bon. Je me réveille.

— Bonjour, fait-elle, as-tu bien dormi ?

— Moi, Marie, pas fermé l'œil.

Et vite je m'habille, car Spitz pourrait être revenu pendant la nuit.

Comme d'habitude, je prépare ses tranches de seigle et fais avec son écuelle le bruit du déjeuner qu'il connaît bien :

— Spitz ! Spitz !

Mais pas plus de Spitz que hier, ni aussi loin que je puisse voir, ni dans la bruyère où je lance Fox, ni même au village, où, comme par hasard, je vais dire bonjour à François, son ancien maître.

Marie, qui me voit triste, n'ose rien dire.

À midi, sans grand espoir, je retourne à la niche. Et qu'est-ce que je vois ? Sous ma meule de bois, des branches qui bougent, un museau qui sort, Spitz qui pousse la tête, Spitz tout entier, mais un Spitz coupable, un Spitz vagabond qui n'a pas été volé et rentre honteux d'avoir fait de la peine à son maître. Ah ! le rossard, ce qu'il va me payer ça.

Un bâton que je ramasse ne me paraît pas assez lourd ; je soulève une bûche.

Spitz arrive en rampant, avec de petits signes dans la queue qui demandent pardon. À trois pas, il se couche et, ventre à l'air, attend que je frappe.

Mais je veux qu'il vienne tout près, à mes pieds.

— Ici, Spitz... ici.

Avec ma bûche je lui montre la place et quand il y est, Spitz me saute aux épaules et j'embrasse de tout cœur mon bon chien.

Longtemps après :

— Marie, quand tu auras une minute, viens donc voir...
J'ai retrouvé Spitz !

SNOBS.

Un jour, chez Baerkaelens, un monsieur découvre à Spitz des qualités nouvelles. Il aurait, notamment dans le creux du poitrail et le gras de la cuisse, quelque chose de très beau :

— Là et là, vous voyez ?

En vérité, je ne vois rien, mais les amateurs, paraît-il, s'en aperçoivent tout de suite.

Depuis, à l'auberge. Vader, qui ne voudrait pas ne pas s'y connaître, Benooi, quand il ne trouve rien à dire, et Fons, pour autant qu'il ne rêve pas à la chasse, parlent à tout venant de mon Spitz, et il n'est guère de citadins, ayant passé chez eux, qui ne sache, au moins par réputation, qu'il existe dans la contrée un certain M. Baillon dont le chien est un sujet remarquable.

Quelquefois, je rencontre de ces gens. Au premier coup d'œil, ils devinent le chien de M. Baillon. Ils se disent avec respect : « Voilà le chien de M. Baillon. » Ils l'appellent et tâtent par devant, étudient par derrière comment est fait le chien de M. Baillon.

Heureux d'être peloté, Spitz fait risette. Moi, j'attends. Est-ce que je compte ? Timide, obscur, effacé, en sabots, je suis simplement le maître du chien de M. Baillon.

POULES

POUR MARIE.

Parlons franc. En ville, avec mon métier, je serais un vilain monsieur. Ma ferme est une maison de débauches. Je vis, si l'on peut dire, de ce que gagnent des femelles. Mes poules, plus elles fornicquent, plus leur patron encaisse. Mais, à la campagne, la morale est différente.

J'ai deux cents bêtes. Blanches, en bas jaunes, un bout de ruban rouge sur le côté de la tête, pour un étranger, ce ne sont que des poules. De l'une à l'autre, il ne voit pas de différence. Pour moi, elles ont leur physionomie et leur allure de personnes. Elles méritent chacune son nom. Telles ressemblent à certaines de mes tantes : je les appelle : « Tante Louise » ou « Tante Ida ». Il y a la « Première couveuse », la « Deuxième couveuse », le « Clown », l'« Astronome », Dieu sait pourquoi. Il y a « M^{me} Ratine », une pimbêche, dont je haïssais, dès la ville, le gros ventre. Il y a, j'ose l'avouer, à cause de son œil bête, « M^{lle} Stella », première danseuse à l'Opéra.

Les poules m'aiment parce que je les nourris ; je les aime parce que j'en profite : c'est le rythme social. Quand je pénètre dans leur enclos, elles arrivent balançant les voiles blancs de leurs ailes. Les plus câlines me volent sur les épaules et me caquettent dans l'oreille des phrases de bienvenue.

Seuls, les coqs se méfient à l'écart, amants de cœur jaloux du succès que me font leurs gonzesses.

Deux cents poules, je l'ai dit, il ne suffit pas de les avoir quelque part, puis d'attendre qu'elles pondent. Des poules ont des pattes et qui se cassent ; des narines qui se bouchent ; de petites bêtes qui les pompent sous les plumes, jusqu'au sang. Il faut savoir raccommo-der, déboucher, faire la chasse. Il faut que je leur mélange des graines, que je leur fauche, à pleines brouettes, de la verdure, que je me poisse les bras à leur triturer des pâtes, qu'éveillé dès l'aube, je saute bas du lit pour les sortir, de crainte qu'impatientées sous leurs perchoirs, elles n'écrasent les paniers d'excréments qu'elles m'ont pondus pendant la nuit.

Grâce à quoi, je suis un homme très occupé.

Au nouvel an, le garde champêtre apporte ma feuille de contributions : la somme de un franc trente-neuf due à l'État, à la province et à la commune, par le sieur Baillon, André, profession : rentier.

Je dis au garde :

— Ce n'est pas cher, mais pourquoi me veut-on rentier ?

— Parce que vous l'êtes, monsieur.

— Rentier, moi ! Mais non, mon ami, mais non. Mettez sur ce papier : aviculteur, éleveur de poules, marchand d'œufs, paysan, que sais-je ? Mais pas rentier ; je ne le suis pas.

— Voyons, voyons, sourit le garde.

Il sait bien : un monsieur qui vient à la campagne pour élever des poules, c'est qu'il a des rentes.

Et mes voisins :

— Tout de même, monsieur, tant de bêtes, c'est un bel amusement.

— Mais ce n'est pas un amusement, c'est mon métier, je me donne beaucoup de peine.

J'ai beau montrer mes ongles rongés de terre, affirmer que, pour moi, des poules, c'est, comme pour eux, des vaches :

— Oui, oui, un joli passe-temps.

Ils me veulent rentier, eux, qui, avec leurs cochons et leur ferme, sont plus riches que moi.

Benooi seul me comprend :

— Laissez-les dire.

Mais qu'au bout du mois je sois gêné pour mes notes :

— J'ai confiance, dit Benooi, qui pense à mes rentes.

Benooi, qui a trois cents poules, possède les trois cents plus belles poules du pays.

Frère Joachim, des Trappistes, qui en détient deux mille, possède également les deux mille plus belles poules du pays.

Ils en discutent et se chamaillent.

Je les laisse dire : je sais bien qu'avec mes deux cents poules, je possède les deux cents plus belles poules du pays.

CE QU'ELLES DISENT.

C'est ici que le français est inférieur. Comment désigner une poule qui a des poussins ? Une « poule qui a des poussins » ? C'est trop long. Une « couveuse » ? Elle a fini, elle ne couve plus. Une « mère » ? On pense à des couches, à des langes, ça sent le lait.

Ne cherchez plus. Écoutez la poule : elle glousse, elle dit son nom : clouc ! Les gens du pays l'appellent ainsi.

Ses poussins la comprennent.

Sous ce buisson, elle va gratter entre les feuilles : Clouc !... clouc !... clouc !... À toutes ailes ils arrivent.

Un dernier en retard piaule perdu : Clouc !... clouc !... Il sait où elle est.

Tout à coup l'averse : au plus vite, elle file en avant choisir un abri : Clouc... Clouc... ils la retrouvent.

Clouc... Clouc... Vous êtes fatigués, mes chéris. Venez un instant, vous chauffer sous mes ailes : ils s'y fourrent.

Ô bonne mère, qui, dès la coquille, enseigne à ses enfants la langue du pays !

Elle dit encore :

— Heeu. Un long cri de cuivre. Les poussins s'arrêtent. Toutes ces boules, l'épervier là-haut n'y reconnaîtra pas des oiseaux.

— Kedaak ! Kedaak !... Kedaak. Le vilain chien. Faisons du bruit qu'il ait peur.

— Gnrr ! Les petits viennent de naître. Je tends la main pour voir. Gnrr ! Gnrr ! J'ai peur devant ce chien qui grogne.

— Rrrr !... Rrrrr !... Presque un chat qui ronronne... Bien au chaud sous son ventre, les petits s'apaisent et s'endorment.

— Pik... Au lieu de dormir, ce petit indocile sort la tête, d'entre les plumes. Pik ! avant le bec, le mot de pique.

— Tic-tic-tic-tic. Elle leur a trouvé quelque chose. Quoi ? Pas besoin que j'y aille ; je le devine à sa voix, tantôt menue comme cette imperceptible graine qu'elle leur montre du bec, tantôt grosse, horrifiée, devant ce terrible ver qu'elle devra leur tuer en morceaux, avant qu'ils l'avalent.

— Tic-tic-tic-tic-tic... Il y en a beaucoup : tant qu'elle en dit.

Et les poussins :

— Pip, pip... de l'air, je sors de l'œuf.

— Phip ! Phip !... Je suis triste, je suis perdu.

— Fififi... fififi... Ils ont froid, ils grelottent...

— Frrrî... La frousse ! Qu'ont-ils entendu ?

— Trri... trri... trri... Très bien, ils ont chaud.

— Ti... tiri... titi... Voyez-vous ça ? Déjà des rêves de coq.

SYMPHONIE.

Dans l'étable, où sont les pondoirs, beaucoup de poules ensemble à contre-temps :

— Kot kot-kedaak ! Kot Kot-kedaak !... Kot kot-kedaak !

D'autres qui cherchent un nid :

— Hé !... héhéhéhéhé... hé... hè... hê...

Celles qui ont trouvé, très vite :

— Kroukroukroukroukrou !... Krou krou krou krou !...

Dans le parc, entre ses dames, un coq d'humeur galante, avec sa gorge :

— Ko-ko-ko-ko-kok !... Ko-ko-ko-ko-kok !... ko-ko-ko-ko-kok.

Par la crête, il attrape une grosse blanche, qui n'y pensait pas !

La poule indignée :

— Oôh !

Le coq n'insiste pas et Ko-ko-ko-ko-kok... Ko-ko-ko-ko-kok va plus loin faire de l'aile à d'autres dames.

À une seconde :

— Ko-ko-ko-ko-ko-kok ?

— Oôh !

Elle a eu sa part hier.

— Ko-ko-ko-ko-kok.

Pardon ! Il s'éloigne.

Comme il approche, une troisième plie les pattes, croupion levé, toute prête.

Victoire facile, il n'en veut pas et Ko-ko-ko-kok, il passe outre.

— ... Hi !... Hi-hi-hi-hi-hi... hi... hi !...

Blanche et vierge, au bout du pré, une poulette rêve qu'elle va pondre.

C'est celle-là qu'il veut. Il y va droit... Ko-ko-ko-ko-kok... autant que de pas pour l'atteindre.

— Frrrt...

Les ailes de la poulette qui s'envole.

— Frrrrt...

Les ailes du coq qui la suit.

— Frrrt.

— Frrrrt...

En pleine chasse.

— Heeu !

Jaloux, les autres coqs ont vu.

Quoi, du danger ? À l'étable, point d'orgue. Dans le parc, alarmées, toutes les dames lèvent la crête, constatent ce que c'est et... Ko-kot-ke-daak... s'en fichent.

— Frrrt.

— Frrrt.

Sur ses pattes à travers l'herbe, avec ses ailes par-dessus la haie, de nouveau sur ses pattes, partout où passe la poulette, le coq s'élance.

Près d'une meule, pincée !

Par la crête comme cela se doit, puis sur elle de toutes ses forces, il lui fait plier les genoux et, avec ce qu'il porte sous la queue, lui frotte quelque chose au derrière :

— Humph ! C'est bon.

Après ? Vous croyez qu'il chante. Pas du tout. Comme vous et moi, descendu de son idéal, il déchanté.

Mais les autres :

— Ko-koko-kokô !... Ko-koko-kokô !... Koko-ko-kokô !... puis un tout gosse qui s'essaie : Ké... kéké... kékî... e...

Dans l'étable, à plein orchestre : Kot kot-ke-daak ! kot kot-kedaak... héhéhé... hé... hé ! loin quelque part, en sourdine : kou... kourou... kourou !...

Et, grave, qui ne pense pas à tout cela : Clouc ! Clouc ! une Clouc.

DESSERT.

Pour mener à bonne fin leurs œufs, les poules ont besoin de chaux. La chaux, ici, est rare. Heureusement il y a le

Straatmest, « qui, une fois en terre, n'est plus sale » Je n'attends pas jusque-là, et lorsque, dans un wagon, j'aperçois, riches en chaux, des écailles d'huîtres, j'oublie ce qui les entoure et, délicatement, du bout des doigts, elles sont pour moi.

J'en ai, dans l'enclos, un beau tas en réserve.

Un matin, Gille, un de nos bons amis, nous arrive de la ville. Nous le recevons simplement, en camarade devant lequel on ne se gêne pas de manger le lard et les choux de tous les jours. Le repas avalé, Gille va faire un petit tour et tombe en arrêt devant mon tas. Tant d'huîtres que ça ! Hé ! Hé ! la frugalité de Baillon ne serait-elle pas un peu de la pose ?

FIENTJE.

Dans ma cour, je scie du bois, en compagnie de Fientje, ma poule préférée, celle qui m'aime parce qu'un jour, je lui ai rafistolé la patte.

Caquetante et boiteuse, elle goûte de la farine que je fais avec mon bois, me saute aux épaules, me suit où je vais, mais s'intéresse surtout au va-et-vient de ma main, où pendille quelque chose de très aguichant pour une poule : la petite croûte d'une écorchure.

Et chaque fois qu'elle le peut, d'un preste coup de bec, Fientje s'assure si ce n'est pas une graine, une mouche, ou quelque autre chose qui se mange.

— Allons, Fientje, veux-tu rester tranquille ?

Mais Fientje revient de plus belle, partout dans mes pieds et comme, sans y penser, je laisse pendre la main, elle saute après, attrape la croûte, tire et file plus loin avaler ce bon morceau.

Car Fientje, ma poule préférée, qui est une brave petite femme, m'aime, comme elles aiment toutes – jusque dans ma viande.

* * *

RÉVOLUTION.

L'œil barbouillé noir, la figure en farine, cette poule a l'expression un peu triste qui fait rire chez un clown. Nous l'appelons : le Clown.

Le Clown veut couver. Une fois déjà, il l'a voulu et, les œufs sous les pattes, en fait de poussins, a réussi une omelette.

— Ah ! non, mon ami.

Je l'attrape en douceur et l'enferme dans la cage où, ne voyant plus d'œufs, les poules oublient qu'on les couve. C'est la règle.

Sa fièvre guérie, le Clown sort de prison, ne reconnaît plus ses compagnes, flanque une claque à l'une, une gifle à l'autre, et, plus drôle que jamais, lance un de ces cris, mi-coq mi-poule, très réussi pour un clown :

— Bravo !

Puis, cela cesse d'être drôle.

Il a vu un de ces poussins qu'on ne lui a pas permis de produire. Il le regarde, se lance dessus, frappe du bec : tué. Un second poussin : tué. Un troisième...

— Ah ! sapristi.

Furieux comme le Clown, je le rattrape et, pour longtemps cette fois, je le reflanque en prison.

— As-tu vu, Marie ?

— Oui, mais vois donc ce qui se passe dans l'enclos.

Une poule a regardé le Clown. Elle aperçoit un poussin, se lance dessus, le tue. Une seconde poule a vu la première, vise un poussin, le tue. Une troisième a vu les deux autres... En cinq minutes, par tout l'enclos, des poules fuient un poussin dans le bec, et derrière, dix, vingt le cou gourmand qui veulent leur part.

C'est la révolution en plein ! Alors, gare !

Mes poussins en lieu sûr, je chasse, à coups de gaule, mon peuple, dans ses étables. J'ai remarqué les plus coupables. D'abord Marie :

— Toi, je t'avais bien dit qu'avec ce Clown nous aurions des histoires... Tais-toi !... Celle-là... celle-là... celle-là, dans un panier, pour le marchand : la mort. Ouste ! Celle-là... celle-là... celle-là en cage : on verra plus tard. Les autres, pendant huit jours, sans sortir dans l'étable... Toutes...

— Même Fientje ?

— Même Fientje !

Puis je sors.

Autocrate offensé, je veux être un autocrate inflexible...

Seulement huit jours, cela fait huit fois un jour. Un marchand, cela se met à la porte ; quant au méchant Clown, écoutez :

— Tic-tic-tic.

Je crois qu'il a trouvé quelque chose de bon pour ses poussins.

DRAME.

Depuis quelques instants, devant l'enclos, Marie examinait mes volailles. Elle me jette un drôle de regard :

— Elles se portent bien, tes poules. Des crêtes bien rouges, les plumes qui luisent : elles sont toutes en ponte.

— C'est la saison, Marie.

— En voilà une qui est jolie. Ce qu'elle caquette ! Qui est-ce ?

— Justine, Marie : tu te souviens, celle dont il a fallu recoudre le bec, quand elle était petite.

— On ne s'en douterait pas, fait Marie. Tiens, mais... sais-tu que tu as une poule qui boite ? Là, près du fil, cette grosse.

— Bien sûr, Marie, qu'elle boite. C'est notre première Clouc. Elle est assez vieille. Elle a le droit de boiter.

— Elle a, dit Marie, des éperons comme un gendarme.

— Ne plaisante pas, Marie. Je l'aime beaucoup ; elle nous a élevé pas mal de poussins et, par-dessus le marché, rapporté beaucoup d'œufs.

— Mais elle ne pond plus, dit Marie.

— Hélas ! non, la pauvre bête. Quelquefois elle s'imagine qu'elle pondrait encore. Elle va s'installer dans un nid et tu devrais la voir arranger sa paille, se blottir, pousser tant qu'elle peut. Mais rien ne sort et elle s'en va, oh ! pas en chantant comme les autres, mais triste... si triste... on dirait un écrivain qui ne trouve plus rien à dire.

— Alors, conclut Marie, si elle ne pond plus...

Je ne répons pas. Je sais. Quand une poule est vieille, on ne garde pas ce bec inutile. On appelle le marchand qui la soupèse, souffle entre les plumes pour voir si la chair est blanche, puis la fourre dans un panier avec d'autres. Adieu, la poule, fini de vivre...

— Tu ne songes pas, Marie, à vendre notre première Clouc ?

— Oh ! non, dit Marie. D'abord elle me paraît bien grasse.

— Grasse ou non, la première Clouc je la garde. Tant qu'il lui plaira, elle restera chez nous.

— Bien, dit Marie.

Elle reste un instant à se taire.

— Et celle-là, elle me paraît, aussi, bien vieille.

— Celle-là, oui, c'est Tante Ida. J'y tiens, mais enfin, on ne peut pas les garder toutes. Un de ces jours, il faudra la vendre.

— Eh bien, dit Marie, moi je te l'achète.

— Toi ? M'acheter une poule ? Tu es un peu bête. Elle est à toi comme à moi. Et puis, pourquoi faire ?

— Voilà, explique Marie, c'est peut-être stupide, mais depuis le temps que nous en avons, je voudrais bien manger une poule.

— Manger une poule, Marie !

— Oui, avoue Marie. Avec du riz.

— Mais pense, une poule ça ne se mange pas comme ça ! Il faudrait d'abord la tuer !

— Je m'en charge, déclare Marie.

— Toi, tuer une poule !

— Mais oui, fait Marie, c'est tout simple.

Tuer une poule, chez moi, c'est bien la première fois. J'en ai peur. Entre le oui et le non, j'hésite, un peu pâle.

— Après tout, Marie, cela te regarde.

Tante Ida prise, Marie sait ce qu'il faut en faire. Pendant quelques jours, elle la nourrit dans une mue. La bête est là au fond de la cour, derrière des barreaux. Elle s'ennuie, elle voudrait bien sortir. J'évite de passer, ou, s'il le faut, je regarde autre part. Est-ce que je m'intéresse, moi, à cette poule ? Ce n'est plus Tante Ida. Mais non, mais non, c'est une étrangère qu'on engraisse.

Huit jours après, Marie m'appelle. Aïe !

Elle a mis un tablier très sale et tient à la main de grands ciseaux.

— Tu viens m'aider ?

— Non, Marie, si tu veux, je préfère... pas.

— Alors fais un petit tour.

— Oui, Marie.

Pourtant, je reste là, comme un lâche.

La bête prise entre les genoux, Marie lui ouvre le bec, fouille avec les ciseaux et de la pointe, comme si elle taillait une boutonnière, lui coupe quelque chose sous la langue.

Le sang vient tout de suite.

La poule qui se défendait, en poussant ses Kedaak, se tait, sans doute parce qu'elle n'a plus le moyen de crier. Que lui arrive-t-il ? Elle ne comprend pas. Elle a bien senti, dans la gorge, cette pointe et rentré le cou avec un frisson qui a mal. Mais elle reste saine, ses ailes fonctionnent, elle a de l'appétit et serait contente de ravalier un peu de ce liquide rouge qui lui sort si chaud par le bec.

Elle en hume à petits coups : c'est bon. Suspendue par les pattes, elle relève un peu la tête pour en humer davantage, mais une main la rabat, et le beau liquide rouge commence à se perdre, inutile, dans le sable.

Tant pis, elle n'y pense plus. L'œil grand ouvert, elle aperçoit des choses dont elle a l'habitude : un coq là-bas entre ses poules, un brin d'herbe par terre, son maître tout près qui la regarde.

Comme je m'avance, elle fait un mouvement pour me voir. Je ne suis pas fier...

Mais bientôt tout cela cesse de l'intéresser : la petite peau qu'elle a sur l'œil, se ferme et ne remonte plus qu'à moitié, elle laisse aller le cou, et par le bec, le sang continue à se dévider, régulier, sans un nœud, comme un gros cordon de soie rouge.

Puis il s'amincit, et ce n'est plus qu'une ficelle.

Une première fois, en éternuant, elle a secoué la tête et un lourd caillot est allé se figer loin sur un arbre, entre les feuilles : un autre file à peine et tombe à plat sur le sol. Comme elle est faible ! Ses ailes, qu'elle croit remuer très fort, ne vont plus qu'une seule à la fois : la gauche... la droite... la gauche... la droite... encore la droite... puis moins... puis plus du tout.

Elle pend. Je la crois morte.

— Pas encore, dit Marie, regarde les pattes.

Elles vivent, en effet, ces pattes qui s'ouvrent et se referment comme une main qui veut prendre, et le corps tout entier qui se tend, et les ailes qui tout à coup se reprennent à battre, les deux ensemble, si violentes que des plumes se détachent et s'envolent.

Mais cela ne dure pas. Tête ballante, la poule souffle, au bout du bec, une petite bulle qui crève ; les ailes se ralentissent, reprennent leur jeu : la gauche, plus faiblement la droite, à peine la gauche, puis les deux qui s'écartent, grandes, grandes, tant qu'elles peuvent, et restent ainsi.

— C'est fini, dit Marie.

J'ai besoin de faire un petit tour.

Quand je reviens, Tante Ida repose, les pattes en l'air, sur le bord d'une table. Un peu de vent rebrousse ses plumes de poule morte. La crête est blanche. Avec un doigt, je fais bal-
lotter la tête : une mouche en sort...

Le lendemain, trempée de riz, en morceaux sur un plat, ce n'est plus une poule : c'est quelque chose qui se mange.

— Eh bien, dit Marie, tu ne te sers pas ?

— Non, Marie, je n'ai pas faim. Une poule, ne trouves-tu pas, ça sent, oui vraiment, ça sent le poulailler.

Au lieu d'avouer simplement que je pense à ma bête et que j'ai de la peine !

C'est ainsi qu'on devient assassin : on prend l'habitude. À présent, quand Marie prépare un massacre, afin que rien ne se perde, je dispose, sous la poule, un plateau afin qu'elle y saigne, tout à son aise, de la nourriture pour les autres.

* * *

AGONIES.

Quand ce n'est pas de vieillesse, les poules meurent, tête en bas, pattes en l'air, dans un poing qui tient ferme.

Certaines font des manières et retiennent leur sang. Il faut, avec la pointe des ciseaux, qu'on leur rouvre le bec et cherche le tampon qu'elles y cachent.

D'autres connaissent leur devoir et, d'elles-mêmes, éternuent, dans mes arbrisseaux, de jolies petites groseilles bien rouges.

Dès la première coupure, cette sournoise fait la morte : ce ne sera qu'au moment de partir pour de bon qu'elle se vengera, avec l'aigu de ses ongles, sur la main qui la tient.

Celle-ci, pâmée, d'une seule aile s'évente doucement... doucement... doucement... puis l'éventail retombe.

D'autres, à mourir, sont longues... longues... beaucoup plus longues que le serait un homme.

On croirait que celle-ci vit encore : la crête est rouge, l'œil regarde. Sans une secousse, voilà longtemps qu'elle est morte.

Celle-ci, comme suppliante, joint, à deux mains, les ailes et meurt, les bras en croix.

Ce petit coq, gavroche dès son enfance, trouve des contorsions si amusantes qu'il faudrait vraiment être sans cœur pour ne pas rire.

Fière de son éducation, cette vieille, avant de partir, fait son grand salut à tout le monde.

Cette mystique pousse... pousse... comme pour lancer à Dieu son âme, et ce qui vient, c'est, sous la queue, une petite crotte.

Celle-ci, par sa gorge ouverte, pense crier et ses cris ne sont que des bulles de sang qui s'allongent et qui crèvent.

Celle-ci, alléchée par un brin d'herbe, le lorgne, et jusqu'à la fin, elle pique... pique...

Presque morte, elle essaie au bout du bec une dernière goutte qui ne deviendra jamais une goutte.

Allons, la vieille, cesse de me regarder, ou faut-il, par la gorge, que je t'étrangle, comme une femme ?...

— La première fois, dit Marie, que j'ai tué une poule, j'ai senti quelque chose de bon, par tout le corps, depuis les pieds jusqu'à la tête.

Pour tuer, Benooi prend une hache, place la bête sur un billot et vlan ! du premier coup la décapite. Quelquefois, la poule se retrouve sur ses pattes et se met à courir, tâchant d'y voir, avec son cou sans tête.

La tête déshabillée de ses plumes, Marie en tire, toute fumante, une assiettée de friandises roses, blanches ou vertes,

comme on en trouve dans les vitrines, sur les tartes de pâtis-
siers.

Parfois, chez les vieilles, il vient une série de boules
jaunes, les unes comme un grain, d'autres comme une bille,
puis de plus grosses ; cette poule allait pondre... Trop tard !
trop tard ! la bête est morte.

Si c'est un coq, Marie sait où découvrir deux autres
boules qu'elle pose à part avec soin.

— Elles sont grosses, dit Marie, qui, même chez les ani-
maux, apprécie les attributs qui font les mâles.

Ainsi je me familiarise avec la mort. Que des hommes
mangent ces cadavres, soit. Quant à moi, vraiment non : une
poule, ça sent le poulailler ; et même ce que, dans un poulaill-
ler, on trouve, le matin par terre...

* *
* *

AU MARCHÉ.

Cette tante ne voudrait pas montrer qu'après tout elle
s'en fiche.

— Marie, calcule-t-elle, vous avez, par semaine, de mille
à quinze cents œufs. Comment faites-vous pour les vendre ?

— Oh ! répond Marie, c'est simple : j'ai mes clients. Ils
viennent ici, sans que je me dérange.

— Tu comprends, m'explique-t-elle, tante m'a vue autre-
fois comme une dame. Je ne vais pas lui avouer que je porte
mes œufs en ville, au marché. Elle se moquerait.

— Moi pas, Marie.

Et vraiment, ce qu'elle fait, je ne le ferais pas à sa place.

C'est une fois la semaine. Pour le voyage, comme elle n'est pas vraiment une Campinoise, ni davantage une dame, elle s'est composé un accoutrement au goût des deux : la toque à fleurs comme ici, la jupe longue comme en ville. Cela me fait une drôle de Marie.

— Comment me trouves-tu ?

Je ne réponds rien. Je l'embrasse.

La première fois, ç'a été dur. On ne comprenait pas qu'une paysanne pût avoir, à elle seule, trois paniers d'œufs... On passait outre et Marie a préféré revenir avec sa charge au complet, plutôt que d'y laisser chipoter une petite vieille, qui voulait bien deux œufs, mais les plus gros.

Maintenant, elle a pris l'habitude. Lorsqu'elle monte dans le train, déjà bourré des maraîchères qui viennent de plus haut :

— Me voilà, dit Marie.

On fait place à cette collègue.

Au marché, les acheteurs savent qu'elle viendra et l'attendent. Elle les a dressés : ils doivent prendre les œufs, comme elle les partage, non à leur choix. Quand une nouvelle, un peu chipie, s'informe : « Sont-ils vraiment bien frais ? » Marie ne se fâche plus. Sûre d'elle-même, comme de ses œufs, elle montre ses clients :

— Demandez-leur, madame.

Elle va le vendredi ; dès le jeudi, elle se prépare. Elle lave d'abord son corps, et après ses œufs ; car, puisqu'ils sont frais, il faut bien qu'ils soient propres. Il y a des paysans qui livrent les leurs, sales, crottés de boue, tiquetés de sang, tels qu'ils sortent du nid :

— C'est plus fort que moi, dit Marie, je ne le pourrais pas.

Ses œufs astiqués, elle les range dans des paniers, sur du foin. Moi, je les compte. Je vais très bien jusqu'à cent : après, je m'embrouille, parce qu'il faut à la fois retenir un gros chiffre, manier l'œuf sans l'écraser, lorgner déjà le suivant, qu'il s'agira de saisir, sans bousculer les autres.

— Voilà, il y en a mille trois cent quarante-trois, dis-je à Marie, qui ne retrouvera certainement pas son compte.

Mais le compte des paniers est exact : trois.

Je les soupèse :

— Ils sont lourds, Marie.

— Prends garde, tu vas te faire du mal, dit Marie, qui demain sera seule à les porter, sur les hanches.

Les paniers en ordre, nous dressons la liste des objets qu'il faudra ramener de la ville, parce qu'on ne les vend pas à la campagne. Ils prennent l'importance des choses auxquelles on a pensé toute la semaine.

— N'oublie pas les plumes, Marie.

— « Plumes », griffonne Marie.

— Un collier pour Spitz.

— « Collier Spitz », inscrit Marie. Veux-tu des journaux ?

— Pas la peine... Les harengs pour Fons.

— « Harengs Fons ».

En dessous, elle trace une petite croix. Je n'ai rien vu. Je sais ce que cela veut dire.

Le soir, on se couche tôt, car le train part de bonne heure. Marie a mis le réveil.

— Bonsoir.

Petit silence.

— Marie, tu dors ?

— Pas encore, j'essaie... Chut ! pas ça..., sage.

— Bien, Marie. Bonsoir.

Nouveau silence. Marie se retourne :

— Comment, tu ne dors pas encore ? Qu'est-ce que tu as là ?

— Rien, Marie. Chut !... sage.

Du jeudi au vendredi, nous réussissons quelquefois à rester sages.

Le matin, c'est le plus dur. Marie déjà prête me réveille : comme elle se fatiguera fort, c'est moi qui porte les œufs, jusqu'à la gare, sur ma brouette. L'été, un petit soleil bâille, des nuages de sommeil plein les yeux. L'hiver, nous marchons dans le noir. Il gèle ou bien il neige. Un peu de lune traîne comme un morceau de fromage oublié sur une table. Marie grelotte, moi je me réchauffe à pousser la brouette. Je ne dis plus : « Ils sont lourds ! » Je pense à Marie qui devra les traîner tout à l'heure, sans brouette, avec ses bras.

Quand le train arrive, Marie cherche la voiture où se trouvent ses connaissances :

— Recouche-toi, dit-elle. J'ai refermé le lit. Tu auras chaud.

— Tûût !

Le train s'éloigne.

Me voilà seul. J'en suis tout bête.

Tandis que Marie se dévoue là-bas, je ne veux pas rester sans rien faire. Je balaie la pièce, je range les chaises, je sème le sable, je souffle mon haleine dans les verres de lampe et les fêle, tant je les frotte. Je veux que, lasse de son voyage, elle trouve, au retour, une maison en ordre, la soupe chaude, qu'elle n'ait qu'à se mettre à table et se laisser dorloter le reste du jour.

Quelquefois, je lui cuisine une surprise.

— Oh ! délicieuse, dit Marie, à la première cuillerée de cette crème.

Moi aussi, j'ai approuvé :

— Délicieuse.

Mais quel juron, si Marie, et pas moi, avait préparé ce pus.

Elle s'est donné beaucoup de peine ; maintenant elle a sa récompense. Ses œufs, elle les a vendus un sou plus cher que les autres. La grosse dame, celle, tu sais, dont le mari est au

gaz, en a pris cinquante ; l'autre, qui souffre de l'estomac, en a retenu deux cents.

Elle me raconte, par le menu, les aventures de son voyage. Au pont du canal, la locomotive a dû s'y reprendre à quatre fois. Quand il l'a eu passé, tout le compartiment s'est mis à rire, en disant :

— Ça y est.

— Toi aussi, Marie ?

— Bien sûr, dit Marie, je riais aux larmes.

— Et tu ne me demandes pas ce que je rapporte dans les paniers.

L'un après l'autre, elle retire les paquets.

— Ça, c'est le collier de Spitz.

— Attends, je vais voir s'il est bon.

— Voici tes clous.

— Juste ceux que je voulais.

— Les harengs pour Fons.

— Hum ! Ils sentent bon, Marie.

— Puis, voilà pour toi, grand gosse.

Les derniers paquets, qu'elle me fourre, où je retrouve, toujours avec la même surprise, mon tabac, une pipe, et quelquefois, ô bonheur, douces comme des baisers confits, pour trente centimes de dattes !

CHATS ET AUTRES

À MADAME COLETTE.

En Campine, les Pouce, qui sont des chats ne restent pas longtemps les mêmes.

C'est embrouillé à dire : il y a, dans ce pays, trop de bois où courent trop de lièvres, qu'aiment trop les Pouce, au goût des chasseurs qui, aimant aussi les lièvres, fusillent ce trop de Pouce.

Pouce-Moucheté, de l'an dernier, est Pouce-Noir, à présent. Avant l'hiver, il sera Pouce-Jaune ou Pouce-Blanc, ou Pouce-Gris. Il m'arrivera de chez les Baerkaelens, dont le Pouce aura fait des jeunes ; ou bien d'une voisine qui en aura déjà cinq ; ou, simplement, venu de lui-même, à travers la muraille, par le petit trou qui sert de porte aux Pouce.

Il n'en sera pas moins Pouce : Pouce en garniture au coin de l'âtre ; Pouce qui lape, les yeux fermés, son lait ; Pouce griffu ; Pouce cambrioleur et frotteur de manche à son profit.

Un seul Pouce reste le même : c'est Pouce-Gris. On ne peut pas s'y tromper : il n'a que trois pattes, car... dans ce pays, où pour le malheur des Pouce il y a tant de bois, tant de lièvres, tant de chasseurs, il y a, par surcroît, beaucoup de braconniers, qui sèment beaucoup de trappes.

Pouce se lave un peu partout, avec sa langue qui lui sert d'éponge. Puis il va boire, avec la même éponge.

Pouce-Jaune veut bien prendre les souris, mais pas n'importe où : celles qui lui plaisent. Quand je l'enferme au grenier où les souris rongent mon blé, il ne comprend pas. Il gratte à la porte, se croit puni, miaule pour sortir et, si je ne me dépêche, enfouira, sous mes graines, de traîtreux paquets de rancune que je retrouverai, plus tard, avec mes doigts.

Il n'aime pas ce genre de souris : elles sont trop grasses. Il préfère celles du jardin, inoffensives et maigres, qu'il assassine d'un coup de griffe – et laisse là.

Cette fois, il en a pris une, du grenier : une grosse, le ventre rond, fourré de jeunes. Il nous l'apporte à la cuisine, la lâche par terre, la reprend, la renvoie, fait si bien le malin que la souris découvre un petit trou et file sous une porte, dans une autre chambre.

Que cette chambre soit précisément celle où se trouve le lit de ses maîtres, Pouce s'en moque. Vite, au grenier, après une autre.

Mon Dieu ! Qu'il est gentil, mon Pouce ! Et des ronrons ! Et des caresses ! Et cette bonne bave dont il ne trouve pas assez pour me mouiller la figure !

— Un peu de lait, Pouce ? Ou plutôt, si je te chipais un coin de ce bon lard qu'on a mis, tantôt, dans l'armoire ?

— C'est déjà fait, ronronne Pouce.

Dans le jardin, sous mes pois, Pouce a vu remuer quelque chose. La queue comme d'un tigre, il s'allonge, frémit des pattes, élargit la pupille, la réduit, calcule, vise, va sauter... saute... pour faire partir le quelque chose qui se trouve être un oiseau.

Quelquefois, par hasard, l'oiseau lui reste sous la patte. Il faut bien qu'il le croque.

— Hé ! mes poussins !

Quand un Pouce est nouveau, il ne distingue pas ces moineaux de ceux qui se mangent.

— Nous allons te l'apprendre, Pouce.

Je l'attrape par la peau du dos, je lui frotte, sous le nez, un poussin, puis l'enferme dans une mue, où un tourbillon d'ergots, de plumes et de becs lui apprend qu'il est dangereux de flairer ces oiseaux de trop près.

— Compris ?

Un Pouce comprend très vite. Le poussin, la cage, le maître. Dès qu'il les voit, Pouce rabat les oreilles et décampe en douceur. Mais quand il ne voit que le poussin et la cage ?

Pouce miaule sous ma fenêtre, dans la cour épaisse de neige.

— Oh ! pauvre Pouce ! Attends, je vais t'ouvrir.

C'est un peu long, parce que je dois déplacer ma table, reculer une chaise, arracher un bout de bâche que j'avais clouée contre le froid.

— Brrr ! Saute vite, Pouce.

Pouce renifle l'air. Ma fenêtre était fermée, maintenant elle est ouverte. Que me faut-il de plus ?

— Au revoir.

Il fait chaud. Pouce-Gris s'est installé au jardin, face au soleil pour ne rien perdre de sa chaleur. Il ne bouge pas. Le nez dans les pattes, il a l'air d'un petit chat en pierre posé au milieu du chemin. À midi, il est toujours face aux rayons ; le soir encore ; on dirait qu'il n'a pas bougé. Seulement comme le soleil a tourné, au lieu de voir Pouce par devant, je le vois maintenant par derrière et dans le gris-pierre de l'échine le rouge du couchant met une petite flamme de marbre rose.

Trois fois le jour, Marie prépare la « popote » des Pouce : le matin, à midi, le soir, c'est réglé. Ils connaissent l'heure, ils accourent et ce n'est pas long.

Mais chez qui la tasse de lait en surprise ? Où le doigt qui caresse aux coins sensibles, la main que l'on peut mordre sans qu'elle se fâche, l'épaule que, dix fois le jour, on escalade avec ses griffes et où l'on est si bien ?

— Je ne comprends pas, dit Marie. C'est moi qui les soigne, toi qu'ils aiment.

— Mais non ! mais non...

De la place d'honneur, sur mon épaule, Pouce domine mon assiette. À chaque morceau qui se lève, il met la main sur ma patte, et, délicat, me rappelle :

— Je suis là.

Je lui donne sa part :

— Tiens !

Je dis beaucoup de ces « Tiens ! » Un jour, Fons me raconte une histoire de chasse ; je crois devoir m'étonner :

— Tiens !

Pouce est accouru tout de suite.

Dans la chambre du Maître, un Pouce a le droit de tout faire. Quels bons jouets, les porte-plume : presque des souris ! Ces papiers, on y met de son ordre ; cette encre, on y trempe sa patte, pour qu'elle raconte, en noir, sur quels livres on a passé ; et quand, par hasard, le Maître veut écrire, ce qu'on est bien, au milieu de sa table, – tout de même un peu grand, Pouce, pour que je te prenne pour un essuie-plume.

POUCE-BLEU.

Pouce-Bleu deviendra très beau : la tête déjà forte, une fourrure de millionnaire, des yeux comme deux reflets sur la Mare, quand le couchant est d'or. Celui-là, je ne voudrais pas qu'il s'en aille. Seulement dans ce pays, où il y a tant de braconniers, tant de chasseurs, tant de trappes, il y a, par-dessus le marché, beaucoup de chattes bien dangereuses pour les Pouches-Bleus qui leur font la cour.

— Il y a moyen, dit Marie.

Elle me montre Pouce, pas du côté de la tête, puis, avec les doigts, fait signe :

— Coupé.

— Comment, coupé ?

— Tu ne sais pas ? Si, voyons ! Comme on coupe les bœufs.

— Comment ! On coupe les bœufs !

— Non, pas les bœufs. Je veux dire : les taureaux, qui, alors, deviennent des bœufs.

— Et tu crois que si on faisait de Pouce une espèce de bœuf...

— Il filerait moins. Aux chats, on fait ça avec les dents.

— Avec les dents ! Tu ferais ça avec les dents ?

— Moi, pas, dit Marie. Mais Benooi.

— Benooi fait ça avec les dents !

— Il me l'a dit. Il me l'a même proposé.

— Il t'a proposé, à toi..., avec les dents ?

— Proposé à moi, explique Marie, mais pour le chat.

— Oui ! oui ! le chat... J'entends.

— Tais-toi, souffle Marie. Tu me fais dire des bêtises.

— C'est parce que ça me déplaît.

J'ai répondu très sec.

— Ah ! bon, fait Marie, qui comprend qu'il ne s'agit plus de rire.

Seulement, un matin, comme j'ai répété : « Je ne voudrais pas qu'il parte », Marie, qui a des résolutions subites, croit que je ne la vois pas, appelle le chat et, sans préciser, m'annonce :

— Je vais dire bonjour aux Baerkaelens.

Pauvre Pouce ! Après tout, c'est pour son bien. J'ai le courage d'être lâche :

— À tantôt, Marie.

Mais je pense aux dents de Benooi.

Au bout d'une heure, Marie revient.

— Eh bien ? Le chat ?

— Comment ! tu as vu ? Oui, c'est fini.

— Avec les dents ?

— Mais non, avec une petite lame bien propre.

— Il n'a pas eu mal ?

— Regarde.

Il est dans son panier. Je m'attendais à du sang : pas une goutte. Un brin de foin l'intéresse. Il l'accroche des pattes.

— Tu vois ; c'était simple.

Simple, en effet ! Pourtant, même sur un chat, avais-je bien ce droit ?

Le soir, j'en suis encore tout bête.

— Voyons, s'étonne Marie, est-ce à toi ou au Pouce qu'il manque quelque chose ?

WOUTTE.

Nous étions amis. Complaisant, débonnaire, il ne méritait pas le nom de *cochon* inventé par les hommes. Sous son toit, dans la cour de Benooi, il remplissait avec conscience sa fonction : devenir gras.

Quand il ne mangeait pas, il dormait. Il avait un souffle de brave personne : il ronflait comme le Juste.

— Woutte ! Woutte !

À son nom, Woutte se dressait, grand comme un homme et m'invitait à entrer. Il passait devant, les pieds en sabots, le derrière un peu lourd comme celui d'une vieille dame. Il me recevait simplement en célibataire qui range son petit ménage. Il me montrait comment on sème ses crottes dans son lit.

— Et maintenant, chatouille-moi.

Il me présentait l'échine. Il fallait gratter fort ; plus j'appuyais, plus il était content. Quelquefois il y allait de lui-même, à la muraille où la brique raclait dur.

Un jour, je suis venu. Sur une table j'ai trouvé un demi Woutte et, à côté, un autre demi Woutte, exactement le même. On l'avait fendu en deux, tout de son long.

Sa toilette était faite : lavé, rincé, sans un poil. C'était un très beau mort : quelque chose comme une larme a roulé, hors de mes yeux, sur sa joue rasée de frais.

— Un cochon, déclare cet ami, est une sale bête.

— Le sanglier n'était pas laid, mon ami.

- Cet œil qu'on voit à peine...
- Il voyait tout, mon ami.
- Ce groin dans cette auge...
- ... n'avait pas besoin d'auge.
- Et quel lourdaud !
- On l'engraisse.
- Il ne pense qu'à manger.
- Mais non ; il dort.
- Un paresseux.
- Libre, il courrait.
- Quand il sort, au premier borbier il se vautre.
- Qu'on lui rende sa rivière.
- Fi ! Un goinfre. Mangeur de glands !
- Offre-lui donc des pralines.
- Et puis, il pue.
- Dame ! dans ce trou. Si on t'y laissait...
- N'importe ! Un cochon n'est bon qu'en tranches, sur une assiette.
- C'est un avis.
- Alors, on mange tout.
- Oui. Et les cochons, c'est nous.

PASSANTS

À PAUL COLIN.

Un dimanche du mois d'août immobile : des champs de seigle bien mûr, le ciel bleu, la bruyère violette. Il semble, parce que c'est dimanche, que les abeilles bourdonnent plus fort qu'un autre jour.

Ma chaise sur le seuil, je me repose.

À l'auberge, de l'autre côté de la route, Frantz, l'artilleur, est revenu pour la moisson ; il joue aux quilles avec ses frères. Trop loin pour que je l'entende, je distingue, entre les sapins, ses jambes blanches de soldat et ses bras en chemise.

Tout à coup, grand vacarme sur la chaussée : c'est le tram de trois heures qui a déversé ses promeneurs du dimanche. Ils débouchent d'entre les sapinières et voilà le paysage qui se gâte.

Ils sont venus à la campagne pour s'amuser et ils s'amuse-
sent. De ma porte, je les vois lancer des pierres à la vache rousse de Nélis, escalader sa haie et, pour trois fleurs, piétiner le beau carré de trèfles dont il est si fier. Tantôt, ils aperce-
vront ma ferme et feront un crochet pour regarder de plus près cet enclos, où il y a tant de poules !

Là ! qu'est-ce que je disais ?

Papa ouvre la marche, pantalon clair, gilet déboutonné, canne brandie, beaucoup trop fier pour ne pas être un commis trembleur qui se rattrape, le dimanche, à crâner devant les siens. Maman, qui est très grosse, le suit à distance,

dondonnant, comme elle peut, sur ses trop courtes jambes. Elle ne met pas un corset tous les jours. Elle est rouge, elle a chaud. On devine entre ses cuisses de la sueur de jument qui mousse.

Une grande fille vient derrière, très sage, presque demoiselle, puis les autres de tout âge, débraillés, les bras pleins de fleurs, d'épis maraudés, de branches arrachées – qu'ils jetteront tout à l'heure.

Devant l'enclos, halte, extase !

— Mon Dieu ! que de poules !

— Et toutes blanches !

— Ça, c'est extraordinaire !

Puis risette au paysan qui pourrait dire quelque chose. Mais le paysan ne dit jamais rien.

Papa, qui est instruit, sait distinguer le sexe des volailles :

— Ça, c'est une poule... ça, c'est un coq.

J'ai une chèvre :

— Ça, c'est un veau...

Puis nouvelle risette au paysan pour qu'il parle de son veau. Maman non plus ne dit rien. Croupe par terre, contre un arbre, elle sèche. Son œil accepte les choses telles qu'elles sont : là un cerisier, là un chien, là du sable. Elle trouve ça très bien : tout de même, on serait mieux dans une cuisine, entre ses casseroles.

Elle s'inquiète seulement pour son plus jeune, Dodore, une espèce de singe aux jambes arquées, qui brandit en

triomphe un jeune sapin. C'est une bonne massue et, comme papa dans les buissons, pan et pan, il frappe à grands coups mon treillis, ce qui fait s'envoler mes poules. Plus elles ont peur, plus il s'amuse.

— Pan et pan !

— Dodore, intervient le père, le paysan va se fâcher...

Le paysan pourrait en effet se fâcher ; mais Dodore est un peu court pour ce qu'il porte, et j'attends le moment où, déraciné par son arbre, il se punira lui-même, en se flanquant par terre.

Là ! ça y est. Une ornière où il glisse, et le voilà, bras ouverts, à plat ventre dans le sable.

— Dodore ! a jeté la mère, tout à coup très légère pour ramasser les morceaux.

Mais le bloc est solide et ça braille.

— Voyons, Dodore ! Dodore !

La famille au complet entoure Dodore, s'apitoie sur Dodore, torche Dodore, qui, la bouche pleine de sable, ne veut rien savoir, lance des coups de pied et finalement fait signe qu'il va dire ce qu'il faudrait pour qu'il n'y ait plus de bobo à Dodore.

— Moi, veux une toule, déclare Dodore.

— Une toule, bravo, une toule !

— Mais oui, mon petit, dit la mère, tu auras ta toule. Le paysan va t'en donner, n'est-ce pas, monsieur ?

Évidemment, si le paysan se tient là sur son seuil, c'est pour distribuer ses toules aux Dodore. Je ne réponds rien quand même.

Le père sait comment on s'adresse à un rustre. Il met d'abord son chapeau :

— Dites donc, mon brave, elles sont à vous toutes ces poules ?... Vous en avez bien cent... ou mille... Ça, c'est extraordinaire... Extraordinaire, crie-t-il plus fort, parce que je pourrais être sourd.

Le pauvre homme ! Je l'examine. Il est là tout près. Il a une entaille de rasoir sur la joue gauche ; sa chaîne d'or est fausse ; au dernier moment, sa femme a refermé, avec du fil, un accroc à sa chemise... Je serre les lèvres, comme cet accroc.

— Et des coqs, monsieur, intervient la jeune fille. Vous en avez beaucoup de coqs ?

Elle est gentille, cette petite. Le nez qui lève, la jupe mi-longue, je lâcherais volontiers une gaudriole à travers sa figure de vierge. Mais je veux rester convenable. Le sourire niais, je tire ma pipe, ouvre la bouche, puis la remets.

Ont-ils compris ? Le père lève sa canne : on s'en va. Maman se remet à mousser, les enfants ont vu des fleurs, Dodore, qui réclame sa toule, attrape une gifle.

... Par delà les sapins, je revois les bras en chemise de Frantz lancer des boules...

Ceux-ci veulent savoir :

— Vos poules, que mangent-elles ?

— Sont-elles en ponte ?

— Tiens ! vous avez deux chiens.

— Pourquoi n'avez-vous pas de vaches ?

— Mais, nom de nom, qu'est-ce que ça peut leur foutre ?

Il en est qui passent, fiers d'être un beau monsieur, ou quelque jolie dinde à voilette :

— Tiens ! des poules !

Ils lancent un vague coup d'œil et méprisent de haut ce paysan. Ce n'est pas difficile : je suis par terre.

Cet écrivain qu'il me serait difficile de ne pas voir, tant il est célèbre, passe en flânant devant ma baraque. À sa cravate, en symbole, une chrysoprase ; très chic, dans son œuvre, il n'a jamais commis le mot *cochon* : il n'use que de « vocables ».

Je suis par terre. Petit coup d'œil distrait à ce rustre ; puis surprise, parce qu'entre mes doigts, il vient d'apercevoir un livre, dont le titre est visible. Tiens ! Nouveau coup d'œil plus aigu ; examen global du personnage ; légère oscillation : Interrogerait-il ? N'interrogerait-il pas ?

Fi, un rustre ! Il hausse les épaules et replonge vers en haut, dans les sphères de chrysoprases. Je n'ai pas bougé.

Demain, en quelque jolie volière, pintades et perruches apprendront que le Maître a découvert, en Campine, une

brute, mon Dieu ! je ne dirai pas, chère madame, qui lisait, qui profanait l'œuvre divine de notre divin Verlaine.

— Oh ! exquis, cher maître ! Délicieux !! Charmant !!!

Ceux-là m'arrivent droit de chez les Baerkaelens qui s'en sont débarrassés en les envoyant chez M. Baillon « qui se fera un plaisir de leur montrer ses poules ».

D'aussi loin que je les devine, je cours m'enfermer dans la grange, et là, bien seul, loin de la civilisation, au milieu de la paille, je crache les « nom de Dieu » que cette visite m'a mis sur le cœur.

Après quoi, je repars, le sourire de travers, aussi peu muflé que je puis l'être.

Mais que, pris au dépourvu, je n'aie pas le temps de filer, farouche, sans un mot, je me retranche derrière Marie et les fusille avec mes yeux.

— Va donc, souffle Marie, faire un petit tour à la grange.

Cet ami, que je n'aime guère, croit se faire bien voir parce qu'il apporte du veau. Je file à la grange :

— Nom de nom, qu'on lui prépare son veau ; qu'il mange son veau ; pour nous du lard et sacré nom, qu'il s'en aille...

Et cela s'arrange comme je l'ai dit.

* *
* *

MON ONCLE... MA TANTE...

Ce sont des parents d'Anvers, bien riches, bien assis dans leur égoïsme. Ils se décident un matin, parce qu'en ville on étouffe et qu'alors il est agréable d'avoir un original de neveu qui élève des poules à la campagne.

Ils arrivent à la bonne franquette, sans prévenir : l'oncle, en flanelle, un sac de photographe sur le dos ; la tante, en brouillard de dentelles ; tous deux avec des cannes, des pliants, des ombrelles et cependant les mains vides.

— Nous resterons jusqu'au soir, a dit l'oncle, nous avons le temps.

Habitués au plâtre de leur plafond, ils ont compté les toiles d'araignées sur le mien qui est en planches ; ils ont ri devant notre lit : « un grabat », a murmuré ma tante ; ils ont blâmé mes poules, dénigré mes chiens et poussé des exclamations, parce qu'au lieu de bottines nous portions des sabots.

— C'est curieux, a dit ma tante, comme le sable de la Campine donne aussi de la poussière.

— Je parie, a dit l'oncle, qu'en visant bien, je pisserais par-dessus votre baraque.

Et confidentiellement, dans un coin :

— Mon cher, je ne comprends pas qu'avec votre éducation...

Tandis que sa femme occupait la mienne avec les belles robes que portent les dames dont les maris consentent à être comme tout le monde, – et la faisait pleurer.

Néanmoins, ils se sont bien amusés.

À midi :

— Quels œufs, maman, a savouré l'oncle ; et ce pain, si notre boulanger en faisait du pareil !

Et puis, il y avait une de ces poulardes, goûtant bien l'étable, comme les gens de la ville les adorent.

Après, ils ont fait leur petit tour de campagne. Ombrelles, pliants, sacs au complet sur le dos du neveu, ils ont voulu tout voir : le couvent des Trappistes, la Grande Bruyère, les Mares, dont l'ensemble, a déclaré l'oncle, formait un paysage vraiment admirable.

Au retour, chacun suivant son goût, ma tante a gâché aux moineaux un de ces pains de campagne qui eût été si bon pour mes poules, l'oncle photographié ma bicoque, par devant, par derrière, sur le côté, avec sa femme, sans sa femme, avec mes bêtes, sans mes bêtes – en vrai artiste. Avec cela, un temps superbe, un peu trop chaud peut-être, mais aéré de soudains coups de vent qui promenaient, à ras du sol, de petits moulinets de poussière – vraiment jolis, disait ma tante.

Bref, ils ont passé une de ces journées ! Et maintenant encore, cette omelette qu'on leur cuisine pour le départ, hum ! elle sent bon, cette omelette...

Je fais un clin d'œil à Marie et vais jusqu'à la porte voir où en sont les nuages qui commençaient, tout à l'heure, à pousser leurs têtes rousses. Elles ont grossi, ces têtes, à se toucher, et de rousses elles sont devenues noires.

— Je crois, dis-je en rentrant, que nous allons avoir un fameux petit orage.

— De l'orage, fait ma tante, pourquoi aurions-nous de l'orage ? Il a fait si beau.

— Précisément, ma tante, c'est pour ça.

— Mais non, dit l'oncle, ce ne sera rien. Mange, maman ; il sera tard, tu sais.

Il lui sert un gros morceau. Mais maman, décidément, n'a plus faim. Elle laisse là sa fourchette.

Je sors une seconde fois et quand je rentre je puis montrer sur ma veste quelques taches de pluie.

— Cela va commencer, mon oncle.

— Vous croyez ?

— Je le crois, mon oncle, regardez...

Tantôt il y avait du soleil, maintenant on n'y voit presque plus. Marie doit allumer la lampe. Des gouttes claquent sur le carreau ; les arbres se sont mis à bouger ; les blés se couchent et se relèvent ; des choses qui volent, passent très vite sur le ciel.

— Papa, fait la tante, je commence à avoir chaud...

— Ce ne sera rien, dit l'oncle.

Et comme ce ne sera rien, tout là-bas, au-dessus des sapins, un gros éclair.

— Oh ! papa ! papa !

Lancée debout, ma tante s'est crue morte. Elle n'a eu que le temps de voir son mari et de lui tomber dans les bras.

— Oh ! papa ! papa !

— Raff !

Un éclair violet la rejette sur ses épaules ; puis un rouge, un jaune, trois ensemble, éblouissants.

— Oh ! papa ! papa !

Nous sommes tout de suite en plein milieu de la fête. Ne pouvant tomber sur nous, la pluie cogne à la porte et se faufile en dessous dessiner autour de nos pieds, de sournoises petites mares. Marie et moi, nous avons nos sabots. Sur la table, la nappe se soulève, comme en plein air. Dehors on ne voit rien ; puis, brusquement, tout s'illumine et c'est la terre mouillée qui brille, des arbres qui plient, la sapinière, là-bas, qui s'allume et s'éteint.

— Si on fermait les volets, propose l'oncle.

— Je veux bien, mon oncle.

Mais alors, pour la tante, c'est encore pis. Tous ces coups dont elle ne voit pas l'éclair : celui-ci très pâle, d'une seule chute ; celui-là long et qui roule... Et le suivant, que sera-t-il ?

— Oh ! papa ! papa !

Elle ne trouve que ces mots, mais elle en dit beaucoup, cela s'enchaîne : « Papapapapapa... » comme s'il fallait ce bruit de plus dans l'orage.

Gagné par cette frousse, l'oncle va s'assurer dans l'âtre si la foudre ne pourrait entrer par là. Mais il veut rester crâne...

— Quel dommage, fait-il, une si belle journée !

— Oui, mon oncle... et qui finit si mal.

— Praff...

Cette fois, c'était pour nous. Je laisse le coup donner son effet :

— Je me demande, dis-je, mon oncle, comment nous allons faire pour traverser cela : il est presque temps de nous rendre à la gare.

— Déjà ? fait l'oncle.

— Oui. Je pense même qu'il serait bon, tout doucement, qu'on se prépare...

Poliment, comme cela se doit, je vais rassembler leurs petites affaires. Je les connais pour les avoir portées : le sac, l'ombrelle, une canne, une voilette :

— Elle est jolie, ma tante. Voulez-vous une glace ?

— Oh ! papa ! papa !

La pauvre femme ! elle se laisserait nouer un borchon.

— En somme, réfléchit l'oncle, nous pourrions loger ici. Qu'en pensez-vous ?

Le malin, il s'adresse à Marie. Mais c'est moi qui réponds :

— Voyons, mon oncle, cela vous dérangerait, vous avez vu notre lit...

Et un peu brusquement, car voici l'heure, je lui sangle son sac, j'épingle la jupe de ma tante, je leur pousse Marie, qu'ils l'embrassent, et « Après vous, mon oncle ; après vous, ma tante » je leur ouvre la porte. J'ai mis, moi-même, une vieille bâche.

— Nom de nom de nom !

— Oh ! papa ! papa !

Il pleut ; il tombe aussi des grêlons. Toute en dentelle, ma tante commence à s'effeuiller comme un arbre. Ce que l'eau n'atteint pas par au-dessus, la crotte le lui souille par en-dessous. Avant le bout du jardin, ils sont déjà trempés.

— C'est étonnant, dis-je, ma tante, comme le sable de la Campine fait aussi de la boue.

— Oh ! papa ! papa !

— Et ma maison, mon oncle, regardez donc, ce que l'on pisse là-dessus !

— Nom de nom de nom !

Je les mène au plus long, par des ornières que je sais, puis par un champ plein de boue, puis sous les arbres de la chaussée, de dangereux paratonnerres. Et je veux qu'ils courent ! À chaque éclair, nous devons stopper, car ma tante mourrait, si elle ne dégorgeait tous les « papa » qui l'étouffent. Une main dans son dos, je la pousse par derrière ; l'oncle, par devant, tire : nom de nom de nom ! honteux de ramener cette vache.

Quand nous arrivons il est beaucoup trop tôt. L'oncle tire une montre si mouillée qu'on s'étonne qu'elle ne soit pas fondue :

— Huit heures !

— Oui, mon oncle, plus qu'un petit quart d'heure ; il fait d'ailleurs fort bon.

L'orage, en effet, s'est calmé. La campagne embaume. Entre les nuages, le soleil ouvre un œil tout rouge, pour voir. Les arbres s'égouttent. Eux aussi.

— Papa, gémit la tante, pourquoi sommes-nous partis si tôt ?

Pauvre sœur de ma mère ! L'a-t-on retirée de l'eau ? Presque nue, je lui vois le rose des épaules et sais maintenant comment sont faites ces choses mobiles, qu'elle appelle peut-être ses nénés. Et mon oncle ! Qu'en reste-t-il dans sa flanelle ?

— Nom de nom de nom !

— Patience, mon oncle, le train ne peut tarder.

Et lorsqu'il arrive enfin, je les pousse dedans, je les regarde se torchonner :

— Au revoir !... Bon voyage !

— Et que le diable les emporte...

Quand je rentre, Marie a préparé un gros feu :

— Comme tu es méchant !

— Et eux, Marie ?

Un jour pourtant, l'oncle revient, sans sa femme, en bohème, avec un ami qui est peintre. Cette fois, devant un artiste, il est fier d'avoir un original de neveu, qui ne vit pas comme tout le monde. Je l'entends d'ici : « Mon cher, vous allez voir »... Mais je ne le fais pas à la pose. Et jusqu'au soir, grave, l'œil pesant, la phrase en manchette, je leur débite ce que l'on dit, en ville, de la politique et des ministres.

POINT DE VUE.

Ce cousin n'est pas comme les autres de ma famille. Il a des idées plus larges, plus carrées, ou, pour mieux dire, plus cubiques. Il a fait des études, il est ingénieur ; il comprend tout – parce que tout se mesure.

J'apprends de lui beaucoup de choses.

À trois grades près, ma maison devient l'hypoténuse d'un rectangle dont mon enclos dessine la base, et cette haie, la médiane. L'orifice de mon puits développe 3 m. 75 et mon seau y descend, non pas au bout d'une perche, mais suivant une perpendiculaire. Ma bêche, que je croyais une simple bêche, est un levier ; ma brouette en est un autre. J'en ai presque peur. Pensez donc : quand je la pousse, la roue tourne tangentiellement au sol et ce sol est la base d'une ellipsoïde infinie...

— Quels beaux arbres, dit-il des chênes de la chaussée, on en ferait de si belles planches !

* * *

MODÈLE.

Ne bouge plus.

Pol recule à trois pas, incline la tête, me regarde, un œil fermé.

— Avance un peu la jambe.

J'avance.

... Pol, mon ami, qui est peintre, va tenter mon portrait.

Nous étudions, pour commencer, quelques poses : d'abord au coin du pré, avec une casaque rouge, comme Fons quand il laboure. Mais je ne suis pas Fons et j'ai l'air d'un acteur. Ensuite, devant ma brouette, la main sur la roue, comme si j'avais roulé dans une bouse ! Puis derrière, entre les bran-cards, ce qui vaut déjà mieux. Seulement la brouette était trop verte. Enfin, nous trouvons une attitude plus simple : tout bonnement, tel que je viens de me laisser aller sur une chaise, entre les choux, dans le jardin.

Et cela marche...

Je souris. Les doigts aux genoux, je suis un paysan heureux qui se repose. Comme repère, j'ai, sous les pieds, deux cailloux ; en face, dans la muraille, une brique où raccrocher mes regards. Je ne bouge pas.

De profil, je sens plus que je ne vois le travail de Pol, qui à petits coups d'œil sournois, tantôt sur la bouche, tantôt à l'oreille, me chipe un rien de ma ressemblance, puis la colle sur sa toile.

Au bout d'une heure, on peut deviner déjà ce que sera le portrait. Là, mes arbres : ce rose, mon front.

— Là, mes choux ?

— Non, ton béret...

Pol est heureux. Je suis un modèle excellent. Je n'ai bougé qu'une fois, histoire de mettre un peu de calme entre deux coqs qui se battaient.

Le lendemain, à peine levé, Pol installe son chevalet :

— Mon vieux, quand tu voudras...

Je fendais une bûche.

Les pieds à mes cailloux, je tâche de redevenir ce que j'étais la veille. Mais hier, je n'avais pas cette bûche et cela me tracasse. Malgré moi, du regard, je la fends.

Mais enfin, au bout de deux heures, ma figure, les arbres, la chaussée ont trouvé leur place.

Le troisième jour. Pol me rattrape :

— Quand tu voudras, mon vieux.

Je n'ai plus seulement que ma bûche. Il y aurait à remuer ce coin de terre, il y a mes légumes qui ont soif, il y a Spitz qui s'embête ; il y a tout ce qui, derrière ma chaise, existe de ce monde et qu'il me faudrait voir :

— Tu permets, Pol, je vais jeter quelques graines...

— Oui, mon vieux, dépêche-toi.

— Une minute, Pol, j'entends un poussin...

— Reviens vite, dit Pol.

Ainsi de jour en jour, tantôt le matin, tantôt l'après-midi, quelquefois un peu le soir :

— Quand tu voudras, dit Pol.

Scrupuleux, il travaille à petites touches. Il ne va pas vite. Quelquefois, il efface...

Lié sur ma chaise, je regarde Marie aller où elle veut ; je perds ma brique et, après, mes cailloux :

— Attention, dit Pol, la tête à droite, l'épaule plus effacée.

Je tourne, j'efface ; mais les jambes me repartent toutes seules ; dégoûté de ma brique, je ne la trouve plus qu'en louchant.

Enfin le dixième jour :

— J'ai fini, annonce Pol.

Et l'œuvre est vraiment bien. À ne pas aller vite, ce sacré Pol, il a tout vu : mes arbres y sont ; mes choux y sont ; j'y suis au complet avec le brun de ma veste, le rose de mon front, le clair de mon nez – et même, sans qu'il s'en rende compte, ce quelque chose d'injuste à mes lèvres qui, pendant dix jours, se sont pincées :

— Crétin !

Marie a plus de chance. À peine Pol l'a-t-il campée devant la porte, une gerbe de blé sous le bras, en gaillarde qui revient des champs, que voilà Marie qui devient blanche, lâche sa paille, doit s'appuyer à la muraille en faisant : « Ouf ! »

Il faut que je lui apporte un grand verre d'eau.

— C'est plus fort que moi, dit Marie ; je ne pourrais pas me tenir tranquille, quand un homme me regarde comme ça.

LES GRANDES AVENTURES

À MONSIEUR ET MADAMB RAOUL RUTTIENS.

LE FUSIL.

Fons, qui s'y entend, me l'a choisi. Il a fait tout exprès le voyage jusqu'en ville. C'est une vieille arme de soldat, simplifiée à l'usage des braconniers. Une gâchette que l'on ouvre, une cartouche qu'on y glisse, la gâchette qu'on referme, et pan ! si l'on vise bien, vous mangez du civet.

Sa crosse est lourde. Quand on tire, elle vous décroche un coup de poing dans l'épaule : on file en arrière, on ferme les yeux, honteux de tout ce bruit.

Il ne sert pas. Contre qui ? Les bêtes ? Elles ne sont pas mauvaises. À la chasse, quand j'accompagne Fons en traqueur, c'est pour découvrir des bruyères. Mon gourdin, qui fouille les buissons, n'a jamais dérangé un seul lièvre. Quant aux hommes, mieux vaut les oublier...

Accroché au-dessus de l'âtre, mon fusil annonce à ceux qui entrent : « Prenez garde, il y a un fusil dans la maison. » Le vagabond, qui serait dangereux, peut le voir. C'est un peu comme Spitz : il l'impressionne. Et puis une arme, ça fait bien sur ma cheminée, entre mon Christ et mes assiettes à fleurs.

Une seule fois, je m'en suis servi.

Un camarade était venu, des premiers, voir comment se comporte un citadin qui s'est retiré à la campagne. Je l'avais

reçu, sans faux col, en homme simple revenu des complications de la ville. Je lui montrais mes poules.

Mon chat, près de l'enclos, guettait les poussins. Les guettait-il ? Plutôt, il les regardait de loin, avec prudence, comme on se méfie des choses qui vous attirent des coups, quand on les touche. Je l'avais dressé, nous étions des amis.

N'importe ! Il les guettait. Il suffisait d'un camarade : la ville en me touchant m'avait refait injuste. Devant ce monsieur, il me fallait, cabotin, montrer que j'avais une arme de paysan, que je savais m'en servir en paysan, et, comme un paysan, tirer juste.

J'ai tiré juste – comme une brute.

Ce n'était pas difficile.

Le nez sur les pattes, le chat ne regardait même plus mes poussins. Le soleil lui donnait chaud sous les poils. Il dormait comme sur mes genoux. D'accroupi qu'il était, il a versé sur le flanc – sans un bond. Il ne saignait pas. Quelques larmes lui sortaient des yeux, meilleures que les miennes – car je pleurais maintenant.

* * *

LE MIRACLE.

J'ai l'œil qui pleure, je suis très gros de la joue gauche. J'entre chez les Baerkaelens.

— Tiens ! fait Mélanie, vous avez mal aux dents ?

— Oh ! oui, Mélanie.

— Tiens ! dit Vader, vous avez mal aux dents.

— Oh ! oui, Vader.

— Tiens ! commence Trees...

— Voui, Trees...

— Monsieur, demande Benooi, voulez-vous que je vous l'arrache ?

Quand Benooi a mal aux dents, il va dans le hangar aux outils, choisit des tenailles, attrape sa dent, puis tire dessus, jusqu'à ce que ça vienne ou que ça casse.

Il me montre sa rangée de chicots.

— Non, merci, Benooi ; aujourd'hui vraiment, je n'aurais pas le courage.

— À votre service, dit Benooi.

Il sort et c'est Fons qui arrive.

Fons a fini de rafraîchir la litière de Lice ; il lance dans un coin ses sabots qui jument. Il va droit à ma joue :

— Je vois, dit Fons, c'est une dent qui pourrit !

— Oui, Fons, si vous saviez comme elle est longue !

— Tant mieux, dit Fons, je vais vous la guérir.

Il va dans sa poche, en sort quelque chose qu'il a toujours sur lui.

— Qu'est-ce que c'est, Fons ? Tiens ! une dent ?...

— Oui, dit Fons, elle vient du cimetière.

— Du cimetière, Fons ?

— Oui, dit Fons, je l'ai trouvée... Alors voilà : je vais en frotter la vôtre ; pendant ce temps vous prierez pour les âmes du Purgatoire, et vous serez guéri...

— On peut voir, Fons ?

— Mais certainement.

C'est lourd, un peu jaune, on dirait un vieux dé, avec du noir dans les creux. Le type qui portait ça devait avoir une fameuse mâchoire.

— Et ça vient d'un cimetière, Fons ?... Ça n'est pas très...

— Oh ! dit Fons, je l'ai lavée... et depuis le temps qu'elle me sert...

Le moyen, en effet, d'être dégoûté ?

— Soit, Fons, nous pouvons toujours essayer.

— À la bonne heure, fait Fons. Surtout, n'oubliez pas votre prière, pour la pauvre âme.

— Celle de la dent, Fons ?

— De préférence.

Fons opère comme un vrai dentiste. Il m'installe sur une chaise, devant la fenêtre, du côté de la lumière, m'ouvre la bouche, écarte, avec son pouce, ma langue, qui gêne un peu, puis s'applique, avec sa dent, à toucher juste.

— Vous priez, n'est-ce pas ? s'informe Fons.

Des doigts plein le palais, je dis « oui » de la gorge ; je laisse faire une minute et, dès que je le puis, je me retire, parce

qu'en même temps que son pouce il m'a mis, sur la langue, un fort goût de crottin :

— C'est drôle, Fons, je suis guéri !

— Je savais bien, dit Fons, qui essuie la dent à sa culotte et la refourre en poche.

Mélanie, Vader, Trees, un paysan qui se trouvait là, ont suivi en cercle l'opération. Ma dent guérie leur rappelle des miracles.

Vader a connu une femme qui, partie pour Lourdes, toute courbée, en est revenue droite comme lui.

— Moi, commence le paysan...

— Moi, raconte Trees...

Elle parle... tous parlent. Prétexte oublié de leurs histoires, je suce, en silence, dans mon coin, ma dent miraculée qui est toujours aussi longue.

SOUS BOIS.

Il a fait grand vent cette nuit : il y aura du bois mort. Tous mes voisins ont leur provision. Les Baerkaelens, qui sont riches, l'achètent en fagots chez Wannus, le marchand : cela fait dans leur cour une belle meule. Les autres la demandent à coups de crochet aux branches mortes des sapins, leur meule n'est pas moins haute. Plus modeste, je me contente de ce que le vent veut bien semer, pour moi, par terre.

— Si nous allions, Spitz ?

Spitz veut bien ; pendant que je sors ma brouette, il file en avant : c'est lui, le guide.

À la vérité, nous pourrions nous en tenir à la sapinière près de la maison : en une minute nous aurions une charretée pleine. Ou bien explorer celle-ci où je lorgne pas mal de branches. Mais ce serait un peu simple. Le bois que l'on ramasse n'est intéressant que si on le trouve où personne ne le cherche. Spitz le sait bien. En passant il savoure une brindille, ou, les quatre pattes dans un fossé, savoure un acompte sur le bain qu'il prendra tout à l'heure.

— L'eau est-elle bonne, Spitz ?

— Excellente, se secoue Spitz.

Puis il repart...

— Et maintenant, Spitz, si nous nous arrêtons ?

Nous sommes, en effet, dans un beau coin de forêt.

— Pas mal, fait Spitz ; mais voyez la route, elle a encore des ornières ; il pourrait passer quelqu'un.

— Alors, ici ?

— Plus d'ornières, fait Spitz, mais là-bas il n'y aura même plus de route...

— Alors, ici ?

— Et cette bruyère, croyez-vous qu'elle soit faite pour les chiens ? Vite une galopade.

— C'est juste. Et tenez, tant que nous y sommes, si nous poussions jusqu'au palais que les fourmis se construisaient, l'autre jour ?

— J’y songeais, me crie Spitz, dont je ne vois plus que la queue, par-dessus les grandes herbes.

— Et maintenant, nous y sommes ?

— Ça va, dit Spitz.

La pleine forêt, comme nous l’aimons ! Plus d’ornières ni de routes. Le sol brun jonché d’aiguilles. Un grand silence. Partout des arbres : à droite, à gauche, là-bas encore où l’ombre devient toute noire.

— Beau, hein, Spitz ?

— Très... Tiens ! voilà ma branche.

Il me l’apporte dans sa gueule ; mais elle n’est pas pour la brouette. Il s’y accroche de toutes ses dents, pour que je la traîne jusqu’aux sapins, là-bas, où dort le clair d’une mare :

— Cherche, Spitz.

Spitz n’est pas long : un bond comme toilette, plouf, et derrière la tête qui nage le bout de sa queue qui le suit.

— L’eau est bonne, revient dire Spitz qui m’en secoue ma part, hors de ses poils.

C’est rudement tentant.

À cause de ma culotte, je suis un peu plus lent et puis je ne nage bien que sur le dos, en planche.

— Ça ne fait rien, dit Spitz, suis toujours.

— Oui, mais Spitz ! ces herbes qui m’entortillent.

— Moins qu’un collier, fait Spitz.

— Et ces sangsues qui me piquent !

— Moins que des puces.

— Ouf ! nous voici à l'autre bord !

— Alors on replonge ?

— Plouf.

— Plouf...

— Et maintenant, Spitz, si nous fumions une bonne pipe ?

Spitz veut bien. Il regarde le tabac que je bourre : à chaque bouffée il éternue de bonne humeur.

Je suis sur le dos ; je souffle ma fumée. Comme c'est bon, ce petit ciel, bien à soi, que l'on crée avec sa bouche, entre les branches. Suis-je encore moi ? Ne suis-je pas plutôt ce sapin, dans mon dos, avec ces fourmis sur mon écorce, ma tête si haut, et cet homme qui fume sa pipe, tout de son long, entre mes racines ?

Tout de même, nous ramassons quelques branches : une là, près de ce buisson dont la souche ressemble à... quelque chose d'une femme ; l'autre, dans ce creux, où il y a des mûres ; la troisième si haut pendue qu'elle me vaudra peut-être un trou dans ma culotte. Les autres, nous les ramasserons tout à l'heure ; nous savons bien que nous n'empilerons pas sur notre brouette la forêt tout entière.

— Encore une pipe, Spitz ?

— Ma foi, ce n'est pas de refus.

— Et puis celle-ci ?

— Heuh ! près de midi, bâille Spitz, qui porte sa montre dans le ventre.

Sérieusement, cette fois, nous rassemblons de quoi remplir la brouette et ce n'est pas long. Puis une corde par là-dessus, Spitz qui s'attelle par devant, moi qui pousse par derrière, nous revoilà en route.

C'est lourd ; nous avons chaud. La charge, entre nous, monte si haut que nous ne pouvons plus nous voir. Nous sommes très fiers. En ville, il y en aurait pour trois francs cinquante ; mais ici c'est bien meilleur.

* * *

LE BRIGADIER.

Une gale ! Tout le monde le dit : « Il est mauvais. » Nous nous détestons.

Une première fois, je venais d'arriver, il a vu sur la route, mal vêtu, en sabots, une espèce de vagabond qui ne devait pas être en règle, puisqu'il se cachait en faisant mine de ramasser des glands. Il l'a hélé : « Hé là-bas ! » et le vagabond, au lieu de présenter des poignets à menottes, l'a nargué ; « Dites donc, brigadier, je suis M. Baillon... vous savez, là-bas... qui élève des poules ».

Une autre fois, il a rencontré ce monsieur qui poussait une brouette, sur une voie réservée aux cyclistes ; il lui a dit : « Si je vous repince », et le lendemain, d'autres fois, tous les jours, il l'a repincé, sans pouvoir le pincer, car, en somme, cette route, permise aux roues des cyclistes, n'était pas interdite à celles des brouettes.

Une autre fois, ce même monsieur ayant hébergé un peintre, lequel s'accompagnait d'un modèle, il s'est fait que le

modèle s'appelait Chapelier ; que Chapelier était le nom d'un anarchiste à surveiller par les gendarmes ; que le monsieur interrogé avait répondu : « Débrouillez-vous » ; mais qu'après des recherches, de minutieuses enquêtes, d'autres démarches désagréables à faire pour un brigadier, il avait été établi que ce nommé Chapelier n'avait, du Chapelier anarchiste, que le nom de Chapelier.

Considérant ces faits et d'autres trop longs à rappeler, quelle joie pour un brigadier qui boit une chope, à l'auberge, de voir passer le monsieur avec son chien, ce chien n'ayant pas de muselière, alors qu'un cas de rage a été signalé dans le pays ! Le temps d'enfourcher sa bécane...

Mais le monsieur aussi a vu le brigadier, et quand le brigadier arrive : « Cette fois, je vous pince, votre chien n'a pas de muselière », le chien a sa muselière.

Et je crie fort :

— C'est vous, brigadier, qui êtes en défaut ; vous entrez dans les auberges, vous ne pouvez pas, j'avertirai le procureur.

Je n'écris d'ailleurs pas au procureur.

Mais voici. Peut-être pour une plainte sérieuse, un mois après, le brigadier attrape sa feuille de route et doit partir pour une commune où c'est moins gai d'être gendarme.

Comme j'ai crié très fort, tout le monde a su que j'écrirais au procureur, et le nouveau brigadier, quand il arrive, l'apprend de tout le monde.

Alors, quand il rencontre le monsieur, le brigadier sourit, il ne touche pas, il *tire* son képi et si par hasard, quand ce n'est pas la chasse, le monsieur porte, sous la veste, quelque chose

de gros, avec des oreilles de lièvre qui dépassent, le brigadier, d'un clin d'œil, ferme l'œil, pour le monsieur.

* *
* *

L'ÉVADÉ.

À CHARLES VILDRAC.

Je n'en suis pas bien sûr, mais je crois, on appelle cela : des Colonies de Bienfaisance.

Ce n'est pas loin d'ici, après des bruyères et des bois, du côté de la Hollande.

Ne faisant rien, ils ne faisaient de mal à personne.

Ils tendaient la main.

Ils ne savaient pas que d'être venu au monde, cela vous crée des devoirs.

Ils n'avaient pas de métier. Savaient-ils lire ? Ils ne vendaient rien. Ni prêtre, ni soldat. Pas même banquier ou fumiste.

Ils ne servaient ni plus ni moins que les fils à millions qui traînent dans les bordels un cerveau creux et des doigts gourds.

Ils n'avaient pas leur chance.

Ce n'était pas leur faute si, devant une jolie table, en des verres bien rincés, ils ne se grisaient pas avec de bonnes choses qui moussent.

Ils ne savaient pas, comme les messieurs, avancer les lèvres vers une gorge à pommade, en murmurant : « Je vous désire », et leurs gouges à eux ne se cachaient pas d'être les roulures à tout le monde.

Ils traînaient par les routes ; ils dormaient dans les granges. Ils avaient besoin de tout leur cœur, pour aimer la paille qui tient chaud, la pierre si elle n'est pas trop dure, peut-être un chien.

Le baluchon au dos, ils n'avaient pas toujours la piécette qui prouve aux gendarmes que l'on a de quoi se payer un logis et que, malgré ses pieds nus, on est un honnête homme.

Alors un juge leur a dit :

— Un an. Trois ans. Sept ans.

— Mais, monsieur !...

— C'est bon. Allez !...

Ils n'ont pas eu besoin d'aller : on les poussait, on les fourrait dans des wagons, et debout dans une boîte, ils ont fait le grand voyage. Ils ont vu puis revu ce pays, ces landes, ces bois, où peut-être on serait bien, s'il y avait moins de murailles et pas tant de barreaux.

Les barreaux, n'est-ce pas ? c'est utile, et aussi les verrous, et aussi les gardes qui, les mains dans le dos, à ne rien faire, vous montrent, sacré nom de Dieu ! comment on travaille, quand on n'a pas de revolver à la ceinture, ni de bottes à vous fiche au derrière.

De la route, ceux qui vont libres, peuvent les voir. Misère ! pour qu'on sache qu'ils sont moins que des hommes, on

leur a tondu la tête, rasé les joues, collé sur le dos une casaque dont les raies jaunes se distinguent de loin.

— Demi-tour à droite ! Demi-tour à gauche ! Halte ! Fixe !

Ils tournent, se détournent, s'arrêtent, les vieux dont les mains tremblent, les jeunes qui auraient vraiment autre chose à faire. Ils remplissent de terre des brouettes, puis les vident, puis de nouveau les remplissent. Avec la pioche, dans le sable, ils creusent de grands trous, qui ne servent à rien et qu'ils bouchent avec de l'autre sable.

Et pendant un an, pendant trois ans, pendant sept ans, ils travaillent, jusqu'à ce que le juge les retrouve et qu'ils recommencent.

Ils apprennent ainsi qu'il faut aimer le devoir ; aimer les hommes qui les choient ; aimer le logis où il fait bon, sous la lampe, près de la femme qui brode et de l'enfant qui rit.

Quelquefois, l'un d'eux reste en arrière. Il saute dans un de ces grands trous qui, tout à coup, sert à quelque chose. Les camarades ne disent rien. Il les écoute partir, puis la grande porte se refermer... sans lui.

Libre ! Il est libre. Libre, comme les loups, de marcher la nuit et par les bois, ou très tôt quand les gardes sont encore à cajoler leurs femmes. Il dort dans les fossés. Une vie ! il donnerait une vie pour se mettre, sur le dos, une blouse qui ne ferait plus dire aux gendarmes : « Hé ! hé ! voilà du gibier pour nous, sous ce buisson ! »

Quand il a faim, il se risque vers un seuil, non vers les grands dont on compte les marches, mais vers les plus humbles, et par la porte de derrière, là où sont des gens

presque comme lui, qui ne s'étonnent pas qu'on ait la tête rase et des lignes jaunes sur la casaque.

On lui donne du pain, qu'il en mange... à boire parce qu'il a soif.

— Dieu soit avec vous !

Et vraiment, le bougre, il en a bien besoin.

Celui-ci, qui frappe à ma porte, n'a pas à me dire d'où il vient. Il a frappé trois petits coups, en s'assurant derrière lui que personne n'était là pour le voir, et maintenant il attend l'œil sur cette porte, qui pourrait ne pas s'ouvrir.

C'est un matin brumeux de septembre qui s'égoutte en bruine.

Il n'a déjà plus sa veste de colon. Encore jeune, bien découpé, il serait droit, si le froid du brouillard ne le secouait pas si fort. Il a une figure restée fraîche, des mains trop intelligentes pour un paysan qui rôde en blouse, à quatre heures du matin.

Comme j'ouvre la porte, il les cache.

— Entrez.

— Après vous.

Il fait des manières : un ancien quelque'un de la ville.

— Laisse-nous, Marie.

Il n'a pas vu beaucoup de fermes. Il examine celle-ci : ce plafond bas en planches ; ce Christ au mur ; ces choses de pauvres qui ne ressemblent pas à celles des pauvres de la

ville. Et puis, ce grand trou noir avec des flammes ! Mais cela réchauffe ; on trouve là une brave bête de chat, auquel il fait bon se caresser les doigts, tout le long de la peau.

— Asseyez-vous.

Je l'installe devant la table, près de la fenêtre, d'où l'on peut voir la route ou, si l'on préfère, la surveiller.

Je ne lui demande pas : « Avez-vous faim ? » Je suis un bon homme de paysan qui ouvre sa porte, quand on frappe. Qu'ai-je besoin de savoir pourquoi sa blouse pend trop large ; et ces brindilles, partout dans sa culotte, est-ce que cela me regarde ? C'est un voyageur, n'est-ce pas, qui manque d'argent parce que cela arrive, et qui partira tout à l'heure. En attendant, qu'il mange : voici le pain ; voici du lait ; voici le grand couteau, de quoi se tailler des tranches à sa guise. Et le beurre que j'allais oublier ! Voici le beurre !... et maintenant, arrangez-vous. J'oublie que vous êtes là. J'ai à faire.

Lui, il n'a pas faim. Oh ! non. On peut le regarder. Il a mangé hier, ou certainement un autre jour. Voyez comme il se coupe, sans hâte, une tartine ; comme il la brise juste par le milieu ; comme lentement il la porte à sa bouche, et ce n'est pas sa faute si le gosier a faim ; s'il happe les morceaux tout entiers ; si au goût de ce pain, on ne peut lui en fourrer assez vite ; si la tasse, qu'il faudrait boire à petites gorgées, se trouve vide, au premier coup.

J'en verse une autre, toute pleine ; j'arrange un coin du rideau ; puis, mon Dieu !... parce qu'il fait froid, du genou, je vais pousser, à fond, la porte.

C'est que j'ai vu, cheminant sur la chaussée, deux ombres, deux cavaliers qui ne doivent pas, tous les jours, savoir ce qui se passe dans une baraque. Ils vont côte à côte, à

l'aise, en gendarmes dont la mission est de faire du chemin, et qui en font. Leur mousquet les accompagne, à portée, en travers de la selle. Ils ont le temps et, comme il se présente un sentier vers la maison du monsieur, ils s'y engagent, histoire d'ajouter ce petit bout de route à tous les bouts qu'ils doivent faire.

L'homme aussi les a vus. S'arrête-t-on pour des gendarmes ? Non, n'est-ce pas ? Sa tartine finie, il s'en coupe une deuxième, remet la miche en place... Seulement, voilà, il garde le couteau.

Les autres sont maintenant très près. Ils s'intéressent à mes choux, car un gendarme doit tout voir. En longeant l'enclos, celui qui vient le premier se tourne vers son camarade et lui crie quelque chose qui finit par « poule ». Ce doit être drôle : ils se mettent à rire et voilà les quatre yeux de leur trogne qui se braquent, en même temps, sur ma porte.

Vont-ils entrer, comme il arrive, pour rien, pour agacer le monsieur, lui dire qu'il y a du brouillard, mais qu'après ce brouillard, il fera beau ?

L'homme continue à mâcher. Le couteau dans son poing, il ne s'occupe même plus de ce qui se passe derrière la fenêtre. Ses yeux sont tout à la porte, et c'est simple : si elle bouge, il sautera sur ses pieds, et tant pis si du sang tout plein doit rougir ces murailles.

— Encore du lait ?

— Je veux bien.

Il tend sa tasse. Ce que je verse, file à côté. Il me regarde...

— Merci.

Houp ! Les gendarmes ont vu ce qu'il fallait. À l'aise, ils vont jusqu'au bout du jardin, où mon cerisier les intéresse. Ils s'en permettent une branche, ce qui n'est pas voler pour un gendarme. Puis ils tournent vers la gauche et je ne les vois plus. Seulement ils sont toujours là. Je les entends sur le côté de la maison, le long de l'étable, où Spitz aboie, puis sur le derrière, où il y a une porte, puis houp ! houp ! de plus en plus vite, en plein galop, à travers la bruyère.

Partis ! À deux mains, cette fois, l'homme empoigne son bol et le couteau reste sur la table. Il a fini, d'ailleurs. Il lève les yeux et voit alors ce paysan tout pâle.

Devine-t-il que j'ai compris ? Lentement debout, il va jusqu'à l'âtre où sont le chat et la flamme. Il me tourne le dos.

Je lui fourre le pain. Ensuite le tabac :

— Merci.

— Prenez aussi la pipe...

— Oui.

Tout cela, dans sa poche.

Puis il s'en va.

* * *

LES CRÊPES.

— Eh bien, Marie ? Qu'est-ce que tu as ?

— Moi ?... rien...

Le front à la vitre, elle regarde vers le champ où Gille, le boiteux, s'acharne si fort, sur sa bêche qu'il en paraît presque droit.

Il fait un matin maussade de printemps qui hésite à venir : sans neige, sans pluie, mais aussi sans lumière. La brume stagne autour des choses qui n'ont pas de couleurs ; on ne voit que du gris et la vie semble un peu triste, parce qu'après ce long hiver, le soleil ferait bien de sortir et que d'un matin à l'autre, ce n'est jamais lui.

— Oh ! ce brouillard ! fait Marie.

— Oui, Marie : mais, derrière, il est là, tu sais, le soleil. Je le devine ; il est en train de fourbir ses cuivres ; un de ces jours tu le verras flamber, tous ses rayons remis à neuf. Voici Pâques bientôt.

— Oui, Pâques, réfléchit Marie... Demain, mercredi des cendres... Il faudra que j'aille à la messe.

— Oh ! oh ! et M. le curé te mettra, sur le front, une belle croix de cendre.

— Peuh ! dit Marie, cela n'est pas amusant.

— Pas amusant, Marie ? Tout est amusant. Ainsi cette petite croix, si tu essayais de la garder sur le front jusqu'à l'année prochaine ? Voilà qui serait drôle.

— Tu plaisantes, dit Marie. D'ailleurs, comment voudrais-tu que je me lave ? En ville, on s'amusait mieux. Rappelle-toi le dernier carnaval. Nous avons dansé ; tu portais un faux nez ; tu faisais le fou...

— La bête, Marie... Tu te souviens : le lendemain, quelle migraine !

— C’était bon quand même...

— Marie... Marie... le carnaval te fait regretter la ville !

— Oui, avoue Marie, aujourd’hui je suis triste. Cela ne doit pas te fâcher.

— Me fâcher, Marie ! Au contraire. Tiens ! puisque tu y penses, nous allons fêter ce carnaval. Ce soir je m’entortillerai dans un drap. Tu m’appelleras « Beau masque ». Je t’intriguerai : « Je vous connais, madame »...

— Ce n’est pas la même chose, dit Marie.

— Alors, veux-tu que je te chante, que je danse devant toi. Je me mettrai tout nu, si ça te plaît.

— Ce n’est pas ça, fait Marie.

— Si grave ?... Alors... si nous faisons des crêpes.

— Si tu veux.

— Oui, mais nous n’en ferions pas qu’une poignée. Nous en ferons beaucoup : des piles, de quoi manger, toute la semaine.

— Oh ! alors ! dit Marie, que je parviens toujours à consoler par le ventre.

Pendant toute la journée, nous sommes ceux qui vont se régaler de crêpes.

— Oh ! oh ! des crêpes, fait Benooi qui me pèse sa farine, largement, parce qu’il en retrouvera sa part.

— Hé ! hé ! des crêpes, se purlèche le brasseur, qui me verse, hors d’une belle cruche, plus que pour mes trois sous de levure.

— Des crêpes, Spitz !

— Des crêpes, Fox !

— Des crêpes ! dis-je le soir, à mes poules, en les chassant une heure plus tôt, dans leur lit.

La lampe allumée, Marie commence sa besogne. Pour que ce soit fête entièrement, elle a rangé sa cuisine, ondulé ses cheveux, mis sa belle jupe, et je parie qu'en dessous, elle s'est lavée toute nue. Moi, j'ai invité Spitz.

C'est l'heure où les malins de la ville se font avec du carton, une autre gueule. Marie n'y pense plus : elle est toute à sa pâte. Banal de dire qu'elle officie, pourtant M. le curé n'est pas plus sérieux, quand il dit sa messe. Voici le beau lait que l'on verse, tout blanc, dans la terrine ; voici la farine que l'on délaie ; la cannelle que l'on dose, « juste assez », le sucre, « beaucoup » :

— Parce que tu l'aimes.

Par moments, elle avale sa salive, tant ce qu'elle prépare sera bon.

— Il ne s'agit pas, dit Marie, de mêler au hasard et de croire qu'on aura des crêpes : il faut des soins.

— Oui, Marie, beaucoup de soins.

Heureuse d'être comprise, Marie continue à tourner dans sa pâte. C'est doux, c'est blanc, moelleux à l'œil ; cela fait : « cloc cloc », comme un beau ventre de femme qu'on tapote.

— Chut, gronde Marie, ne parle pas de cela, maintenant...

Le moment, en effet, est grave. Marmiton docile, j'attends les ordres :

— Vite, le sel.

Je passe le sel.

— Encore du sucre.

Je passe le sucre.

Pour rien au monde, je ne passerais le poivre quand elle réclame du safran.

— Et maintenant, dit Marie, goûte.

La langue dehors, je reçois un peu de cette crème.

— Délicieuse, Marie.

— Oui, mais es-tu sûr ? Ne manque-t-il rien ?

Une seconde fois, je pousse la langue, les yeux fermés pour juger mieux.

— Non, Marie, elle est parfaite. Et même, si tu veux, nous pourrions la manger tout de suite...

— Ne blague pas, fait Marie, tu sais bien, il faut d'abord qu'elle lève.

Respectueusement, nous transportons la pâte, sur une chaise, près du feu, où elle devient tout à coup un important personnage. On l'a recouverte d'un linge. Elle a besoin de chaleur et de calme. Elle accepte de se gonfler, de remplir à elle seule la terrine, mais qu'on n'y touche pas, ou, boudeuse, elle s'affalerait et ne recommencerait plus.

— Ici, Spitz, ici.

Il faut que je retienne mon invité qui voudrait savoir, de trop près, ce qui se passe dans ce plat. Marie seule a le droit. Religieusement, elle le découvre :

— Ça commence.

Un peu plus tard :

— Ça monte.

Bientôt, sans qu'elle l'annonce, ça déborde.

C'est alors qu'il devient amusant de faire des crêpes !

Versée dans la poêle, « Pchttt », siffle la pâte, furieuse d'avoir si chaud. Elle n'a pas assez de bouches pour souffler sa colère, et par tout le corps, s'en ouvre de nouvelles, chacune avec son juron de vapeur. Mais, bientôt, elle se calme et se résigne à durcir. Elle ne blasphème plus : elle rissole. Devenue croustillante, on peut la chipoter, lui arracher un morceau de ventre, la jeter en l'air, la rattraper comme une sottie : elle est crêpe.

La première a raté.

— Attrape, Spitz.

— Hap, engloutit Spitz, dont la gueule est blindée contre les brûlures.

La seconde, nous la mangeons pour savoir ; les autres, que nous mangerons plus tard quand elles y seront toutes, je dois les répartir sur plusieurs assiettes :

— Afin qu'en se refroidissant, elles ne se ramollissent pas.

Car Marie pense à tout.

Animée, les yeux rouges, elle s’amuse en plein coup de feu. Si je lui affirmais que ce matin elle était triste, elle me dirait : « Tu te trompes ». Son poêlon bien brûlant, elle n’a que le temps de le graisser, d’y verser la pâte, de la détacher, de l’envoyer « Hep » en l’air, puis « Encore une » toute chaude sur la pile.

Une belle fumée bleue remplit notre cuisine et file, sous la porte, raconter, à ceux qui ne le sauraient pas, que l’on fait des crêpes chez nous.

Le nez hors de ses plumes, Fox trouve à ce fumet quelque chose qui lui rappelle la ville. Il l’interroge à petits coups.

— Hum ! on dirait de la viande..., oui, vraiment, de la viande... mais ce n’est pas de la viande...

Et il se rendort dans ses plumes.

Plus simple, Spitz rêve, sur son derrière. Déjà une de ces rondelles lui est tombée bien chaude dans la bouche. Une autre pourrait venir. Ce serait bon. À chacune qui saute, il se lève, et comme Marie tout à l’heure, il avale sa salive.

— Encore une.

Puis :

— Encore une.

Elles se suivent de près. D’après ma fonction, je les place dans leur assiette, je les compte. Quand une pile est assez haute, je descends cette tour à la cave. Pendant les intervalles, je scie du bois, je mets la nappe, je range les tasses.

Au bout d'une heure, je me décide à les déranger, pour les ranger à nouveau, car je trouve cette cuisine un peu longue.

Je dis à Marie :

— Il y en a beaucoup.

— Beaucoup de quoi ?

— De crêpes, Marie.

— Bien sûr, dit Marie, je suis contente. Tiens, descends cette pile.

C'est la quatrième. Je triche un peu : je me permets un bout de crêpe, puis toute la crêpe, parce qu'elle est bonne. Cela prend dix minutes. Quand je remonte, je jette un coup d'œil dans la terrine : elle est toujours aussi pleine...

— Marie ?

— Quoi donc ?

— Tu en as encore pour une heure ?

— Au moins ; la pâte monte toujours.

— Ah !

Trois crêpes plus tard :

— Marie... Ne trouves-tu pas ? Une autre fois, nous pourrions en faire un peu moins.

— Oh ! non. Des crêpes, ce n'est amusant que s'il y en a beaucoup. Encore une.

— Marie, dis-je tout à coup, qu'en penses-tu ? Si j'allais bêcher un peu le jardin ?

— Bêcher le soir ! Mais non. Regarde celle-ci, comme elle se gonfle.

Elle se gonfle, en effet, très fort, mais pas plus que les autres. Celle-là placée, je vais jusqu'au bout de la cuisine, je reviens à Marie, je m'éloigne un peu plus et, doucement, sans en avoir l'air, puisqu'elle s'amuse, me voilà dans mon coin de tous les soirs, avec un livre...

— Encore une, annonce Marie.

Puis :

— Encore une.

Puis :

— Encore une...

Je réponds : « Oh ! Oh ! » ou bien « Ah ! Ah ! » puis plus rien, parce que le passage que je lis est vraiment difficile à comprendre.

Je n'entends vraiment bien que lorsqu'elle annonce :

— Attention, je commence la dernière.

Je sors de mon livre, et près du feu je retrouve ma brave Marie, parée comme tantôt pour la fête, avec ses cheveux qui ondulent et ses joues qui ont chaud. Seulement, qu'est-ce qu'elle a ? L'une sur l'autre, les larmes lui sortent des yeux, et, au long de son nez, vont tomber dans la poêle, comme si elles voulaient devenir de petites crêpes.

— Et quoi, Marie, tu pleures ?

— Oh ! non, fait Marie.

— Voyons, grande sotte, ça ne t’amuse donc plus, les crêpes ?

— Si... mais...

Pourquoi le dirait-elle, puisqu’elle ne le pense pas ? Pourtant, espèce de mufle, fallait-il que je l’oublie pour un livre, un soir de carnaval, alors qu’elle préparait des crêpes ?

— Pardon, Marie.

Debout, derrière elle, sur ses joues, dans la nuque, sur le cou, je promène un long chapelet de petits « Pardon ». Sa jupe est si courte que, sans qu’ils le sachent, mes doigts passent en dessous. Et ce que j’y trouve !

— Non, fait Marie, pas ça... ma crêpe...

Mais je sais bien, moi, que c’est ça et encore autre chose.

— Si... si..., Marie...

La crêpe a beau jurer.

Quand nous y repensons, elle est devenue quelque chose de noir, qui ne ressemble pas mal à la figure d’un nègre furieux.

— Pour toi, Spitz...

— Hap, fait Spitz...

— Et maintenant, tout le monde à table, annonce Marie, la gourmande, qui a déjà pris le meilleur.

* * *

PÈRE RAPHAËL.

Nous sommes à table un midi, quand il entre sans frapper, pieds nus, un gros ventre, un panier à chaque bras, en brave homme de moine qui est partout chez lui.

— Je...

Puis il s'arrête. C'est notre première année. La dernière fois, il a trouvé ici une petite vieille avec un petit vieux ; il ne connaît pas ces deux-ci, mais ils ont l'air bon quand même, et à ce qu'il peut voir, ils sont en train de se régaler d'une fameuse salade. Il y pique un regard :

— Hum ! on se fait du bien ici.

C'est, en effet, une superbe salade. Nous l'avons cultivée. Pour qu'elle soit plus moelleuse, Marie y a semé du lard en croûtons et versé trois cuillerées de cette bonne huile qu'elle a ramenée, tout exprès, de la ville.

Gêné de paraître gourmand, j'attends, sans répondre, ce que me veut ce moine à panier.

— Je viens, explique-t-il, pour le beurre.

— Le beurre ? s'étonne Marie. Je ne fais pas de beurre. Nous n'avons pas de vaches.

— Pas de vaches ? Tiens !

Un fermier sans vache, c'est comme qui dirait un capucin sans sa corde. Nouveau coup d'œil à ces gens, puis sur leur table où ce qu'ils mangent est décidément une gaillarde de salade.

— Alors, fait-il, donnez-moi des œufs. Si vous n’avez pas de vaches, vous avez des poules.

— Des poules, dis-je agacé, oui, j’en ai. Seulement je ne vends pas mes œufs.

— Alors, donnez-moi de l’argent.

— De l’argent, pour quoi faire ?

J’ai sauté debout.

Il comprend alors, à mon air, qu’il y a quelque chose que nous ne savons pas :

— Je suis le Père Raphaël. N’avez-vous pas entendu le sermon de M. le curé, dimanche ?

— Non, dit Marie ; dimanche, je n’étais pas bien. J’ai raté ma messe.

— Et vous ?

Il ne me plaît pas de répondre que si je vais à la messe, ce n’est pas à l’église du village.

— Dommage, fait-il ; vous auriez su que je devais venir. M. le curé l’a annoncé. Je viens chaque année : on me donne ce qu’on veut ; en retour, c’est moi qui prêche la retraite.

Il nous explique cela simplement, comme à des gens qui savent ce que l’on doit aux ministres de Dieu, et n’y manqueront pas, puisqu’au surplus, ils sont à manger une si bonne salade. Il y goûte de l’œil, de temps en temps, et quand il a fini, son regard y reste planté, droit comme une fourchette.

— Donnez ce que vous voudrez, un franc, deux francs ; ce sera jusqu’à l’année prochaine.

Déjà Marie se levait pour chercher sa bourse... Pourquoi, subitement emporté, ai-je dit : « Rassieds-toi, Marie », et mis à la porte, comme un chien, ce brave homme qui avait bien le droit d'apprécier ma salade ?

* * *

WESTMALLE-ANVERS.

— Amuse-toi, dit Marie. Tu verras la route que je fais, le vendredi, avec mes œufs.

— Oui, Marie.

— À Anvers, tu flânes. Tu te paies un bon dîner... Si... si... Tu visites le Port, tu vas aux Musées... Voilà trois francs pour un livre... L'après-midi, tu vas chez ta famille ; ou, si tu préfères, chez les bêtes au Jardin Zoologique...

— Je préfère les bêtes, Marie...

— Le soir, tu te paies un bon souper... Si... si... Tu rentres au dernier tram. Je t'attendrai...

Depuis deux ans que nous sommes ici, je risque, pour la première fois, ce voyage.

Mes sabots enlevés, Marie me passe une belle culotte, une chemise à devant, mes chaussures d'autrefois. Aïe ! un peu étroites, ces chaussures ! Et ce faux col, comme il gêne ! Puis par là-dessus, un coup de brosse :

— Tu es beau, dit Marie.

Me revoilà un monsieur. Spitz, qui me regarde partir, renifle l'air. Doit-il houspiller cet inconnu ou le fêter, puisqu'il a

l'odeur de son maître ? À cause du chapeau, les poules ont franchement peur. Et, ma foi ! à la gare, comme je saute dans le wagon, Benooi, étonné, lève deux doigts vers sa casquette.

— Mais non, Benooi, pas la peine ; à ce soir.

Ce n'est pas un train comme un autre ; pas davantage un tram ; entre les deux, c'est un vicinal. Il n'exige ni barrières, ni route pour lui seul. Il se contente d'un bord de la chaussée, tantôt à droite, tantôt à gauche, où on le pousse. Il marche à la vapeur. Comme elle pourrait se refroidir, il abrite sa machine sous un toit, et cache ses roues sous des volants en tôle. Ses voitures ne sont ni noires, ni rouges, ni couleur de bois ; elles sont vertes, avec, un peu de sale. Deux classes : des premières, parce qu'il faut des secondes. On gagne le ciel à faire pénitence sur les banquettes. Il y a aussi des plates-formes. Contrairement à la formule, on peut « fumer et cracher par terre ».

Je suis seul dans mon coin. Au revoir, les Trappistes ! Au revoir, les betteraves ! Au revoir Lice, la jument, qui t'en fourres jusque-là, de ce trèfle ! Cette fois, ce n'est pas moi qui marche : c'est la chaussée qui accourt en robe de champs, étincelante de mares, des bouquets de bruyère épinglés à sa traîne. Je reconnais mes arbres. Sous ce buisson, Fons a tué son dernier lièvre. Mes pieds ont déjà lavé l'eau de ce ruisseau. Voici le pré de Wannus, la maison du missionnaire. Entre le vert des sapins, le rouge de son toit est long à disparaître ! Puis, halte :

— *Sint-Antonus* !

Encore un peu, Westmalle. Un couvent des Sœurs Noires. La chapelle paroissiale ; la hutte de Sus Verhoeven, le

charpentier. Il faut attendre à cause de la machine qui prend de l'eau ; ou c'est le machiniste qui en lâche.

Un panier entre, choisit une place, s'installe lourd de beurre ; un deuxième panier le suit, puis un troisième qui tire, après lui, une paysanne bien grasse, bien ronde, toute en fleurs : un coin de bruyère qui voyage.

— Eh ! mais, oui, mon Dieu, c'est le monsieur aux poules !

— Mais oui, hé ! bonjour, Trees !

Une secousse : on repart... Des arbres, une charrette ; devant son puits, le fessard d'une fermière :

— Beau temps, hé ! monsieur.

Il doit y avoir plein d'abeilles sur ce trèfle. Par les vitres, le soleil pousse ses rayons et fait, avec nous, le voyage. Les sapins embaument. Les paysans ont chaud dans leurs champs... Encore une halte :

— *Plæg !*

Une auberge : l'auberge des Baerkaelens qui a couru plus vite que nous. Un gendarme en sort et, soupçonneux, nous regarde. Heureusement, on repart.

Tiens ! quelle belle mare ! et ces petits bois ! Et ces fermes à chignon rouge et paupières vertes ! Au fond d'une allée, un bout de façade fait son effet de façade au fond d'une allée : le château de *Schilde*.

Longtemps avant l'arrêt, le train siffle : qu'il arrive ; mais à la halte, il s'oublie et doit s'arc-bouter des quatre roues, pour stopper court. Le choc m'envoie, dans la poitrine, quelque

chose de rude et massif, comme un coup de poing : le sein gauche de Trees... Et il y a l'autre !

— Eh ! mais oui, mon Dieu, oui.

On stationne longtemps. Le village en vaut la peine. À droite, un hôtel pour les gens de la ville ; à gauche, la maison d'un monsieur qui ne fait rien ; puis la prison communale : un ancien trou à porcs, dont la serrure ne joue plus.

Des voyageurs montent, encore de chez nous : les hommes, peints en bleu dans leur blouse, les femmes bariolées de châles. On s'entasse, on parle : tout le wagon chante. On repart.

Dérangé des banquettes, le soleil se réfugie où il peut : là, sur un bout de genou ; là, dans un coin de barbe ; ici, en plein dans un œil, dont la paupière se ferme : le reste se disperse et flotte au hasard. Il flotte aussi beaucoup de fumée qui sort des pipes. Les femmes mangent.

Des champs : des blés plus gras, entre moins de bruyère. Adieu, la Campine ! Une ferme avec des volets bruns et blancs ; une deuxième ferme avec des volets bruns et blancs ; une troisième... Les couleurs du propriétaire. C'est laid : la locomotive siffle. Elle a raison.

Attention ! voici le canal et son pont difficile à franchir. La locomotive essaye son haleine.

— Une !

Secousse en arrière pour prendre du champ.

— Deux !

Secousse en avant, elle s'élançe.

— Trois !

À pieds joints, elle saute.

— Quatre !

À toute vapeur, elle se laisse rouler, de l'autre côté, à la descente.

Puis, tout à coup, cela ne marche plus. Un chêne, que l'on était en train de passer, se colle, tout près, contre la vitre. Immobile, le paysage nous regarde. Lent, un chariot nous dépasse ; puis, paresseuse, une vache :

— Eh ! mais, mon Dieu, qu'est-ce qu'il y a ?

Trees va pousser une tête :

— Il est cassé.

— Ah ! ah ! cassé.

Cela arrive, on ne s'énerve pas. On finira bien par partir.

Là, ça y est ! Forte secousse et l'autre sein de Trees. On rattrape la vache ; beaucoup plus loin, le chariot.

— *Wyneghem-Village !*

Une religieuse pousse sa cornette ; les paniers se déplacent.

— Par ici, par ici, ma Sœur !

Puis un monsieur à cigare ; celui-là, qu'il s'arrange.

On commence à sentir la ville. Moins de champs, parce que plus d'habitations. Des chipoteries maraîchères en ligne dans des jardins. Une villa poussée trop tôt sur de la terre qui

n'est pas encore une pelouse. Rageuses d'être si pauvres, des maisons ouvrières lui tirent leur langue de linge sale.

Devenu sérieux, le train remplace son sifflet par un timbre, comme un vrai tram. Une auto passe : il sonne ; des enfants : il re-sonne. Il laisse à droite un fort que défend une guérite ; à gauche un long mur goudronné, derrière lequel il se passe des arbres. Puis il quitte délibérément la chaussée, fait un petit détour par les dépôts d'immondices ; après quoi, à la fois train et tram, il siffle-sonne, passe sous la voûte des remparts et s'arrête pour de bon, dans une espèce de gare.

— *Anvers !*

La religieuse descend ; les hommes descendent ; les femmes descendent ; je descends. Chacun file, avec ses bagages, de son côté.

Je flâne à l'aise. On est encore un peu chez soi. Une bonne grosse chaussée campagnarde, point trop fière d'être parvenue en ville ; de vieilles maisons, des auberges simplement auberges ; des boutiques où l'on vend des affaires au goût de là-bas.

La belle bêche, et solide, comme il m'en faudrait une ! Tiens !... une nouvelle sorte de graines pour les poussins ! Et cette culotte de velours, on serait bien là dedans !

— Bonjour, bonjour, les poules ! Et toi, au fond de cette cour, bonjour, bonjour, la vache.

— Eh ! mais oui, mon Dieu, oui, c'est ici que votre femme achète ses harengs.

— Oui, Trees, il n'en est pas de meilleurs !

Tiens, mais où est Trees ? La rue a fait un coude ; une autre rue débouche avec un tram tenu en laisse au bout d'un fil. D'où vient-il, celui-là, si jaune ? Et ces cacas en or, derrière cette vitre de bijoutier, pourquoi faire ? Ah oui ! la ville !?

— Hé ! Trees ! Trees !

Plus de Trees. Fière de ses rails, la chaussée se resserre, comme une pimbêche qui pince les lèvres. Raclée au cure-dent, elle n'a plus d'herbe entre ses pavés. Ses maisons haussent le cou ; ses enseignes font du style. Elle soigne ses dessous comme une dame : les vraies peuvent venir et, aussi, leurs cent mille petites manières.

Mais où est Trees ?

Plus de semences aux étalages ; plus de sarraux ; plus de bêtes. Une boutique de coiffeur : de faux cheveux pour de vrais chauves. Des bouses de vache en crème ; de belles plumes à mettre sur de beaux chapeaux ; des chemises à trous, pour montrer les nénés ; des sachets compliqués pour en faire :

— Pas besoin, hé, Trees ?

Que me veut, là-haut, ce jockey qui me tire sa casquette ? Et, là-bas, ce lourdaud : « Purgez votre ventre » ? Merci, je passe.

Une auto. Deux autos. Cinq autos. Des livres : « Succès du jour », bast ! « La dernière mode », zut !

Où est le ciel ? De la fumée sur des tuiles. Le soleil ne chauffe plus : il cuit. Sa lumière a la mauvaise haleine. Et la cathédrale, là-bas, comme elle étire ses cent mètres de tour, pour qu'au moins on ne la prenne pas pour un toit. Les tours devraient vivre seules !

Allons plus vite !

Les enseignes parlent l'anglais ; les chaussures sont de Paris ; les chaises font le trottoir. De petits verres s'amuse à prendre de gros consommateurs : je cours !

— Une voiture, monsieur ?

— Des fleurs des champs, monsieur ?

— Pssst, joli blond !

— D'abord, je suis roux, madame !

Et voici le cœur agité de la grande ville. Un cœur, ça ? La gare où Dieu veuille que jamais je ne reprenne un vrai train ; des gens qui courent ; des commissionnaires qui les raccrochent ; des urinoirs où l'on entre ; des chevaux qui le devraient ; un policier en bronze ; des bronzes en plâtre ; des journaux avec leurs cris en perce-oreille.

Pouah ! que suis-je venu faire ici ?

Dégoûté, je saute dans un tram.

— Un billet, jusqu'au Port.

Et là, vite une baraque, que je finisse ma journée de l'autre côté de l'eau, où c'est de nouveau la campagne.

* * *

LITTÉRATURE.

La truculente Johanna, qui avait des joues si roses, est morte pendant la nuit.

On a planté, devant sa ferme, une croix de paille, en attendant celle en bois que le bedeau apportera, tout à l'heure, de l'église.

C'est Phrasie, la propriétaire, qui m'annonce la nouvelle. Elle a lavé le corps, comme elle le ferait pour moi si je venais à mourir, et depuis le matin, elle trotte d'une ferme à l'autre, pour avertir les voisins.

— Quel grand malheur ! dis-je à Phrasie. Et son pauvre Guido, que va-t-il faire ?

— Songez donc ! répond Phrasie ; toute une étable à soigner : quatre vaches, un bœuf, un veau.

— Il y a aussi les enfants, Phrasie. Ils sont cinq, je crois ?

— Sept, monsieur. Les enfants, c'est le moins : ça pousse tout seul. Mais les grosses bêtes : les vaches, le bœuf...

— ... le veau ! Phrasie.

Très sérieuse, Phrasie pense au veau.

— Vous savez, le rosaire, ce sera pour ce soir, à huit heures. Vous viendrez ?

— Oui, Phrasie.

C'est une baraque, comme la mienne, du côté des grandes Mares. Le soir, je n'arrive pas le premier. Voisins et voisines attendent sur des chaises, silencieux, leurs sabots rangés près du seuil, avec les lanternes pour le retour. Par convenance, j'avais mis des bottines ; je pose les pieds en douceur, honteux de mes semelles, sur le sable qui grince.

Guido n'a pas levé la tête. Il se tient près de l'âtre, courbé, comme s'il se chauffait. Seulement l'âtre est éteint. Une

grosse marmite pend, toute noire, au bout de sa crémaillère. Elle fume un peu. Près de lui, sur un banc, ses quatre garçons laissent pendre leurs huit petites jambes nues. On a couché les fillettes trop jeunes pour rester si longtemps les mains jointes. Leurs lits se suivent au long du mur, sous deux cadres, où Jésus et sa Mère tiennent, dans la main, un cœur tout rouge qui brûle.

D'autres voisins arrivent, enlèvent leurs sabots et, en chaussettes ou pieds nus, cherchent une place. On a réservé la meilleure pour Gille qui récitera le rosaire, parce qu'il est le voisin le plus proche. Chacun assume ainsi sa tâche. Le jour des funérailles, Fons ira sonner les cloches, Nélis prêtera sa charrette pour le corps, Benooi sa jument. Les autres prieront.

À huit heures, Gille arrive en boitant comme toujours, très grand d'abord, puis très petit, puis comme tout le monde, quand il s'assied. Avant que l'on commence, Guido ouvre, à côté, la chambre de la morte, afin qu'elle soit plus près. On ne voit qu'un trou noir, avec quelque chose de blanc, sans doute un coin du lit où elle dort.

— Au nom du Père...

Gille fait son grand signe de croix appris chez les Trappistes. Il entame lentement les prières, que les autres continuent à voix haute, comme cela se fait, le dimanche, à l'église. On distingue le fausset des enfants et le bourdonnement de Guido, qui arrive le dernier, parce qu'en même temps que ses mots il doit traîner sa peine.

Gille le laisse finir, puis recommence.

Quand il a fait trois fois le tour de son chapelet, il récite une dizaine d'Ave, dont il précise, pour chacun, une intention spéciale. Au dernier, il annonce :

— Pour celui d’entre nous qui mourra le premier.

— Amen.

C’est fini. Chacun se lève. Sur le seuil les hommes allument leur pipe à leur lanterne. Les femmes partent en avant. Guido n’a pas bougé.

Je retourne voir la morte en plein jour.

Tout de son long, dans le lit, elle n’a plus ses joues roses et, dans sa bouche, ses dents semblent des graines jaunes de maïs. Son ventre, sous le drap, fait une grosse bosse : son dernier qu’elle emporte.

Avec le buis, je lui jette un peu d’eau bénite, et voilà, tout à coup, Johanna qui pleure.

Tandis que je la regarde, Guido, à genoux devant l’âtre, souffle dans la flamme, sous la marmite de ses bêtes :

— Il faut qu’elles mangent.

Turbulents dans un pré, les enfants poussaient tout seuls...

Le second soir, lorsque nous revenons, pour le rosaire, le cadavre est déjà dans ses planches. Le cercueil est tout frais. Cela sent bon la résine, comme dans une sapinière, lorsque l’on fend du bois. Puis je surprends une autre odeur, ô truculente Johanna !

Le matin de l’enterrement. Guido a mis sa culotte et sa blouse des dimanches. Il a gardé son visage de tous les jours, un visage en terre trop cuite pour que la tristesse y taille de nouvelles crevasses. Il fume sa pipe. Comme le monde arrive, il la retire et la fourre dans sa poche, pour tout à l’heure. Il n’a

rien oublié ; ni la pièce pour l'offrande, ni le sou de sa chaise, ni le grand mouchoir rouge – également pour tout à l'heure.

Il s'intéresse aux efforts des hommes qui empoignent le cercueil, pour le hisser sur la charrette. C'est un peu difficile : ils n'ont pas l'expérience des croque-morts de la ville. Mais s'ils bousculent Johanna, c'est de bon cœur ; et han ! la voilà en place.

Lice, la jument, part aussitôt d'un bon train. Ce qu'elle tire est généralement plus lourd ; Benooi, qui la mène par les brides, est presque forcé de courir. N'était-ce son habit des dimanches, il aurait l'air de revenir des champs. Guido se hâte, derrière, à grandes enjambées, entre ses quatre garçons qui trottent, puis le groupe des femmes en mante et les hommes qui s'échelonnent à distance. Personne ne parle. Chacun se dépêche pour soi. La bruyère seule chuchote. Quelquefois, le coup sec d'une roue dans l'ornière.

Il me faut réfléchir pour imaginer qu'il y a un mort sur cette charrette qui n'est pas un corbillard. Pourtant le cercueil se trouve là, couché en travers, sur deux bottes de paille, et aussi la croix prête à être plantée sur la fosse.

À la chaussée, Benooi ralentit pour donner le temps à Fons, qui part, en avant, sonner les cloches. On les entend bientôt, accourir à pleins sons, par-dessus les grands chênes, à la rencontre de la morte.

Près de l'église, les femmes vont s'accroupir contre le mur pour la petite précaution. Il n'y a rien à dire : c'est l'usage. Guido aussi s'arrête, – contre un arbre.

C'est M. le curé lui-même qui chante la messe. On a déposé Johanna, à ras des pierres, près du banc de communion, comme une humble morte qui n'a pas le droit d'aller plus loin.

Guido se tient à genoux un peu en avant. Il prie : il ne prie pas autrement, les dimanches, dans son livre, et tourne sa page en même temps que le prêtre pour l'Évangile.

À l'Offrande, il regarde longtemps sa pièce, avant de la lâcher dans le plateau, mais en revenant, il se trouble, parce qu'il a pris le cercueil à droite au lieu de le prendre à gauche, ce qui l'oblige à contourner le corps de sa femme. Puis il ne bouge plus.

Le cimetière entoure l'église. C'est meilleur pour les morts. Ils entrent d'un bond dans la tombe, tout chauds encore de prières, et les bénédictions qu'on a versées sur eux n'ont pas le temps de s'éventer.

Devant la fosse, Guido a déplié son mouchoir. Ses mains tremblent, ses jambes tremblent, son sarrau tremble sur son dos. Il n'a pas songé à tirer sa casquette. Il se penche vers le trou et trois fois appelle : « Wanne !... Wanne !... Wanne !... » toujours plus fort, avec angoisse, vers Wanne qui ne peut plus répondre.

Les petits, à leur tour, hurlent après leur mère ; les femmes reniflent ; les hommes se détournent ou se mouchent. Raide près de moi, Fons se mord la lèvre et fixe, immobile, ses rudes yeux, remplis d'eau.

Pleurer comme eux ! Comme eux renâcler de chagrin, grimacer de détresse, sentir bêtement les larmes au long de ma figure, et les boire, ces bonnes larmes, à m'en purger l'âme ! Mais je ne suis pas assez d'ici ; j'ai trop à voir et mes yeux sont trop loin de mon cœur.

M'auras-tu pardonné, toi, ô pauvre morte ? Il faut que je note la trogne du bedaud, Guido qui, à genoux maintenant, gratte la terre, ces arbres qui bougent, ce soleil si chaud qu'il

aurait tôt fait craquer ton cercueil, si on ne le couvrait bien vite dans sa fosse.

Plus tard peut-être, en trempant ma plume... Pour les autres qui pleurent, tu seras « feue » Johanna. Pour moi, tu vivras. Tu auras tes joues roses, les dents pures comme le lait que tu tires à tes vaches ; tu couperas la bruyère, à genoux, ton bonnet blanc à ras des fleurs ; tu porteras le seau de ton puits et peut-être, alors, trouverai-je tout à coup cette larme, en pensant que tu viens de mourir, qu'on te rend à la terre, ô pauvre Johanna, qui ne seras plus qu'un peu d'os, dans un cimetière, au fond de la Campine !

QUELQUES-UNS

À DOMINIQUE BRAGA.

SOMMATIONS RESPECTUEUSES.

Son service militaire achevé, François, qui plus tard façonnera des charrettes, passe chez le meunier lui demander sa fille Louise. La chose est possible : ils ont dansé ensemble, ils sont du même âge et leurs fortunes s'équivalent : une couple de bras à chacun.

— Moi, a dit le meunier, j'ai mon moulin. Voyez ma Trees.

Et sa Trees, on ne sait pourquoi, a déclaré :

— Un charron ! Jamais je ne donnerai ma fille à un char-ron.

— Bon ! a pensé François, qui, en sortant, fait un signe à Louise, l'attend dans le petit bois, la renverse, la retrousse et, pour la première fois, la prend comme une vraie femme.

Une deuxième fois, il recommence, sur une meule, puis une troisième, au moulin, entre des sacs, non loin de la Trees qui dort.

Louise enceinte, quand cela commence à se voir, François retourne chez le meunier pour réparer sa faute. Au village, c'est la règle.

— Moi, dit le meunier, j'ai mon moulin. Voyez ma Trees.

Trees tournait dans sa soupe. Elle ne s'est pas arrêtée de tourner.

— Un charron ! a dit Trees. Jamais je ne donnerai ma fille à un charron.

— Bon, dit François, qui, en partant, caresse, d'un clin d'œil, le beau ventre de sa Louise.

Le poupon né, baptisé, reçu comme il convient par toute la famille, les amoureux reprennent leur promenade. On les rencontre par les champs, derrière les granges, sous le bois et, pour l'automne, quelque chose, sous la jupe de Louise, se met à gonfler.

Cela se remarque surtout à l'église, les dimanches, après la Communion quand elle regagne sa place, les mains dévotes, sur son ventre qui pointe.

— Pour le coup, pensent les voisins, la Trees n'osera plus refuser.

Mais Trees, l'autre jour, a juré : « Tenez, sur la sainte Vierge qui m'entend », que jamais elle ne donnerait sa fille à un charron.

Les parents de François se désolent. Son premier sur le bras, le second sous sa jupe, Louise, dans tous les coins, se traîne et pleure :

— Bon ! pense déjà François, il faudra essayer d'un troisième.

* *
* *

LE MEURTRIER.

— Hé ! Monsieur !

— Quoi donc, Benooi ?

— Vous savez que le boulanger Joseph, le frère de Cordula...

— Comment, Benooi, Cordula avait un frère ?

— Oui : Joseph.

— Elle a bien de belles joues, Benooi...

— Ça, fait Benooi, je ne sais pas. Ce que je veux dire, c'est que son frère Joseph...

En ce temps Joseph, le boulanger, le frère de Cordula, qui a de si belles joues, aimait beaucoup la danse...

— Moi, dit Benooi, même à vingt-deux ans, je ne dansais pas.

— Ce n'est pourtant pas un crime, Benooi.

— Non, mais il ne dansait pas souvent avec la même.

— Alors, c'est grave ?

— Très... dit Benooi.

Un soir, à la kermesse, il finissait de danser avec la Marie du charron...

— Celle qui boite, Benooi ?

— Justement.

... quand un camarade vint la demander pour la danse suivante.

— Oh ! oh ! Benooi.

— Oui...

Peut-être, pour cette fois, Joseph tenait-il à sa boiteuse, ou bien n'aimait-il pas qu'on l'invitât sous son nez :

— Encore cette danse, fit-il.

— Alors, demanda l'autre, ce sera pour tantôt ?

Joseph comprit-il mal ? On ne sait, mais il devint rouge. Il but un grand coup, le cracha, et v'lan ! le couteau qu'il portait fermé dans sa poche, passa, tout ouvert, dans la poitrine en face.

— Mort, Benooi ?

— Comme un cochon, dit Benooi. C'était son premier, et puis il avait bu, les juges n'ouvrirent que la moitié d'un œil : cinq ans. Les cinq ans sont passés, et ce matin, je l'ai vu qui passait dans le train qui le ramène au village.

— Vous aurez été le premier, Benooi.

— Oh ! ce n'est pas un honneur.

— N'importe, Benooi, je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien savoir comment on a reçu là-bas cette brute.

— Allez voir, dit Benooi.

J'y vais, je dois même dire, j'y cours.

Pourtant, quand j'y arrive, Westmalle n'est pas en révolte. La chaussée vide. Un chien galope. Un homme s'amuse

à lui jeter un bois. À ses bonnes joues, je reconnais le frère de Cordula. Et ce qu'il a fait est simple. Son train s'est arrêté à sept heures. Il est rentré. Il a vu la farine dans la huche ; il l'a pétrie, mise au four, et maintenant, sur le pas de sa porte, il attend que ça cuise...

— Eh bien ? s'informe Benooi.

— Peuh ! il a de moins belles joues que Cordula.

— Ça !... fait Benooi.

* * *

LA SOUPE AUX RAISINS.

Dans sa cour, sous la vigne, Mélanie égrappe des raisins. Elle ne connaît qu'une façon d'en manger : les faire cuire dans la soupe.

Une première fois, je me suis étonné. Elle m'a dit : « Venez donc en goûter » ; et comme j'ai déclaré cette soupe excellente, jusqu'à la fin de sa vie, elle se croit obligée.

Soupe ou légumes, ce que Mélanie prépare n'est jamais compliqué. Sa marmite à la crémaillère, les raisins là dedans, elle y vide, au jugé, un paquet de sucre, flanque, par là-dessus, un seau de son puits, arrange en dessous ce qu'il faut de bois pour que ça flambe jusqu'à midi, puis elle s'en va à d'autres affaires.

Qu'après cela, la soupe brûle ou le feu s'éteigne :

— Ils n'avaient qu'à s'entendre, pensera Mélanie.

Quand nous arrivons, Vader, qui a toujours faim, a déjà faim, sur sa chaise. Les garçons sont aux champs ; Trees dispose les assiettes. Comme nous sommes invités, elle écarte la table, du mur, pour nous faire de la place :

— Ah ! monsieur. Ah ! madame...

C'est tout.

À la vérité, la pièce où l'on dîne n'est pas très luxueuse. Il y fait noir ; ça sent la vache ; on y voit le morceau de miroir qui sert à Mélanie quand elle se démêle les cheveux, et, devant l'âtre, il serait difficile de dire :

— Celles-ci sont les marmites pour les bêtes ; celles-là, les marmites pour les gens.

Pourtant, il n'en faut pas davantage à des paysans de bon appétit, pour qui manger est une chose que l'on accomplit gravement et toujours en silence, comme nourrir son bétail, faire des enfants et les autres devoirs imposés par Dieu.

À midi, les hommes entrent et jugent, par le nez, qu'au lieu de poireaux, on a mis des raisins dans la soupe. Ils n'ont pas besoin de faire, là-dessus, des phrases.

— Garçon, dit Fons, tantôt nous faucherons l'avoine.

— Oui, garçon, répond Benooi.

On s'installe, on se signe, chacun prie Dieu à sa manière : Vader le nez dans sa casquette, Fons, sérieux, en se frottant la tête, Benooi les yeux en l'air, Mélanie les mains jointes, Trees tout en cherchant le sel qui manquait sur la table.

— La soupe ! dit Trees.

Vader et, après lui, les autres, tendent leur assiette, la reçoivent pleine, sans dire « merci », plongent la cuiller, aspirent, à petits coups, le jus limpide, au goût bénin de sucre et de vinaigre. C'est chaud, on souffle, on se tait.

L'assiette vide, Trees en sert une seconde ; puis une troisième ; puis la dernière, plus épaisse, à cause des peaux et des grains qui sont restés au fond. Celle-là, on la mâche et, s'il se peut on se tait encore plus.

Seulement, aux dernières cuillerées, les femmes doivent s'arrêter, Benooi est blanc, Fons cramoisi. Vader ne suffit pas à toutes les gouttes de chaud qui lui viennent sur le front.

C'est la faute aux raisins.

En ville, après cette soupe, il faudrait du vacarme. Ici pas :

— Garçon, réfléchit Fons, tantôt nous faucherons l'avoine.

— Oui, garçon, répond Benooi.

... Mais ils sont saouls.

LES IDÉES DE CLAES.

Il en a beaucoup. Un jour il en eut une excellente. Il se dit qu'au lieu de ces vilaines ornières qui reliaient sa ferme à la grand'route, il serait bien plus commode d'avoir à soi, à travers ses champs, une jolie petite chaussée bien droite.

Tout l'hiver, sans consulter personne, Claes étudia son idée : quel serait le tracé le plus court, combien ça lui coûterait en pavés, comment, pour les placer, il aurait à s'y prendre. Puis, au printemps, sûr de soi, ayant fait un tour par où les cantonniers rapiéçaient leur route, Claes se mit à piocher, niveler, jalonner, puis à caler, l'un contre l'autre, ses cubes de pierre.

Il pavait depuis deux mois, quand, un matin, il s'avisa de quelque chose : c'est que le vieux sapin, sous lequel, tous les jours, il prenait une sieste, allait se trouver juste au milieu de sa route. À force de le savoir là, il l'avait oublié.

Tonnerre ! Il n'allait pas, pour ce maudit sapin défaire ses pavés et les placer ailleurs : il ne pouvait pas davantage tirer sa route au travers de cet arbre !

Claes jeta là ses outils et médita longtemps. Après huit jours, il tenait son idée. Il reprit sa route, et quand elle fut arrivée au point voulu, Claes fit comme le ruisseau qui contourne une pierre, il contourna son arbre.

Seulement sa belle route droite eut, par le milieu, un gros ventre.

— Je devine, Claes, ce vieux sapin, vous y teniez.

— Non, fait Claes.

— Mais alors, il me semble, il eût été plus simple de le flanquer par terre.

— On a son idée, répond Claes, on n'en a pas une autre.

— Bon, bon, Claes... Pourtant, sans vous fâcher, je crois m'apercevoir que cet arbre, l'arbre pour lequel vous avez détourné votre route, je ne le vois pas, cet arbre.

— Non, dit Claes. L'hiver suivant, il a gelé très fort, le bois était cher. Alors j'ai eu mon idée : j'ai abattu cet arbre pour en faire des fagots.

* * *

ÉLOQUENCE.

Vader me raconte l'aventure. Elle date de loin, du jour même où l'on enterra sa brave Trees, dont Dieu ait l'âme. On était au cimetière, et pour sa femme, vous pensez, Vader pleurerait très fort, quand un gros chien noir, qui avait pris place dans le cortège, se mit à pisser sur une tombe.

À un autre moment, Vader aurait dit : « C'est un chien qui pisse. » Mais aujourd'hui, si près de sa Trees !

— Sale bête, pensa Vader ; aussi pourquoi n'a-t-on pas bâti un mur autour du cimetière ?

Puis il se remit à pleurer.

De tout ceci, il ne souffla mot à personne. Mais à la première réunion du conseil de la commune, Vader, qui était M. l'échevin Baerkaelens, eut quelque chose à dire. En ce temps, feu M. le baron était bourgmestre. Que Dieu ait son âme. Vader ne l'aimait pas.

— Monsieur le baron, dit-il, nous avons en caisse trois cents francs. Je propose qu'avec cet argent nous fassions bâtir un mur autour du cimetière. Ce serait plus convenable.

Convenable ou non, M. le baron détestait les idées, quand elles ne venaient pas de lui.

— Un mur, trancha-t-il, c'est inutile.

— Inutile, ratifia le conseil, qui, devant un baron, n'eût pas osé autrement.

Mais Vader osa, lui. Il pensait à sa Trees. Ce qu'il dit à M. le baron après tant d'années, il s'en souvient mot à mot.

— J'étais assis, j'ai sauté debout, comme ça, raconte Vader, qui essaie péniblement de se remettre droit. J'ai mis mes poings sur la table : Vous, ai-je dit, monsieur le baron, vous ne voulez pas d'un mur et moi, j'en demande. Vous, ai-je dit, monsieur le baron, vous dites : « C'est inutile », ce qui n'est pas une raison ; moi, je vais vous donner les miennes. Allez, ai-je dit, monsieur le baron, allez à Zœrzel, allez à Brecht, allez à Oostmalle, allez à tous les villages voisins, vous y verrez un mur autour du cimetière. Et ce sont des communes pauvres. Nous, ai-je dit, monsieur le baron, nous avons trois cents francs en caisse ; nous avons un bourgmestre qui est baron, mais nous n'avons pas de mur pour protéger nos morts. Voyons, ai-je dit, monsieur le baron, est-il convenable de refuser aux trépassés, qui ont été des hommes ou des femmes, ce que l'on donne, comme abri, au moindre cochon quand il vit ? Vous, ai-je dit, monsieur le baron, vous avez, autour de votre château, un mur, et non seulement vous avez un mur, mais, devant ce mur, vous avez une haie et devant cette haie, vous avez un fossé rempli d'eau. Ce n'est pas chez vous, ai-je dit, monsieur le baron, que les chiens entreront sans sonner à la porte. Mais votre tour viendra, ou ce sera M^{me} la baronne. Vous n'aurez plus votre mur, plus votre haie, plus votre fossé ; vous serez au cimetière et alors, si vous avez refusé mon mur, que direz-vous, ai-je dit, monsieur le baron, quand le chien qui a pissé sur ma Trees viendra chier sur la vôtre ?

Je ne sais si, depuis, Vader n'a pas ajouté quelques mots. Mais le mur fut bâti. Il y a trente ans. Il est toujours là. On peut le voir : haut, massif, en briques un peu frustes, comme les arguments qui l'ont créé.

LA DERNIÈRE LEÇON DE MÉLANIE

À JEAN-RICHARD BLOCH.

— Quand Vader sera mort, disait Mélanie, nous vivrons de nos rentes.

Et c'est Mélanie qui va mourir.

On sait maintenant d'où lui venaient ses migraines. Ce n'était pas dans la tête. Cela venait de plus bas, à l'intérieur du corps, de l'estomac où le mal la rongait.

Mais est-ce bien sûr ? Le médecin qui le dit n'a vu cela que sur la langue.

— Le cancer, explique Benooi, c'est quand on mange du jambon mal salé, où les mouches ont trouvé la place pour piquer un ver. Le ver se creuse un nid dans l'estomac et le mange comme un jambon.

Il y a longtemps que Mélanie ne touchait plus au jambon, ni au lard, ni aux tartines. Elle ne prenait plus qu'un peu de lait battu, à peine une tasse, et encore, cela ressortait, comme elle l'avait pris.

D'abord, elle ne voulait pas se mettre au lit. Elle se tenait près de l'âtre, pressant son estomac, pliée sur elle-même, comme une vieille.

— Vous devriez vous coucher, disaient les garçons.

— Non, faisait Mélanie.

Un matin, à bout de force, elle est restée :

— Mélanie, ont dit les garçons, vous feriez bien de vous lever.

Après une nuit, elle a cru qu'elle le pourrait, et, en effet, elle a pu.

Mais vers dix heures, elle raclait une betterave, quand :

— Jésus-Dieu ! ça tourne, a dit Mélanie, qui est tombée par terre.

Pendant que Trees, la servante, la couchait, Mélanie était bien triste. Juste ce jour, on allait tremper tout un mois de lessive.

Dans leur trou, les cochons se disputent et grognent, parce que Mélanie, qui les gâtait, ne leur apporte plus leur dessert quotidien de mauvaises herbes.

Mélanie malade, qui livrera le beurre et les œufs aux clients de la ville ? Fons y va et, comme toujours, distrait, néglige la moitié de ses courses.

— J'irai, moi, dit Benooi.

Et Benooi, si méthodique, revient le soir, avec ses paniers, tout son beurre, tous ses œufs, ayant oublié le carnet où Mélanie inscrit les adresses.

— Un ménage où manque la femme, dit Marie, n'est plus un ménage.

Elle va pour donner un coup de main. Elle y met les soins dont elle est coutumière :

— Madame, dit Benooi, si vous pelez si minutieusement les pommes de terre, elles ne seront jamais cuites.

Dès le début, le Père Isidore, qui sauve les âmes, est venu voir Mélanie. Il a compris tout de suite qu'il avait le temps. Il revient, néanmoins, tous les jours, le matin ; le docteur aussi, l'après-midi.

— J'ai deux médecins, fait Mélanie, qui veut rire.

En apprenant la nouvelle, Pélagie la mendicante, pour qui Mélanie a toujours été si bonne, veut, à son tour, se montrer bonne. Elle accourt, un matin, avec un œuf, le premier que Mieke, sa poulette, vient de pondre.

— Mangez-le, dit Pélagie, cela vous fera du bien.

— Mais je ne puis pas, dit Mélanie, le docteur le défend.

— Tatata : un œuf frais. L'œuf de Mieke, voyons !

Mélanie fait un effort et mange la moitié de l'œuf, battu dans du lait, avec un peu de sucre. Mais à peine avalé, elle le rend, comme un vilain œuf pourri.

Depuis que sa sœur est malade, Fons, plus fréquemment, se tâte la jambe, où sont les rhumatismes.

De son fauteuil à l'auberge, Vader voit passer le docteur, Fons maussade, Benooi qui secoue des fioles. Il voudrait bien savoir. On ne lui dit rien.

C'est la quatrième fois que Vader reçoit la mort dans sa maison. La première fois, ce fut, il y a trente ans, pour la brave Trees, sa femme ; puis ce fut pour Marie, sa fille ; puis pour Antoine, un garçon déjà fort qui était militaire :

— C'est étonnant, pense Vader, ce que les jeunes sont faciles à mourir.

Quand elle est sur le côté gauche, Mélanie croit qu'elle serait mieux sur le côté droit. Elle s'y met ; aussitôt le côté gauche serait meilleur.

— Le docteur, explique Benooi, lui a d'abord fait boire quelque chose de blanc, puis ç'a été jaune, maintenant c'est tout vert. S'il croit la guérir, avec toutes ses couleurs.

Marie entre chez elle :

— Ah ! madame, souffle Mélanie, je suis bien contente de vous voir.

Puis elle ferme les yeux.

J'y vais à mon tour, très ému. C'est la première fois que j'entre dans sa chambre, qui est, en somme, la chambre d'une vierge. Elle sommeille blanche, la bouche ouverte, l'air déjà morte. Elle tourne un peu la tête.

— Bonjour, Mélanie, vous allez bien ?

Je n'ai rien trouvé de mieux.

Je me heurte à Benooi :

— Eh bien, monsieur, qu'en pensez-vous ?

— Oui... Benooi... oui...

Et je file.

— Benooi !

— Mélanie ?

— Vous savez que les beaux draps blancs se trouvent dans la grande armoire.

Benooi va voir : il s'assure, en même temps, que le cierge, qui a servi, la dernière fois, à l'agonie du frère, est encore assez long.

— Tant que le docteur ne prescrit pas de poudre blanche, a dit Fons, il reste un peu d'espoir.

Et ce matin, le docteur qui prépare lui-même ses ordonnances, rapporte, dans une boîte, trois petits paquets gonflés d'une poudre blanche.

— Si elle a faim, dit le docteur, donnez-lui ce qu'elle désire.

Mélanie, qui a sans doute entendu, ne profite pas de la permission.

Les mots qu'elle soufflait ne tenaient plus ensemble. Elle ouvre les yeux en sursaut :

— Garçon, qu'on n'oublie pas de mener le Bourgmestre au taureau.

Ne croyez pas qu'elle déraisonne : elle pense à sa vache, celle qui est à sec et qu'on appelle le Bourgmestre.

— Ce sera pour demain, me dit le Père Isidore, demain avec le coucher du soleil.

En effet. Un merle sifflait tout seul, les fenêtres étaient rouges, quand Benooi, très pâle, est venu, en hâte, pousser les volets.

Dans l'armoire on a trouvé les beaux draps blancs. On lui a joint les mains et mis entre les doigts le chapelet qui était le sien. Elle n'a plus son grand air d'empereur romain. En maigrissant, elle a commencé à ressembler à Fons son cadet, puis à Benooi, le plus jeune, et maintenant, elle est retournée à Dieu, avec la face apaisée d'un tout petit enfant.

— J'étais là, dit Fons. J'avais un trou dans ma culotte, au genou. Elle regardait ce trou... elle regardait...

Au dernier moment, on ne trouva pas l'eau bénite.

— L'eau, l'eau, s'énervait Benooi.

Entendant cela, Fons sortit, puis revint, portant, à bout de bras, un plein seau d'eau de son puits.

Tandis que le Père Isidore priait, elle tenait si mal son cierge, qu'un peu de cire lui est tombé sur les paupières et, d'avance, lui a cacheté l'œil.

Mélanie est morte un vendredi. Pour la première fois, depuis l'hiver de ses grands rhumatismes, Fons manquera sa chasse, un dimanche.

Mélanie partie, Trees est perplexe. Benooi se mariera-t-il, ou prendra-t-on une seconde servante ?

Fons ne dit rien. Il a sa figure du matin, quand il se lève de mauvaise humeur. Comme en entrant, je lui dis : « Bonjour Fons », il regarde, hargneux, cet étranger.

Benooi est moins rude : il a les yeux rouges. Mais ce ne sont pas des larmes ; c'est son cigare. Voyez : il fume comme tous les jours ; plus, puisqu'il reste à ne rien faire. Et pour aller plus vite, pendant que son cigare brûle par un bout, de l'autre, il le mâche.

Ernest et Jérôme, les deux frères citadins, descendent du même train. Ils sont en deuil de ville, costumes noirs, manchettes, large crêpe au chapeau. En route, ils ont dû s'entretenir de l'héritage. Mais je sais que Fons, Mélanie et Benooi ont pris leurs précautions et que ce qu'ils ont gagné à eux trois n'ira pas aux deux autres.

Pour le chapelet du soir, les voisins sont tous là, pieds nus ou sur les chaussettes. C'est Gille, le boiteux, qui récite les prières. À la fin comme il annonce : « Un *Ave Maria* pour celui d'entre nous qui mourra le premier », Vader lève la tête et regarde les enfants qui lui restent. À qui le tour ?

Qui sonnera les cloches ? Suivant les lois du voisinage, ce serait moi. On n'ose me le demander et je ne veux pas

m'offrir. Les bras me tomberaient à tirer sur les cordes, tandis que la pauvre Mélanie passerait près de moi, dans sa boîte.

Dans la cour, on attend l'heure de lever le cercueil. Il fait un chaud soleil de fin d'août. Huit jours de plus, les raisins étaient mûrs. Pas de soupe aux raisins, cette année ! Black, qu'on tient enfermé, hurle derrière une porte. Il y a beaucoup de monde. Avec son coude, Trees, qui est en sabots, s'ouvre un chemin jusqu'au puits, d'où elle tire un seau pour ses bêtes...

Voici la charrette.

Vader file en avant, par le train, jusqu'au village. Il a son costume brun des dimanches, ses sabots, sa canne. Il choisit sa voiture :

— Un coup de main, Vader ?

— Laissez donc, dit Vader.

Il est vivant, lui : pas besoin qu'on le hisse.

C'est Guido qui mène la charrette, les Trappistes ont prêté un cheval : il ne conviendrait pas que Lice, la jument, traîne sa maîtresse. On marche très vite, comme toujours.

Devant ma maison, Marie, qui attendait sur la porte, nous rattrape et, sans me regarder, se joint aux groupes des femmes.

Mélanie nous aimait beaucoup. Elle était si bonne, que, puisqu'elle est morte, il faut bien qu'il y ait un paradis. Elle

bourrait Marie de fromage, à l'en rendre malade, parce que Marie avait dit :

— Je raffole du fromage.

— Benooi, disait-elle, portez donc à Monsieur ce pot de confiture.

Elle-même n'eût pas osé.

Elle disait aussi :

— Monsieur est un si brave homme.

Elle y mettait beaucoup du sien...

Et maintenant, voilà !

À l'église, quand on apporte Mélanie, Vader, déjà à sa place, se met debout comme pour l'arrivée d'un grand personnage. Il va le premier pour l'Offrande. Il a laissé sa canne et marche à petits pas, un sabot devant l'autre. Tout le défilé doit marcher comme lui.

En traversant le cimetière, derrière le corps de sa fille, Vader pense-t-il au fameux mur qu'il a fait bâtir ?

Il tire un grand mouchoir rouge.

C'est à quelques croix de feu Johanna, sur la même rangée.

Nous sommes tous là, comme alors : Guido, ses enfants qui ont grandi, Nélis, Fons, Benooi, moi qui avais tant à voir...

Seulement, il y a des années. Et cette fois, je pleure...

Merci, Mélanie !

LES TRAPPISTES

À GEORGES EEKHOUD.

SI NON PÆNITENTIAM EGERITIS OMNES PERIBITIS.

C'est gravé en lettres d'or, au-dessus de la porte du couvent, et cela veut dire : que si nous ne faisons pas pénitence, nous périrons tous...

Tous ? Fichtre...

Il y a les Pères et les Frères, ceux-ci vêtus de brun, ceux-là de bure blanche.

Ils sont à la mode du temps de saint Benoît, leur fondateur. Le crâne rasé de près, les Frères portent tous leurs cheveux dans la barbe, qui est en vérité très longue. Les Pères n'ont pas de barbe, et on ne leur laisse de cheveux que juste assez pour en faire une auréole autour de la tête.

Leur toilette n'est guère compliquée : un sac avec des manches pour le corps, un capuchon qui se rabat sur la tête, une ceinture de cuir où pendent une corde, un chapelet et, chez les Frères, un grand couteau fermé. Pour les cérémonies à l'église, ils passent, par-dessus le premier, un second sac, sans manches cette fois, mais plus large et très long, qui ne laisse à découvert que la tête.

Sur le côté droit, à hauteur de la hanche, chaque moine porte, dans sa robe, un accroc, reprisé d'ailleurs. Même quand la robe est neuve, l'accroc y est. Il veut dire :

— Nous sommes pauvres.

Ils sont, dit un pieux livre, les Pénitents de Dieu. Ils continuent, pour leur compte, la souffrance de Jésus, et portent dans leur chair qui les clous, qui les épines, qui un autre instrument de la divine Passion.

Je veux bien le croire. Je ne m'aviserais pas de leur soulever la soutane, pour savoir ce qui se passe en dessous.

Tels quels, ces moines m'impressionnent très fort. Les premiers temps, quand j'en apercevais, je faisais un détour, ou si je ne pouvais autrement, je saluais de loin ces hommes qui, pour l'amour de Dieu, se levaient la nuit, à deux heures, et ne mangeaient jamais de viande.

C'est Benooi qui m'apprend à les connaître. Il m'introduit un dimanche pour la messe, et je m'étonne que ce soit si simple : on sonne à la grand'porte et l'on entre.

— Ils sont, m'explique Benooi, cent vingt : quarante Pères, quatre-vingts Frères.

— C'est beaucoup, Benooi, et que font les Pères ?

— Rien, dit Benooi. Ils font pénitence.

— Comme sur la pierre ?

— Oui, dit Benooi. Ils chantent les offices ; ils méditent, ils reçoivent les confessions ; ils prient.

— Et les Frères, Benooi ?

— Oh ! ceux-là ont la vie plus dure : ils ont une imprimerie ; ils cultivent des champs ; ils dirigent la ferme ; ils fabriquent de la bière, du fromage, du vin : chacun a sa tâche.

— Et, par-dessus le marché, ils prient, ils méditent ?

— Oui, dit Benooi.

Il ne faut pas être sceptique, ni compter avec les chiffres du monde. En religion, quatre-vingts Frères qui travaillent, pour quarante Pères qui méditent, cela ne fait pas quatre-vingts domestiques pour quarante fainéants.

L'OFFICE.

Plus vaste que celle du village, l'église ne sert que pour les moines. Le milieu reste vide ; le long de la muraille, il y a des stalles. Les Pères se tiennent là-bas, dans le chœur, derrière ces deux autels, où l'on n'aperçoit que le blanc de leurs manches qui bouge. On voit mieux les Frères alignés sur deux rangs, un à droite, un à gauche. Ils ne remuent pas ; on croirait qu'ils sont morts. Raides déjà, on les a roulés dans leur manteau et plantés, sur leurs pieds, à leur place. Quelques-uns ont le corps qui s'affaisse ; d'autres lèvent au ciel une face dont on ne retrouve plus le regard ; il ne doit plus y avoir qu'un trou sous ces paupières : il y a longtemps qu'ils sont morts.

Tout à coup, quelque chose s'agite sous le froc, à l'endroit où doivent être les mains, et ces cadavres, une seconde animés, se jettent à genoux, s'allongent par terre, vivent comme des hommes, puis de nouveau se figent.

Les Pères chantent dans le chœur. Ce n'est pas le vacarme orgueilleux du musicien qui se place sous l'oreille de Dieu et lui dit :

— Écoutez-moi, quel génie !

Leur chant fait pénitence. Il ne pense pas à soi : il prie. À la fois très triste et très doux, il appelle le Maître et n'ose monter jusqu'à Lui. Un malheureux s'est égaré sous la terre, il appelle ; il voudrait qu'on l'entende ; il craint cependant qu'on l'entende.

VISITE.

Aux étrangers qui le demandent, le Frère hospitalier a mission de montrer les principales pièces du couvent. Un coup de cloche l'appelle au parloir. Barbu et noir, il se présente sur le seuil, salue d'un mouvement de tête, sait ce qu'on lui veut et, sans un mot, fait signe qu'on le suive.

Il se rend d'abord à l'église, parce que, dans une maison, celui qu'on salue en premier lieu, c'est le Maître. Il s'agenouille un instant, pour son compte, sans se demander si les autres l'imitent. Comment pourrait-on ne pas croire en Dieu ? Il n'y pense même pas. Quand il a fini, il ouvre un de ces gros livres que les Pères ont devant eux dans leurs stalles, puis il commence son véritable itinéraire : le réfectoire, la salle du Chapitre, la bibliothèque, le cloître, l'imprimerie, les étables...

Toujours sans rien dire et lentement, afin qu'on ait le temps de voir, il traverse des pièces, pousse des portes, les referme. Il s'arrête aux bons endroits et désigne du menton ce qui lui paraît le plus remarquable.

Au dortoir, où chaque religieux a son alcôve, il découvre un coin de paille, et pousse dessus, pour qu'on sache qu'elle est dure.

LE CLOÎTRE.

Sur une petite porte, des lettres gothiques annoncent « Clôture ». C'est le cloître, le cœur, l'endroit saint du couvent. Les religieux, pour le traverser, s'enferment dans leur manteau et tirent, plus avant, leur capuchon sur la tête. Au long des murailles, d'autres inscriptions parlent de la Mort, encore la Mort, toujours la Mort. Ceux qui doivent les lire ne sont déjà plus que des fantômes.

LE RÉFECTOIRE.

Une grande salle, froide, dallée, croirait-on, avec de la glace. Au long des murs, trois tables en bois nu, deux très longues pour les Frères et les Pères, la troisième, plus petite, et toute seule, pour l'Abbé, entre le Prieur et le Maître des Novices. Chaque Trappiste a devant soi une cruche en terre avec de l'eau, un gobelet d'étain, un petit cube de pain, celui de l'Abbé pas plus gros que les autres. Comme pour les grands banquets, les tables sont dressées d'avance. On peut venir quand on veut, on retrouve exactement à leur place les mêmes petites cruches, les mêmes gobelets et les morceaux de pain, qui semblent, eux aussi, toujours les mêmes.

Les religieux mangent en silence, la tête couverte, les mains à peine sorties de leur manteau, pendant qu'un Père, à son pupitre, leur lit un récit, hors d'un livre.

Celui-là, on ne sait pas quand il mange. D'ailleurs, pour ce qu'il y a...

LA SALLE DU CHAPITRE.

On pourrait se croire encore au réfectoire, seulement, au lieu de tables, ce sont des stalles, comme à l'église. Celle de l'abbé domine un peu les autres. Nue, sans cadre, avec un grand Christ suspendu au milieu, la pièce est austère comme un tribunal. Ce qui s'y passe, on ne le dit pas. Mais, à la fin de la journée, si un religieux a péché contre la règle, il quitte sa place, se prosterne devant l'abbé, se couche à plat ventre et, à cet homme qui le juge, aux autres qui écoutent, demande humblement qu'on le châtie de sa faute.

LA BIBLIOTHÈQUE.

Il y a plus de livres que dans la bibliothèque de Westmalle qui n'en possède qu'un, mais il n'y a pas plus de lecteurs. Les mots sont vains. Un seul suffit : Dieu.

LE PROMENOIR.

L'architecte l'a conçu très sévère : des galeries en voûtes qui se perdent dans le noir, des fenêtres à barreaux, des portes

à ferrures et, passant là dedans, costumés en moines, des hommes dont on n'entend pas qu'ils marchent.

Ôtez la foi, c'est du théâtre.

L'HORLOGE DE LA MORT.

Au tournant d'un couloir. On tombe là-dessus, tout à coup, en surprise. Ciel ! Des crânes par monceaux, des larmes comme des œufs, un ange furie qui souffle dans une trompette, pendant qu'un squelette serre les dents et montre l'heure, avec ses doigts en os.

C'est tellement effrayant qu'on n'a plus peur.

LE CHEMIN DE LA CROIX.

Frère Modestus, qui est peintre, y a vidé, avec son âme, ses plus beaux tubes de couleurs ; du bleu vraiment bleu pour la robe de Marie ; son blanc le plus chaste pour la tunique de Jésus ; un rouge cruel pour les braies des soldats ; puis du violet, de l'or, du vert, suivant le caractère des autres personnages. Les couleurs entrent dans l'œil, à éborgner un vrai peintre. Mais comme il souffre, Jésus, dans le pur vermillon de ses plaies ! Et sa pauvre Mère serait-elle aussi triste, si on ne lui avait figolé, une à une, ses larmes, rondes et blanches, presque aussi grosses que ses yeux ?

LE CIMETIÈRE.

Morts pour de bon, on ne les transporte pas au cimetière du village ; ils ont le leur, sous les ifs du jardin, près du cloître. On les enterre sans cercueil, sur une planche, les mains jointes sous leur manteau, exactement pareils à ce qu'ils étaient à l'église. Seulement, on leur ferme le capuchon par-dessus la figure et ils ne sont plus debout.

L'ÉTABLE.

Quatre-vingt-dix croupes de vaches, bien alignées, bien nettes, avec des pis très gros et des queues qui s'effilochent par le bout, comme la tresse d'une jeune fille un peu sale. Seul, à l'extrémité de l'étable, un taureau, à l'œil rouge, hume, avec délice, le parfum de ses quatre-vingt-dix femmes. Dans ce couvent d'où l'amour est exclu, lui, il peut.

HOSPITALITÉ.

Sans que vous disiez votre nom, si vous entrez, le Frère hospitalier vous offrira de la bière, du fromage et du pain. Si vous restez quelques jours, vous devenez un *hôte*. On supposera que vous suivez les offices. On vous donnera un petit tableau avec les heures. Mais vous êtes libre. Vous aurez une chambre, un lit pas trop dur, des légumes comme les Pères,

avec des œufs et du lait en plus, si ce qu'ils mangent ne vous suffit pas.

Au moment de partir, aucun maître d'hôtel ne s'enquerra si Monsieur a été satisfait du service et on ne présente pas la note. Ce que vous pourriez donner, ce sera pour les pauvres.

Un jour, des peintres sont venus, à plusieurs, en veston de velours, avec des barbiches, beaucoup de gueule, en vrais artistes. Évidemment, s'ils daignaient se goberger à l'œil, c'était pour se distraire, casser des assiettes, mener grand bruit, se moquer, au nom de l'Art, de ces hommes, qui n'auraient pas su foutre du mauve dans un paysage.

La noce dura huit jours ; après quoi ils s'en allèrent, artistes plus que jamais, n'ayant rien compris de la Beauté de ces moines, qui n'entendirent même pas leur vacarme.

* * *

QUELQUES-UNS.

Leur second manteau enlevé, les Trappistes se transforment : ce sont encore des moines, mais ce ne sont plus des morts.

Les Frères travaillent dans les champs ; ils retroussent leur froc et l'on voit alors qu'ils ont des jambes, de grossiers pilons en sabots, entortillés de bandelettes, qui sont des bas.

Les Pères ont des bas blancs, des chaussures noires, quelques-uns des sandales, comme nous des pantoufles.

Ils se promènent quelquefois autour de leur couvent, sous les allées de chênes. Mi-blancs, mi-noirs, on dirait des

oiseaux. Peu sauvages, ils se laissent approcher. On leur tend une parole, aussitôt ils répondent.

LE PÈRE ÉCONOME.

Presque tous les jours, Père Anselme doit aller en voyage. Il n'aime pas beaucoup cette façon d'être moine.

Avant de partir, il entre chez les Baerkaelens reposer, un instant, ses bras à valises.

Il porte le paletot noir et le tricorne du prêtre, mais le blanc de sa robe le trahit par en dessous. Il peut converser, puisqu'il est hors du couvent, et tient à la bouche un gros cigare.

Il connaît, par leur nom, tous les Baerkaelens et sait de chacun ce qui l'intéresse ; les lièvres pour Fons, les vaches et les cochons pour Benooi, le ménage pour Mélanie, des généralités pour Vader qui a des souvenirs.

— Et vos poules ? ne manque-t-il pas d'ajouter, quand je suis là.

— Et vous, mon Père, toujours en route ?

Alors le bon Père met ensemble ses mains et lève au ciel des yeux qui louchent un peu :

— Ne m'en parlez pas. Hier j'ai vendu deux wagons de fourrage, aujourd'hui je pars pour un procès. Quand je pense que mes parents tenaient un commerce et que j'y ai renoncé pour prier le Bon Dieu à mon aise... Enfin, c'est notre Père Abbé qui veut.

Et comme il entend siffler son tram, vite, au premier, il allume un deuxième cigare et court se caser dans la voiture qui, une fois de plus, va le rejeter dans les tracas de ce monde.

LE NOCEUR.

Ça dégouline comme par tonneaux ; ce que, dans ce pays où il ne tombe jamais trop d'eau, Fons appelle : « une bonne petite pluie sucrée ».

Il me tire, par la manche, jusqu'à la fenêtre et me montre, sur la chaussée, au milieu de ce déluge, un bon Père, sans parapluie, qui se morfond après le train.

— Il va se noyer, Fons, pourquoi n'entre-t-il pas ?

— Il n'a garde, répond Fons. Il y est venu trop souvent, autrefois, quand il était de ce monde. Il arrivait d'Anvers. Il s'installait pendant des heures, buvait, goinfrait, devenait l'ami de tout le monde et, le soir, balançait si fort qu'il fallait se mettre trois pour le fourrer dans le train. Et maintenant, regardez-le.

L'air un peu benêt, s'égouttant comme un arbre, l'ancien noceur accepte avec résignation toute cette eau qui lui tombe. Ses lèvres remuent ; il ne voit pas l'auberge ; il ignore qu'il y en ait une et comme Fons, son ancien camarade, se risque dehors et lui tire sa casquette, il répond du tricorne, d'un geste grave qui ne se souvient plus.

PÈRE ISIDORE.

Le Père Isidore est un moine très pieux. C'est le saint du couvent, mais il chante faux. Pendant sa messe, à peine a-t-il ouvert la bouche pour chanter *Oremus*, qu'il n'a déjà plus le ton, tantôt trop haut, tantôt trop bas. Le Père Herman, qui le soutient à l'harmonium, a beau lui tendre, l'une après l'autre, ses notes, il les rate avec une si belle précision que l'on se demande, en fin de compte, si ce n'est pas l'organiste qui bafouille.

— Je suis, dit le Père Isidore, le Terre-Neuve du Bon Dieu.

Il entend par là qu'il a sauvé beaucoup d'âmes.

Lorsque, dans la région, quelqu'un va mourir, ce n'est pas au curé, mais au Père Isidore, que l'on pense. Comme pour le médecin, on peut arriver à n'importe quelle heure ; il prend son chapelet, son bréviaire, une croix – sa trousse à lui – et part.

Il a de si bonnes lèvres, qu'en le voyant on a moins peur de mourir :

— Prenez courage, dit-il, vous verrez Dieu bientôt.

Il en a soigné tant, qu'il juge, mieux qu'un médecin, si la fin est proche ou s'il faudra revenir. Il sait quand il doit commencer les prières des agonisants, allumer le cierge, le fourrer entre les doigts du malade. Et tandis que celui-ci tantôt semble expirer, tantôt reprendre un peu de souffle, le bon Père précipite ou ralentit ses prières, de façon que son dernier *Amen* tombe tout chaud, à la sortie, sur cette âme et que le diable ne la puisse prendre.

À ceux qui restent :

— Ne pleurez pas, il est au ciel.

Le prier étant mort, il est question de nommer à sa place le Père Isidore. Tout le monde le sait au couvent, même le Père Isidore, qui est cependant un moine très modeste.

— Je suis, dit-il, une flèche entre les mains de mon supérieur. Où on me lance, j'irai.

Mais je devine où le saint homme voudrait qu'on lançât cette flèche.

Jaloux de sa dévotion, je savoure, un instant, la joie mauvaise du critique.

PÈRE HERMAN.

C'est lui qui tient l'harmonium, au milieu du chœur, où les plis de son manteau tombent en de si belles lignes. Il a fait des études. C'est l'érudit du couvent, le seul qu'on aperçoive quelquefois à la bibliothèque.

Ses parents vivent à Forest, aux environs de Bruxelles.

Gille, mon ami, qui est également de Forest, vient un jour me voir, chargé de présenter au Père les compliments de sa famille...

Nous l'attendons un long temps au parloir.

— Je viens, commence Gille, de Forest...

— Forest... Forest..., réfléchit le Père, c'est possible... Je ne me souviens pas...

Puis il part, en saluant de la tête, car il est poli.

PÈRE JOSEPH.

Père Joseph est si petit qu'on a beau lui rogner les manches, elles sont toujours trop longues. Les bras pendants, elles traînent jusqu'à terre, et quand il entre ainsi à l'église, on voit s'avancer quelque chose de blanc et de bas, comme une poule qui marcherait sur ses ailes.

SIGNES.

Depuis que je les fréquente, les Frères, qui ne peuvent converser entre eux que par signes, ont dû en trouver un autre et lorsque, avec ceux qui me connaissent, j'en rencontre un qui ne me connaît pas, les premiers me montrent d'un doigt, puis, avec la main tout entière, se dessinent un petit rond, sur l'estomac. Il faut comprendre :

— C'est le monsieur qui vient de Bruxelles.

FRÈRE BRUNO.

À la suite d'un malheur, Frère Bruno porte une jambe de bois, un simple pilon attaché, par une courroie, à ce qui lui reste de la cuisse.

Elle lui permet de marcher à peu près comme les autres, mais avec plus de bruit, et l'on entend, de loin, par où il passe. Comme elle le gênerait à l'Office, dans les stalles des Frères où l'on reste debout, les Pères lui ont fait une place dans le chœur, où il peut à sa guise se lever ou s'asseoir. Quelquefois, au milieu du silence, un grand coup sur les planches annonce que Frère Bruno a remué la jambe.

Il avait encore les deux, lorsqu'un jour, conduisant une charrette, il roula par terre. Il entendit comme une branche qui craque, et sentit un grand mal au milieu de la cuisse, à l'endroit où sa robe se mouillait de rouge.

Il se traînait sur les mains, quand on le ramassa.

Le médecin, qui habite assez loin, arriva au plus vite, deux heures après. Il n'eut que le temps d'ouvrir sa trousse, mais le bon Frère refusa la drogue qu'on voulait lui fourrer sous le nez. Roulant son chapelet, il se laissa découper la peau, tailler la chair, scier l'os, serrant les grains plus fort quand ça brûlait. Il en dit deux dizaines : la première pour Jésus, la seconde pour la Vierge ; à la troisième, en voyant partir, sur un linge, ce grand morceau de jambe, qui était, en somme, sa jambe, il fit : « Ouâah ! » et le chapelet tomba.

FRÈRE JOACHIM.

Je ne sais si Frère Joachim profite d'une dispense, mais, dans cette maison où chacun est tenu à se taire, il parle tout le temps. Il ne parle d'ailleurs que de ses poules.

C'est lui qui eut l'idée d'organiser la basse-cour des Trappistes. Avant lui, les Pères ne possédaient qu'une vingtaine de poules : des sauvages qui vivaient à l'écart dans un coin de grange. Personne ne s'en occupait ; elles n'avaient pas de coqs ; leurs œufs pourrissaient dans le foin :

— J'ai dit à notre Père Abbé : « Laissez-moi faire ». Je leur ai d'abord donné un coq... Et maintenant, voyez.

Elles sont plus de deux mille. Le coin de grange est devenu la grange tout entière et mord déjà sur le bâtiment voisin, qui fut autrefois une chapelle.

À l'en croire, les Pères supprimeraient la ferme, aboliraient l'imprimerie, ne fabriqueraient plus de bière, pour laisser à lui seul la charge de les entretenir, rien qu'avec ses poules.

Je suis son ami, parce que, comme lui, je m'occupe d'avi-culture.

D'une semaine à l'autre, quand je vais le voir, le dimanche, avant la messe, le Frère m'explique ses améliorations de la semaine.

Devant une mère avec ses jeunes, il me fait m'accroupir et, la main tendue, appeler : « Djip... Djip !... » pour qu'un poussin y saute et que je pèse comme il est lourd.

— Et ce coq, fait-il, quel gaillard. Regardez-le sur cette poule... Tenez, le voilà déjà après une autre !

La cloche a sonné pour la messe, le Frère a décroché son manteau, qu'il me rattrape pour me montrer une poule qu'il a guérie, cette autre qu'il opérera demain et, quand nous arrivons à l'église, en retard, moi au jubé, lui dans sa stalle, s'il prie le Bon Dieu, je suis sûr que c'est encore pour ses poules.

Un été, une épidémie s'est abattue sur les basses-cours de la région : beaucoup de poules mouraient. Benooi en a perdu vingt, moi quinze, Guido une. Peuh ! qu'est-ce cela ? Sur ses deux mille, le Frère, en trois nuits, en a perdu dix-neuf cent quatre-vingt-dix-sept. Voilà ce qui peut s'appeler un beau chiffre !

Dans la tête de Frère Joachim, quand on sonne à la grande porte, ce n'est ni un visiteur, ni un pénitent, ni un pauvre. C'est un monsieur qui vient voir ses poules. Et le Frère se prépare.

Frère Joachim, qui s'occupe de la basse-cour, et Frère Raymond, qui dirige la ferme, ne s'entendent pas très bien.

— Vos vaches, dit le premier, on devrait les supprimer. Elles coûtent gros et ne rapportent rien.

— Vos bêtes, riposte le second, sont bien contentes de se nourrir avec ce qui tombe hors du c... des miennes.

Et tout cela, suivant la règle, ils doivent se le dire, par signes.

FRÈRE ANTOINE.

Frère Antoine, qui est maintenant presque aveugle, a vu autrefois une chose très laide. Il n'aime pas à en parler.

Dans le parc des volailles, tandis qu'à tâtons il froisse de l'osier pour tresser des corbeilles, je me pose devant lui.

— Vraiment, Frère, ce que vous avez vu, c'était si laid ?

— Oui, dit le Frère, sans relever la tête.

— Et vous ne voudriez pas me le dire ?...

— Non, dit le Frère, c'est trop laid. Je ne le dis à personne. Jamais je n'oserais...

— Oh ! à moi, vous savez...

Les paupières clignotantes, le Frère tâche de voir si je ne plaisante pas.

— Eh bien, voilà.

Il était jeune alors. Pour le compte de son père, un négociant, il visitait les petites épiceries de village. Un jour, Dieu sait comme, il arrive dans cette mauvaise ville de Bruxelles, et, le soir, donne dix sous pour entrer dans un théâtre.

— Je me trouvais tout en haut, dans une espèce de jubé d'église où il y avait beaucoup de monde. En dessous, il y avait aussi beaucoup de monde et au bout, dans une partie très claire où se voyait un jardin, un homme, dans un drôle de costume, parlait avec une femme, dont la robe ne tenait pas aux épaules.

— Ils jouaient la pièce, Frère.

— Je ne sais pas. La dame remuait beaucoup et alors, je ne pouvais m’empêcher de voir... de regarder... Mais non vraiment, c’est trop laid.

— Voyons, Frère, dites...

— De regarder, achève le Frère, ce qu’une mère ne peut montrer qu’à son enfant, quand elle allaite.

— Vraiment, Frère, vous avez vu cela !

— Oui, avoue le Frère. Les premiers jours, au couvent, j’en ai beaucoup souffert. Je revoyais toujours la chose. Le diable, vous comprenez ? Je brûlais comme en enfer.

— Et maintenant, Frère ?

Le Frère sourit :

— Maintenant, je ne pense plus à la chose. Je ne la vois plus. Le Bon Dieu a été bon. Il m’a crevé les yeux.

FRÈRE ILDEFONSE.

En son temps, Frère Ildefonse portait un nom moins compliqué : il s’appelait Jan, comme beaucoup de gars de Westmalle, qui était aussi son village. Il courtoisait la Mélanie des Baerkaelens qui, toute jeune, n’avait pas encore pris son masque de Néron.

Certes, à choisir un mari, elle eût préféré Jan ; mais elle ne voulait d’aucun. Alors, sans désespoir, parce qu’aucune femme n’eût convenu mieux dans sa ferme, il s’est tourné vers Dieu.

Pendant vingt ans Mélanie n'entendit plus rien, puis un jour elle vit entrer à l'auberge un Trappiste à longue barbe, les cheveux ras, comme tous les Trappistes. C'était Jan qui, devenu Frère, s'appelait Ildefonse.

Il portait, au bout d'une ficelle, un de ces colis comme les Pères en expédient, tous les jours, vers la ville :

— Mélanie, dit-il, voulez-vous remettre ceci au premier tram ?

— Certes, Frère, répondit Mélanie, en trempant sa plume pour la lettre de voiture.

Le lendemain, il revint, puis d'autres jours, avec d'autres paquets, car c'était maintenant sa charge.

Chaque fois :

— Mélanie, dit le moine, voulez-vous remettre ceci au premier tram ?

— Certainement, Frère, répond Mélanie, qui s'assied à table, pendant que le Frère, dans son dos, surveille ses écritures.

Sujette aux congestions, Mélanie rougit quelquefois. Lui, jamais.

Un jour, il entre :

— Mélanie, voulez-vous...

Puis il s'arrête.

Il voit Fons lugubre, Benooi qui pleure, Vader pensif... Mélanie n'est pas là et les volets sont clos.

Il ne savait rien. Maintenant il sait.

— Benooi, se reprend-il, voulez remettre ce paquet au premier tram ?

Et pour Mélanie morte, ce sera tout.

FRÈRE BENOÎT

Quelque chose, tout à coup, lui fait aller la tête et son épaule trois fois remonte. C'est un tic. Quand il prie ainsi à la chapelle, devant la Vierge, il a l'air de Lui tenir des propos entre eux, qu'Elle est seule à comprendre. Peut-être, la trouve-t-il un peu longue à l'appeler près de son Fils. Il est vieux, un peu simplet, devenu tellement bon, qu'on n'ose plus le laisser seul, car il pourrait faire le mal sans le savoir.

Un matin, pendant qu'on le croit à l'Office, il trouve une porte ouverte, se risque dehors, parvient à la chaussée où sont les rails. Il les suit à petits pas. Arrivé près du bois, comme il entend siffler le train, il se gare derrière un arbre, attend bien sage, et, quand la locomotive est près, se jette.

Benooi passait. Il a vu l'accident. Il m'arrive tout ému.

— Son épaule allait, raconte Benooi. Il est sorti de derrière son arbre ; de la main, il a fait : « au revoir » au machiniste, puis rouf... Trois wagons sont passés.

C'est à quelques pas d'ici. Le train est toujours là. Deux hommes travaillent à rassembler les morceaux, d'entre les roues. En ville, on courrait voir.

Benooi a joint les mains :

— Un *Ave* lui fera du bien.

— Oui, Benooi.

J'enlève mon béret.

FRÈRE MODESTUS.

Il est vieux, droit comme un jeune. C'est lui qui a mis ces belles couleurs sur le *Chemin de Croix* dont les Pères sont si fiers, dans leur chapelle.

Mais dans quel tube a-t-il pris ce blanc d'argent pour sa barbe, ce rose pour ses joues et la lumière de ce bleu qui, dans un autre œil, serait du bleu qui ment ?

On lui a vidé un coin, dans la grange, pour qu'il en fasse un atelier. Il a déjà peint un Christ au sortir du tombeau. Maintenant, il travaille au portrait de la Vierge. Il ferme les yeux pour la voir. Elle porte une rose sur chaque pied ; elle joint les mains ; elle regarde le ciel, un peu comme le père Économe quand il se plaint : « Ne me parlez pas de ces voyages ».

— Vous faites, ai-je dit, mon Frère, de l'Art.

J'aspire le mot, pour qu'on sente le grand A.

— De l'art, souffle le Frère, je ne sais pas... je peins la Vierge.

Et son pinceau glisse, à petites touches :

— Je vous... salue... Marie...

La vieille Pélagie a pris froid et va peut-être mourir.

— Je connais un bon remède, dit Frère Mathieu.

— Oui, Frère ? Lequel ?

— C'est une espèce d'eau jaune, explique le Frère. Cela mousse quand on le verse. On en prend une tasse, le matin. On laisse piquer sur la langue, on avale. Après, on fait un renvoi et l'on est guéri.

— Si vite que cela, Frère ?

— Comme je le dis... J'en ai pris une fois. Cela s'appelle ?... C'était sur la bouteille : du... du lamp ?... du camp ?...

— Du champagne, Frère ?

— Peut-être bien.

Il faut savoir qu'entré au couvent, à six ans, comme orphelin, Frère Mathieu n'en est plus sorti.

Un jour, Frère Louis a vu voler un aéroplane et cela ne l'a pas surpris plus que d'un oiseau, puisque cette machine avait des ailes. Il sait aussi qu'il y a des trains. Cela marche à la vapeur, sur des rails. Mais qu'il y ait des voitures qui roulent par terre, toutes seules, sans cheval et sans rail :

— Farceur, dit le Frère.

NOVICE.

Quelquefois, il arrive un nouveau jeune gars venu des champs, de bonnes joues rouges, l'œil franc, tout joyeux de devenir Trappiste.

On peut le voir à la chapelle, où les Frères lui ont fait une place dans leurs stalles.

Seul vivant parmi ces morts, il a gardé la petite veste et le col de toile qu'il avait en entrant. Ses regards filent droit devant lui et il se campe bien ferme, bras croisés, comme il se tenait dans son église, au village.

Un peu gauche, il tâche d'imiter les gestes de ses compagnons et, à leur exemple, se prosterne, se relève, joint les mains ou se signe. Mais il le fait très vite, parce que son corps est jeune, et, quelquefois, il se trompe. Le Frère qui le dirige lui lance, alors, un regard dur.

La semaine suivante, il est toujours bien droit : mais on dirait qu'on lui a cassé quelque chose dans la nuque : sa tête pend. Il ne regarde plus devant lui : il ferme les yeux, et s'il lève encore les paupières, c'est pour les rabattre tout de suite. Son instructeur le surveille moins.

Huit jours après, la tête pend davantage et entraîne un peu le haut du corps. Il a perdu son air joyeux. Il connaît maintenant les gestes qu'il faut, mais ils ne sont plus à lui : ils ressemblent à ceux de tous les autres Frères. Quand il s'agenouille, il ne doit plus se contraindre pour ne pas être debout le premier. Le moine instructeur le regarde à peine.

Ainsi de semaine en semaine, on le voit se transformer, fléchir et s'éteindre. Un mois, deux mois. Une volonté du

dehors ronge la sienne, qui dépérit. Ses joues se fondent, sa barbe pousse. Il vit encore, mais à l'intérieur. Bientôt, il n'appartient plus au monde que par les vêtements qui s'éraillent aussi.

Et cela même disparaît.

Un jour, plus de veste, plus de col blanc, plus de jeune gars. À leur place, un froc brun, une longue barbe, une tête rase : un moine, – un cadavre parmi les autres.

* * *

LEUR RÈGLE.

C'est fête aujourd'hui chez les Trappistes. Au déjeuner, après quatre mois de pain et d'eau, chaque religieux trouvera, dans sa miche, une pincée de corinthes, et au lieu de deux heures, l'Office en durera trois...

— Benooi, ne trouvez-vous pas, Père Anselme a le ventre bien gros ?

— Pas étonnant, dit Benooi, toujours des légumes, ça vous enfle.

— Et Père Herman, comme il est maigre !

— Pas étonnant, dit Benooi, toujours des légumes, ça dessèche.

Je dis à Benooi :

— En somme, leur règle est accommodante. Voyez Père Anselme. Il ne fume pas au couvent ; mais, dehors, il se ratrape. Les autres aussi.

— Essayez, dit Benooi.

J'essaie. Je ne fume plus que dehors. Mais j'ai beau être libre, sortir à ma guise et plus souvent qu'un Trappiste, c'est tellement dur, que je préfère ne plus fumer du tout.

Les Frères ne fument point. Ils prisent. À la chapelle, tandis qu'ils ne bougent pas dans leur stalle, il faut quelquefois s'abstraire bien fort pour ne pas se dire que ces cadavres empestent rudement le tabac.

— Ce qu'il y a de plus dur, me confie un Frère, ce n'est ni de jeûner, ni de se taire, ni de se lever le matin à deux heures. C'est de ne pas se déshabiller pour dormir...

Les Trappistes, en effet, gardent la nuit leurs vêtements du jour. Ils ne défont que leurs chaussures.

— L'hiver, explique le moine, cela passe encore. S'il a plu, si mouillé que l'on soit, on a froid, mais les vêtements à la longue se ressèchent. En été, il n'y a pas moyen, on transpire. Plus on a chaud, plus on se mouille. On finit par coller.

MOI, JE...

À GASTON-DENYS PÉRIER.

Je deviendrais volontiers un ascète dans le genre de Ruysbroeck, par et qu'on l'appelle l'Admirable.

Je ne serais pas ce que je suis, si, sachant comment vivent les Trappistes, je ne voulais vivre quelque peu comme les Trappistes.

La première fois qu'avec Benooi j'ai visité le couvent :

— Benooi, ai-je dit, je crois que j'ai raté ma vocation ; j'aurais dû me faire Trappiste.

Benooi m'a regardé, mais il n'a rien dit, parce qu'il sait se taire.

« Si vous voulez être parfaits... »

C'est la parole du Christ. Les Trappistes ont fait ce qu'il faut : ils sont parfaits. C'est agaçant de fréquenter des gens parfaits, quand, soi-même, on ne l'est pas.

J'interroge le Père Isidore :

— La vie monastique est très belle, n'est-ce pas, mon Père ?

— Oui, mon enfant, très belle.

— Moins belle, cependant, que la vie du prêtre dans le monde.

— Plus, mon enfant ; et suivant le Christ, la seule parfaite.

— Et vivre simple, mon Père ? Avoir une petite ferme, quelques poules...

— C'est très bien, mon enfant, mais la vie monastique...

— Et la vie conjugale, mon Père ? Avoir une femme, élever des enfants, se dévouer...

— Pas mal, mais...

— Pourtant le mariage est un sacrement. Et un beau...

— Oui, mais de deuxième rang. Rien ne dépasse la vie monastique.

J'ai beau tourner mes questions, jamais je ne parviendrai à faire dire à ce moine que ma vie égale, au moins, la sienne.

Cela m'irrite.

Au tour de Benooi :

— Benooi, tous les hommes peuvent-ils se faire trap-pistes ?

— Oui, dit Benooi.

— Et les voleurs, les assassins ?

— Il y en a, dit Benooi.

— Et les hommes mariés ?

— Pour ceux-là, ce n'est pas possible..., à moins que leur femme ne soit morte.

— Ah !...

— Peut-être, insinue Benooi, que si, de son côté, la femme se décidait à entrer au couvent...

Je regarde Marie. Solide comme on l'a faite, la bouche pleine de pain, elle en est à son troisième déjeuner. Elle peut durer longtemps, et vraiment je ne la vois pas sous la jupe d'une carmélite.

Pendant une grosse minute, je la déteste.

En attendant, je m'arrange. Quand je travaille dans mon jardin et que j'entends la cloche sonner les trois coups de la Consécration, pendant la messe, je lâche la bêche, joins les mains et me recueille un instant pour réciter une prière. Ainsi font les Trappistes que leurs travaux retiennent aux champs, pendant l'Office.

Mais qu'à deux heures de la nuit, cette même cloche tire les moines hors de leur lit pour les matines, je me retourne dans le mien et fais le sourd. Après tout, est-ce que je suis un Trappiste ?

Pour entrer au couvent, Benooi n'a plus besoin de sonner. On lui a remis une clef. Il entre comme il veut.

— Je voudrais beaucoup, dis-je à Benooi, avoir la clef comme vous.

— Demandez-la, vous l'aurez.

Jamais je n'ai osé.

Pourtant, en ville, les amis savent que Baillon, qui s'entend si bien avec les Trappistes, entre au couvent comme il

veut, grâce à la clef qui lui a été remise par le Père Abbé en personne.

Entre nous, je ne connais pas le Père Abbé. Ce saint homme m'épouvante.

J'assiste à la messe le dimanche et quelquefois en semaine.

Peut-être aurais-je moins de dévotion, s'il me fallait rester dans le petit réduit, à l'écart, où l'on tolère les paysans. Mais grâce à Benooi, je connais une place meilleure, et par des escaliers, des couloirs, je me faufile à l'étage, au jubé, où l'on accepte les « hôtes » qui sont déjà plus de la maison. Là, je prie bien.

Dans leurs stalles, les Frères sont toujours aussi morts. Quelquefois, je m'imagine parmi eux, pareil au Frère Joachim dont la barbe est si belle, les yeux levés dans l'attitude de Frère Bernard qui est un saint, tandis qu'un ami, venu tout exprès, serait à me contempler de la place où je suis. Puis je me souviens que ce n'est pas possible, et j'envoie au diable ces vieilles bigotes à barbe...

J'écris aux amis. Je les sermonne : « Soyez simples ». Je me fais humble, avec ostentation. Je dis « mes » moines, « mon » couvent, et à la même page, « mes » poules et « mes » chiens. De ces hommes j'analyse la vie, les mœurs austères et tâche d'insinuer que cette austérité est devenue quelque peu la mienne.

Seul, au centre d'un tableau, je me détache en grand sur le clocher des Trappistes, les champs des Trappistes, les bois des Trappistes, accessoires minuscules pour mettre en relief l'important personnage qu'est mon « Je ».

LES IDÉES RELIGIEUSES DE MARIE.

Une première fois, elle a été à la messe pour accompagner Mélanie, mais cela ne lui plaisait guère. Une seconde fois, ce fut à cause d'une voisine. Et maintenant, comme M. le curé pourrait se dire : « Tiens, mais je ne vois plus cette dame », elle se croit obligée. Elle serait bien scandalisée si quelqu'un affirmait : « Moi, je ne vais jamais à l'église ».

Elle a sur la religion ses idées de Marie. Au sermon du curé, elle ne saisit pas tout. Elle connaît, sur la façon dont notre mère Ève a commis sa première faute, une histoire de caleçon et de bain qu'elle n'a certainement pas trouvée, dans la Bible. Elle me la conte, naïvement sérieuse.

Comme toutes les femmes qui pratiquent, Marie communie le premier dimanche du mois. Pour communier, il faut n'avoir plus mangé depuis minuit, lire dans son livre, à telle page, telle prière, se glisser vers le banc, recueillie, les yeux fermés. Le matin, elle se refuse de se rincer la bouche, de peur d'avaler une goutte d'eau ; à la Sainte Table, elle sort une langue à la mesure des autres ; elle regagne sa place avec respect, comme les autres, et ce serait mal si elle gardait les mains sur la figure plus longtemps que les autres.

Mais que pense-t-elle de ce cachet de pain qu'on lui a posé sur la langue ? Peut-être rien.

Or, voici qu'à l'exemple des Pères, son mari devient pieux, porte un chapelet, suit les offices, se montre pointilleux sur ce qui se peut et ne se peut pas.

Alors Marie s'achète un chapelet, médite plus fréquemment, et comme lui, un saint, aspire à devenir une sainte.

Et lorsque le soir, comme cela se fait, la lampe soufflée nous allumons deux bougies et prions devant notre Vierge, ce n'est pas Marie la moins sérieuse.

LE SCAPULAIRE.

Nous sommes au lit, sous la couverture, quand Marie, qui promène les doigts sur ma poitrine, trouve entre la chemise et la peau quelque chose de mou, comme une petite loque.

— Tiens ! qu'est-ce que tu as là ?

— Moi, Marie, rien.

— Mais si, voyons ; il y a même une corde...

— Cela, Marie, c'est un... scapulaire...

— Oh ! oh ! Tu portes un scapulaire à présent !

— Oui, Marie, Frère Joachim me l'a donné. J'en portais, d'ailleurs, quand j'étais enfant. J'ai eu tort de perdre l'habitude. Cela préserve des malheurs.

— De tous ?

— Des vrais, Marie. Tu vois, il y a dessus une petite Vierge. Sur l'autre morceau, il y a saint Bernard, avec une prière... là... dans mon dos.

— Je veux, dit Marie, lire la prière que tu as dans le dos.

— Lis... Mais il ne faut pas, pour cela, que tu me chatouilles.

Marie prend son temps, parce que, sous une couverture, il ne fait pas très clair. Elle en sort un peu rouge, mais sérieuse :

— Écoute, tu es sot. Tu as un chapelet, tu portes un scapulaire, tu vas à la messe, tu veux tout faire, comme un Trappiste...

— Moi ! par exemple...

— Oui, toi. Et même, si je n'étais pas là, tu deviendrais Trappiste.

— Oh ! non, Marie.

— Si, si... je sais... Mais grand saint que tu es as-tu seulement songé à faire tes Pâques ?...

— Oh ! dis-je, Marie, c'est que, pour faire ses Pâques, on doit d'abord se confesser. Ce n'est pas une chose si simple.

— Non ?

— C'est même une chose très compliquée. Il faut raconter tous ses péchés, par conséquent s'en souvenir. Il faut promettre de ne plus recommencer, avoir, pour l'amour de Dieu, le regret de ses fautes.

— Je ne sais pas, réfléchit Marie, comment ça se passe pour les hommes. Moi, je n'y mets pas tant de manières. Je donne au curé les petites fautes qui me reviennent : ça lui suffit. Quant aux autres, tu sais, les grosses que nous faisons ensemble, je les garde pour toi...

Elle m'embrasse, et vraiment pour les choses saintes dont nous parlons, elle a les yeux trop brillants.

Je cache ce qu'on découvre quand on montre un scapulaire :

— Et après ta confession, tu es contente ?

— Oui, très contente : j'ai fini...

— Tu n'as pas d'inquiétudes ?

— Non.

— Tu te sens absoute, enfin ?... pardonnée ?

— Dame, puisque le prêtre a fait sa croix.

— Oui, Marie, tu es une brave fille, et solide... Tu restes en équilibre. Moi, si je me décidais, tu verrais quelle affaire.

MA CONFESSION.

Je me décide pourtant et cela ne commence peut-être pas très bien.

J'ai examiné ma conscience loyalement, comme je fais toutes choses, mais en gros, pour ne pas allonger. Au fond, sans être un saint, je me croyais un brave homme, et voilà qu'à la lumière d'ici je me découvre ce qu'il faut pour m'appeler une crapule. Tant mieux : il y a dans le ciel plus de joie pour un pécheur qui se convertit, que pour dix saints qui persévèrent. C'est écrit dans les livres. Je le sais et peut-être, étant ce pécheur converti, le sais-je un peu trop.

Je me repens d'ailleurs. À l'avenir, je mènerai une vie meilleure, c'est entendu. Mais comment ?

Dans le confessionnal, je regarde avec tendresse le bon Père Isidore qui aura le bonheur de sauver mon âme.

Très vite, pour en venir tout de suite aux gros péchés :

— Mon Père, je vais vous faire une confession générale. Ma dernière date depuis longtemps, et je ne sais si elle était bonne.

Mais le Père :

— Pardon, mon enfant, si cette confession n'était pas bonne, elle était sacrilège ; il faut le dire... Et les précédentes ?

— Les précédentes ? Je ne sais pas, mon Père. Supposons-les mauvaises, et les autres aussi, toutes, cela n'a pas d'importance.

— Si, mon enfant. Il n'est pas possible que, de votre vie, vous n'ayez fait une seule bonne confession : il faut savoir laquelle.

— Mais, mon Père, puisque celle-ci que je veux bonne les effacera toutes...

— Non. Il ne faut pas plus s'accuser de fautes qu'on n'a pas commises qu'omettre celles dont on est coupable. Tâchez de vous souvenir.

— Heu !... Heu !...

Je réfléchis longtemps et le Père, qui m'aide, se donne beaucoup de peine, avant que nous tombions d'accord sur ce point : qu'à part trois ou quatre, plus ou moins, toutes mes confessions ont été exécrables.

— Bien, mon enfant, continuez.

— Mon Père, je vous raconterai ma vie à longs traits : c'est celle d'un grand pécheur. Mais je me repens... C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Continuez, dit simplement le Père.

— Ce pécheur a blasphémé, menti, négligé ses messes le dimanche, usé de viande le vendredi, enseigné des choses impures à une jeune fille.

— Mon enfant, dit le Père, vous allez beaucoup trop vite. Pour vous absoudre, je dois peser séparément chacune de vos fautes. Vous me dites avoir blasphémé. Combien de fois ?

— Je ne sais plus... Quand j'étais en colère...

— Tâchez de vous souvenir. Est-ce bien mille fois ?...

— Hou... Oui, c'est ça ; mille fois, mon Père, plus ou moins...

— Et les messes que vous avez manquées ?

— Oh ! beaucoup. Des fois, j'y allais en semaine et pas le dimanche ; d'autres fois, le dimanche et pas en semaine ; d'autres fois, pas du tout. Mais maintenant, je vais presque tous les jours. C'est bien, n'est-ce pas, mon Père ?

— Dites simplement celles que vous avez manquées, fait le Père.

— Eh bien, mille fois, mon Père, plus ou moins. Et autant pour la viande du vendredi. Quant aux mensonges, dix mille fois... Plus ou moins, bien entendu.

— Bien, mon enfant. Et cette jeune fille, à laquelle vous enseigniez le péché d'impureté, combien de fois ?

— Je ne sais plus...

— Tâchez de vous souvenir. Je vais vous aider. Cela n'a été qu'une fois ?

— Plus, mon Père... Par semaine... trois ou quatre fois. Et il y en avait d'autres...

— D'autres, mon enfant ? Et, à celles-là aussi, vous enseigniez le péché d'impureté ?

J'oublie presque où je suis :

— Sincèrement, mon Père, il ne m'est pas possible de préciser. Pourtant, je crois que certaines en savaient plus que moi...

Pour la première fois, le Père sort la figure de son mouchoir. Peut-être reconnaît-il ce M. Baillon qui est venu dans la contrée, pour élever des poules :

— Ce que vous dites là, souffle-t-il, est très laid. Par mes études, je savais que ces choses existaient ; j'ai failli tout planter là, pour ne pas en apprendre davantage.

Il ne dit que ces mots. Et me voilà moins fier.

— Pardon, mon Père, je comprends à présent. D'ailleurs, je vois que je m'embrouille, voulez-vous m'aider un peu.

Humblement, cette fois, je me laisse interroger sur mes fautes, dont je tâche de préciser la gravité et le nombre.

Puis le Père :

— Êtes-vous marié ?

— Oui.

— Vous êtes fidèle ?

— En action, mon Père.

— Et en pensée ?

— Pas toujours.

— Vous n'avez pas pris le bien du voisin ?

— Non.

— Vous ne l'avez pas convoité ?

Mais à mesure qu'il m'interroge, il me vient d'autres fautes, plus subtiles, auxquelles ce brave homme ne songera pas et qu'il faut cependant que je dise, pour que cette confession ne rate pas comme les autres.

— Mon Père, j'avais autrefois de la fortune : je l'ai gaspillée ; c'est mal, n'est-ce pas, d'abuser ainsi des dons de Dieu ?

— Il ne vous a pas trop puni, puisqu'il vous a fait la grâce d'être pauvre.

— Et puis, mon Père, il y a des pensées qui me viennent, peut-être sans que je le veuille et si rapides que je n'ai pas le temps de savoir si je m'y complais. Faut-il les compter ?

— Mon enfant, soyez simple...

— Oui, mon Père ; cependant, quand j'y pense, je crois qu'au début de cette confession, je faisais fausse route. Ainsi je vous ai dit que j'enseignais le péché d'impureté, trois ou quatre fois par semaine, mais ce n'est pas exact. Au bout de quelques leçons, je n'enseignais plus à la jeune fille, puisqu'elle savait. Quant à mes messes du dimanche, mes

viandes du vendredi, j'ai compté : « mille fois » pour être quitte. Est-ce juste ? Et mes dix mille mensonges ? C'est peut-être trop : et il faudrait distinguer les graves de ceux qui ne le sont pas... Et puis, je me souviens ; j'ai pris, un jour, le bien, non d'un voisin, mais d'une tante...

— Combien, mon enfant ?

— Cent francs.

— Était-elle riche ?

— Oui.

— C'est moins grave...

— Oui, mais après, elle a été pauvre.

— Alors, il faudrait peut-être restituer...

— Oui, mais elle est morte...

Jamais nous n'en sortirons.

— Écoutez, mon enfant, répète le Père, soyez plus simple. Et surtout, pas de scrupules : ils viennent du diable.

— Oui, mon Père, pourtant il y a encore ceci...

Plus j'en sors, plus il en vient. On vide une mare : de la fange, des herbes, des grenouilles l'une dans l'autre, long comme chaîne.

— C'est tout, mon enfant ?

— Oui, mon Père. Pourtant, quand j'y pense, la veille de mon mariage, je me suis confessé ; peut-être cette confession n'était-elle pas bonne, alors mon mariage était sacrilège, et tout ce que j'ai fait avec ma femme...

— Passez, mon enfant.

— Oui, mon Père. Pourtant il y a encore ceci. J'ai une bibliothèque.

— Oui, mon enfant.

— Dans cette bibliothèque, il y a des livres qui ne sont pas tous bons.

— Brûlez les mauvais, mon enfant.

— Mais j'y tiens.

— Comment pouvez-vous tenir à ce que vous dites mauvais ? Brûlez. Ce sera votre pénitence.

— Bien, mon Père.

— Et maintenant, est-ce tout ?

Il faut bien une fois que ce soit tout.

Le Père me sourit avec ses bonnes lèvres qui souhaitent « Paix à vous ! » quand il entre dans la maison d'un mourant.

Que va-t-il dire au si grand pécheur ?

— Écoutez, mon enfant, vous avez beaucoup péché. Vous vous repentez ?

— Oh ! oui, mon Père.

— Et vous promettez de ne plus recommencer ?

— Jamais, mon Père.

— Eh bien, Dieu est bon. Il vous aime. Il faut l'aimer. Quand on aime quelqu'un, on ne voudrait pas lui faire de la peine, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, mon Père... non, non, mon Père... oui...
oui...

Je bafouille : ce qu'il dit est si grandement simple !

— Et maintenant, mon enfant, faites un bon acte de contrition.

— Je me repens, mon Père ; je ne le ferai plus.

— Pas ainsi, mon enfant, récitez la formule.

Et ceci, pour le grand converti, est plus humiliant que le reste :

— Je ne la connais plus, mon Père.

— Bien, mon enfant. Alors je la dirai pour vous. Répétez avec moi : Acte de contrition.

— Acte de contrition, mon Père...

— Mon Seigneur et mon Dieu...

— Mon Seigneur et mon Dieu...

— Je me repens de tout mon cœur...

— Je me repens de tout mon cœur...

— De vous avoir...

Mais je me repens trop, et cela finit, comme il faut, dans les larmes.

Comme je sors du confessionnal, je tombe sur Benooi qui attendait son tour, depuis une heure.

Il a fini tout de suite.

Nous partons ensemble :

— Le Père Isidore, dis-je, s'intéresse beaucoup à mes poules. Nous en avons parlé, il n'en finissait pas...

— Bon, bon, fait Benooi, qui réfléchit pour son propre compte. Moi, comme pénitence, je dois réciter un *Ave*.

Que penserait-il, si je lui parlais de mes livres ?

— Eh bien, dit Marie, ça a marché ?

— Oui, Marie, pas mal. Si tu veux, je désire me recueillir. Va donc dire bonjour aux Baerkaelens.

Marie partie, j'allume un gros feu. Je trie mes livres : les mauvais d'abord, puis les douteux, plus quelques bons pour être sûr. La flamme monte très haut dans l'âtre. Quelques Zola de plus, toute ma baraque flambait.

Puis je m'installe à ma table, pour l'ami-confident :

« Je viens de me confesser : je ne sais comment cela s'est produit, mais vraiment, je me suis senti empoigné par la main de la Grâce... »

Je biffe cette phrase trop prétentieuse, puis je la remets, parce qu'elle fait bien.

Si bonne, ma confession ne valait pas grand'chose.

LE COUP DE POUCE.

Mon âme lavée à neuf, je veux, avec l'aide du Père Isidore, la polir dans les coins.

Je retourne le voir.

— Mon Père, est-il permis d'écrire des livres ?

— Peuh ! mon enfant ; occupation inutile, souvent dangereuse.

— Mais de bons livres, mon Père ; des histoires édifiantes... par exemple la vie d'un saint.

Le Père se méfie :

— Avec prudence, mon enfant, avec prudence.

— Et développer un sujet que j'aurais trouvé dans la Bible ?

— Dans la Bible, mon enfant !... Mais la Bible a été écrite sous l'inspiration du Saint-Esprit. Vous ne prétendez pas faire mieux que le Saint-Esprit, je suppose ?

Habitué aux péchés de ses paysans, de bonnes betteraves, simples et rondes, le Père finit par s'effrayer de la forme biscornue des miennes.

— Écoutez, mon enfant, je ne suis guère versé dans tous ces problèmes. Peut-être pourriez-vous consulter un autre professeur.

Mais je suis fidèle, moi. Je préfère me damner avec sa morale, que me sauver avec une autre plus accommodante.

Le lendemain, me revoici au parloir. Au-dessus de la porte une inscription avertit : « Souvenez-vous que vous aurez à rendre compte de toutes vos paroles inutiles... » Et je parle, je parle.

C'est Marie qui trouve le dernier mot.

— Mon Père, avais-je demandé, en faisant œuvre de chair, peut-on prendre plaisir à cet acte ?

— Peuh ! mon enfant ; peuh ! Faites cela très vite, pour créer des enfants et à la plus grande gloire de Dieu.

Le soir, je fais cela, très vite, pour créer des enfants, et à la plus grande gloire de Dieu.

Marie me laisse aller, un peu surprise :

— Tu sais, me dit-elle après, tu avais l'air plutôt bête...

J'ai compris : je ne pensais pas comme je faisais : on a toujours l'air bête.

... Des jours plus tard :

— Mon Père, excusez-moi, j'espère qu'après cette fois, je vous dérangerai moins souvent.

— Qu'y a-t-il, mon enfant ?

— Voilà, j'ai trouvé ce qui m'inquiétait. J'ai vu clair. Je croyais être simple, j'étais vain. Je voulais entrer par une porte, parce que cette porte m'était fermée. Et puis, je posais : je dansais, pour les amis, le pas sacré de la dévotion...

— Comment, mon enfant, vous dansiez ?

— Pardon, mon Père, je m'exprime mal et c'est encore un péché. Plus clairement : je voulais être ce que je n'étais pas. Pour cela, je me servais de votre vie, de celle des Frères. Je galvaudais votre nom... Je ne recommencerai plus. Rester ce que je suis, comme Benooi...

— C'est un bon enfant...

— Oui, mon Père... Quand je viendrai dans votre église, je ferai comme lui : je regarderai moins et prierai davantage... Et maintenant si, un de ces jours, vous voulez venir voir mes poules...

— À la bonne heure, dit le Père qui sourit.

Un ciel immense, à couvrir toute la toile : en dessous des bruyères, des bois, des mares, un petit couvent, de petits Trappistes, de petits paysans et, là dedans, pas plus grand que les autres, moi... quelque part.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<https://www.ebooksgratuits.com/>

—

Mai 2025

—

— **Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, PatriceC, AlainC, Coolmicro.

— **Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.